40e An PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

DEC 28 1933

N° 23.

LA

# REVUE DE PARIS

1er DÉCEMBRE 1933

Pages.

el Hermant . . . . . *Madame de Krüdener.* — I . . . . 481
mte de Fels. . . . . *Le Dégrèvement.* . . . . . 506
orges Duhamel. . . . . *Le Jardin des Bêtes sauvages.* — III. 519
dré Siegfried . . . . . *Après la Crise de la Livre sterling.* 547
dré Rousseaux. . . . . *Jacques Chardonne* . . . . . 570
mond Delage. . . . . *La Guerre sous les Mers.* — IV. . 599
rard Bauër . . . . . *François Mauriac à l'Académie.* . 628
chel de Pourichkevitch. *Le Loup-Colonel* (fin). . . . . 636
rge Raffalovich. . . . . *Ivan Bounine.* . . . . . 675
ançois Porché . . . . . *Le Théâtre* . . . . . 683
bert Flament. . . . . *Le Salon de l'Europe.* . . . . . 696

**Jean Poirier** : *Parmi les Livres.*

Copyright 1933 *Revue de Paris*

---

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

---

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

# Les Destinées sentimentales

par JACQUES CHARDONNE

# A Jean de la Bruyère

par JULIEN BENDA

# La fin d'une Guerre

par P. DRIEU LA ROCHELLE

# Images de Russie

par JEAN MARIOTTI

# L'Avènement de la République

SOUVENIRS DE CHARLES CHESNELONG

# La Civilisation allemande et le Nombre

par MARCEL DUTHEIL

# MADAME DE KRÜDENER

## PREMIÈRE PARTIE

## LA DANSE DU SCHALL

### I

Madame de Krüdener? Quelle est, dites-vous, cette revenante? Eh bien, c'est une revenante en effet, qui reprend comme une vie fictive et passagère grâce à des jeux inattendus de ressemblance entre son époque et la nôtre, entre sa personne même et des acteurs de l'histoire d'aujourd'hui ou à peine d'hier que nos yeux ont pu voir vivants.

Il semble que ce rien d'actualité qu'à l'improviste elle retrouve et qu'elle emprunte la ranime pour un instant comme, dans la *Nekuya* de l'Odyssée, le sang chaud des victimes rend le sentiment et la parole aux ombres qu'évoque le divin Ulysse.

Les critiques ont remarqué, non sans étonnement, que les créatures des vrais poètes, c'est-à-dire au sens propre de ceux qui créent, qui font, selon le mot de Balzac, concurrence à l'état civil, continuent de vivre bien après qu'elles sont « achevées d'imprimer », bien après même que celui qui leur a donné l'être est descendu au tombeau, — glorieux, oublié : peu importe; car la création n'est parfaite que si la créature est détachée de son auteur et entièrement indépendante de lui. Il n'est donc que naturel qu'elle lui survive.

Mais vivre, ou survivre, n'est-ce pas continuer de changer? Comment des personnages, qui ne doivent qu'à l'inspiration

du génie leur existence imaginaire, peuvent-ils n'être pas une fois donnés, n'être pas immuables ainsi que les images peintes ou modelées de ceux qui ne sont plus?

On ne peut nier pourtant, car c'est un fait, qu'ils changent, et même de physionomie, selon le jour nouveau du siècle. Don Juan, sans cesser d'être Don Juan, est devenu pour lord Byron un Anglais excentrique et cynique, pour les Français du même temps le plus essentiellement romantique des héros, un idéaliste déçu et désabusé, quelque chose comme un chercheur, sinon un amateur d'âmes : il n'était pour Molière qu'un grand seigneur méchant homme.

Mais il s'appelle toujours don Juan, et il y a on ne sait quoi de permanent dans le type, qui est inséparable du nom.

Il serait téméraire de faire des comparaisons trop rigoureuses entre les figures de l'histoire et celles de la littérature : il n'est pas moins certain que des personnages qui furent importants, célèbres, utiles, qui surtout furent « représentatifs », se manifestent parfois à nous, longtemps après leur disparition d'ici-bas ou leur ensevelissement dans l'oubli, sous des traits que leurs contemporains, voire leurs premiers et hâtifs biographes, n'ont pas connus ou n'ont pas su discerner. Quelle est la source de cette lumière différente qui brusquement, crûment même, se projette sur leur visage et en modifie l'expression? C'est le présent qui, sans doute, se reflète sur le passé, et qui nous le fait comprendre — mieux? qui sait? — à coup sûr, autrement.

Pour justifier une esquisse nouvelle de cette baronne de Krüdener dont le portrait a été fait tant de fois, apportons-nous quelque document nouveau?

Un peu comme le maréchal Foch, pour éclaircir les questions, posait d'abord à ses interlocuteurs celle-ci : « De quoi s'agit-il? », l'un des plus originaux, le plus probe des historiens du siècle révolu, Fustel de Coulanges, demandait avec une sorte d'anxiété à ses disciples, quand il les voyait s'aventurer sur quelque terrain d'histoire jusqu'à eux laissé en friche : « Avez-vous des textes précis? »

Cette loyauté, ces scrupules sont respectables; mais les textes précis ne sont pas les seuls documents : il en est d'immatériels, il en est, si je puis dire, d'impondérables,

il en est même dont le défaut de précision fait justement la signification et le prix.

La bibliographie de la baronne de Krüdener est depuis longtemps dressée *ne varietur*. On ne peut espérer l'enrichir du plus modeste inédit.

Tout ce qu'elle a écrit, et jusqu'à sa correspondance la plus intime, a vu le jour par ses propres soins ou a été pieusement recueilli. Toutes les paroles qui sont tombées de ses lèvres ont été consciencieusement notées. Les moindres événements, soit de sa carrière amoureuse, soit de son existence errante et apostolique, ont été consignés par Charles Eynard dans un ouvrage paru en 1849, qui semble une Vie de la Légende dorée.

Pour faire, j'imagine, le contraste et la compensation, un auteur beaucoup plus récent, que je préfère ne pas nommer, a raconté les mêmes choses dans un petit bouquin, dont le ton anticlérical nous paraît aujourd'hui furieusement démodé.

Tous les historiens de l'Empire déclinant ont exactement déterminé le rôle joué en 1815 par la confidente mystique du tzar Alexandre Ier, inspiratrice du traité de la Sainte-Alliance. Les témoins français de sa vie, madame de Staël, madame Récamier, Chateaubriand et, un peu plus tard, Sainte-Beuve, qui lui a consacré deux articles de fond, très sérieux, souriants aussi, ont parlé d'elle avec une admiration discrètement nuancée d'ironie, de cette ironie que les étrangers entendent mal et ne peuvent souffrir.

S'ils l'ont jugée, pour son goût, un peu trop à la française, du moins l'ont-ils connue aussi bien que des contemporains peuvent connaître. Pourquoi nous flattons-nous de pénétrer mieux aujourd'hui, et mieux sans doute qu'elle-même, les secrets de cette âme qui eut le goût de la pénitence, mais aussi le goût du péché sans lequel il ne serait point de pénitence?

N'est-ce pas que nous avons entretenu, durant de longues années, avec cette âme russe dont la sienne participe, un commerce plus étroit, qui nous a initiés à son mystère? Et quand les mémoires du temps nous montrent, dans les salons de l'hôtel Montchenu, la pécheresse surannée et repentie, en prière aux côtés d'Alexandre dont la haute stature se courbe,

pourrions-nous ne pas songer à cette caricature outrageuse : le moine infâme, le starets souillé, ainsi orgueilleusement prosterné auprès d'un autre tzar, celui-là frêle et débile, dominé, possédé, vaincu?

## II

Si l'ouvrage de Charles Eynard sur madame de Krüdener rappelle un peu gauchement, encore qu'avec une foi ingénue, mais avec la correction du protestantisme, les Vies des saints, l'on y chercherait vainement les grâces de ce premier chapitre que nous appellerions « l'évangile de l'enfance ».

C'était encore le temps où presque tous les mémorialistes, croyaient devoir envisager du point de vue des grandes personnes les événements contemporains de leur premier âge, n'en parler, s'ils en parlaient, que par ouï-dire, enfin « objectivement », taire, par une étrange pudeur, les impressions qu'ils en avaient reçues, et protester qu'au demeurant ils n'en avaient gardé aucun souvenir personnel.

Cet oubli de convenance est d'autant plus regrettable qu'on l'a pu observer maintes fois depuis que la mode en est passée : des mémoires écrits avec naïveté, c'est toujours le premier volume, ou le premier chapitre, qui est le plus agréable ou le plus intéressant. Mais le législateur du Parnasse ayant rudoyé je ne sais quel poète mineur, qui s'était flatté d'amuser ses lecteurs « du caillou d'un enfant », la littérature du siècle s'était détournée de cet âge, dont elle ne daignait pas scruter, dont elle n'aurait pas su comprendre les mystères; elle n'en soupçonnait pas les richesses à l'état naissant, elle ne prêtait à ses gestes séduisants et révélateurs pas la moindre attention.

On ne peut nier que certains aujourd'hui n'aillent un peu trop loin dans le sens opposé. Ce n'est même plus l'aube de l'enfance qui leur semble un objet digne de la curiosité du savant : c'est la nuit profonde et impénétrable qui a précédé cette aurore. Il y a un âge antérieur même à celui que nous qualifions de premier âge, et c'est, à les en croire, le seul qu'il vaille la peine d'étudier.

Il ne s'agit pas ici de psychanalyse et l'on se console de

n'avoir aucune donnée, même hypothétique, sur cette existence antérieure de madame de Krüdener; mais on aimerait surprendre dans ses premiers jeux et dans ses premières rêveries cette petite Barbe-Julie de Wietinghoff qui devait plus tard, d'un si fort tempérament, aimer selon la chair, converser avec les anges, obtenir le don de prophétie, et inspirer à l'Empereur de toutes les Russies, un texte « théologico-politique », aurait dit Spinosa, qu'il est probable que le spirituel roi de France eut grand peine à faire semblant de prendre au sérieux.

A défaut de ces gentillesses, pleines de sens pour les liseurs de la pensée puérile (la seule qui mérite d'être lue attentivement) on ne nous laisse rien ignorer des origines de la petite Wietinghoff; mais ce que l'on nous en apprend n'a qu'un intérêt de généalogie.

Qu'Arnold de Wietinghoff ait été maître de l'Ordre teutonique de 1360 à 1364 et Conrad de Wietinghoff de 1401 à 1413, cela n'empêche que, retirée en Livonie, la famille, tout en demeurant très noble — car ce caractère est indélébile, — ne soit devenue très province. Elle est, de plus, franchement allemande de sang, ainsi que les Wittgenstein, les Nesselrode et le maréchal Münich dont le grand-père de Julie avait épousé la dernière fille. Il est curieux que ce grand-père, qui pouvait aisément faire toutes ses preuves de noblesse, ne portât aucun titre et ne figurât même dans le tchin qu'au troisième rang, grâce à ses fonctions de conseiller privé et de sénateur.

Il était propriétaire d'un palais à Pétersbourg, mais sa résidence principale était bien à Riga, où il avait son hôtel. Il y avait même un théâtre qu'il entretenait sur sa cassette, mais qu'il dut bientôt vendre à la ville, ainsi que toute la partie de l'hôtel qui n'était que pour la montre. La ville lui consentit la jouissance perpétuelle de deux loges communiquant à ses appartements, et cela avait encore assez grand air.

Ce grand air fut de mauvais exemple aux Livoniens de la société, qui, pour imiter le train de M. de Wietinghoff, se lancèrent dans les spéculations hasardeuses; d'où il s'ensuivit ce que nous appellerions aujourd'hui une crise sans précédent, du moins en Livonie.

La mère de Barbe-Julie semble avoir été aussi une provinciale exemplaire, mais qui savait ce qu'elle devait à sa naissance et qui soutenait son rang. Elle administrait sa maison ensemble avec magnificence et avec une stricte économie. Elle était la première debout, été comme hiver, à six heures du matin, pour distribuer les tâches à ses gens, mais elle était aussi du soir, elle recevait et elle donnait à jouer.

On faisait même chez elle la conversation, à l'instar de Paris; mais la ressemblance devait être assez lointaine; car l'hagiographe, qui n'est certes pas suspect de malveillance à l'égard de cette famille, avoue « qu'en général la noblesse livonienne était peu sensible au mérite littéraire, et que monsieur et madame de Wietinghoff ne faisaient point exception ».

Barbe-Julie, qui devait bientôt « faire exception », était encore loin de la majorité littéraire. Elle avait vu le jour à Riga le 21 novembre 1764. Elle avait une sœur aînée sourde et muette; elle eut une autre sœur et deux frères, dont l'un mourut en bas âge. Les Wietinghoff semblent, à cette époque, s'être beaucoup plus occupés de leur fille sourde-muette que de celle qui était douée de la parole au plus haut degré. On ne sait point ce qui s'est passé au baptême de la future madame de Krüdener; à défaut de « textes précis », peut-être n'est-il point téméraire d'imaginer que la méchante fée oubliée selon l'usage et venue sans carte d'invitation, lui dit :

« — Tu auras toutes les qualités, toutes les séductions, *mais* tu seras femme de lettres. »

Justement épouvantés par cet oracle, les Wietinghoff prirent la précaution, qui devait être inutile, de n'enseigner à leur fille à peu près ni *a* ni *b*. On ne lui apprit que les langues vivantes alors à la mode, le français et l'allemand. On s'accorde, au surplus, à reconnaître qu'elle n'avait rien d'un enfant « mièvre et éveillé », comme dit Diafoirus de son fils. Elle est sans doute la seule femme devenue célèbre par la suite de qui on ne trouve pas à citer un mot d'enfant : on n'a pas même songé à en inventer après coup.

Après cette esquisse du milieu où Julie de Wietinghoff reçut ses premières impressions du monde, il resterait à peindre le décor dont elle reçut ses premières impressions de la nature.

Elle en eut, paraît-il, de très bonne heure le sentiment : il fallait s'y attendre, en raison de l'époque.

On se doute bien aussi qu'une petite fille à la mode, dans les années soixante-dix du XVIIIe siècle, ne voyait pas la nature des mêmes yeux que nous. Ce n'est point la réalité qui importe, supposé d'ailleurs que l'on puisse autrement la saisir qu'à travers un tempérament, selon l'expression favorite des romanciers naturalistes : seules importent les sensations de cette enfant.

Aussi l'étude des paysages familiers qui lui ont procuré ses premières images ne saurait-elle obliger l'historien le plus consciencieux à faire le voyage des anciennes provinces baltiques pour dresser sur place, si l'on peut dire, un état des lieux. Ce scrupule serait touchant, mais malavisé : il ne recueillerait que des impressions personnelles, et qui n'auraient probablement aucun rapport avec celles de Julie.

Non, le seul voyage qu'il soit expédient de faire est à travers les livres de la baronne de Krüdener, où les descriptions abondent. Il est vrai qu'elle mêle un peu la Livonie, l'Esthonie, la Courlande, voire le Danemark et la Suède; mais c'est qu'elle en aperçoit les traits communs, et les caractères généraux, elle en fait un arrangement qui est justement ce décor composite, à demi artificiel, dont s'est illustrée son imagination naissante.

Elle a écrit, plus tard, avec la mémoire sincère d'un sentiment instinctivement convenu :

« La solitude des mers, leur vaste silence ou leur orageuse activité, le vol incertain de l'alcyon, le cri mélancolique de l'oiseau qui aime nos régions glacées, la triste et douce clarté de nos aurores boréales, tout nourrissait les vagues et ravissantes inquiétudes de ma jeunesse. »

Elle a écrit, au début de *Valérie*, aux premières lignes de la préface :

« Je me trouvais, il y a quelques années, dans une des plus belles provinces du Danemark : la nature, tour à tour sauvage et riante, souvent sublime, avait jeté dans le magnifique paysage, que j'aimais à contempler, là de hautes forêts, ici des lacs tranquilles, tandis que, dans l'éloignement, la mer du Nord et la mer Baltique roulaient leurs vastes ondes au pied des montagnes de la Suède, et que la rêveuse mélancolie

invitait à s'asseoir sur les tombeaux des anciens Scandinaves, placés, d'après l'antique usage de ce peuple, sur des collines et des tertres répandus dans la plaine ».

Dans ce même roman de *Valérie*, Gustave, dont madame de Krüdener tâche à imiter « la langue simple et passionnée », écrit à Ernest :

— Que de fois mon imagination se reporte vers nos montagnes! Je vois à leurs pieds notre antique demeure; ces créneaux, ces fossés, si longtemps couverts de glace, sur lesquels nous nous exercions, la lance à la main, à des jeux de guerriers, glissant sur cette glace comme sur nos jours, que nous n'apercevions pas.

Et Ernest, qui n'est ni moins simple ni moins passionné que Gustave, lui répond :

— Oui, mon ami, les cieux se sont ouverts, des milliers de fleurs sont revenues sur les prairies de Hollyn, que nos pieds foulèrent si souvent ensemble. Que ne sommes-nous encore réunis! Nous traverserions ces vastes forêts, nous poursuivrions l'élan jusque dans ses retraites les plus cachées; mais, sans le blesser, nous le laisserions à sa sauvage liberté, et, charmés du silence et de la solitude, nous nous reposerions, comme nous le fîmes si souvent, de nos courses vagabondes.

Tel fut le premier décor de Julie de Wietinghoff; tels furent les premiers accessoires de sa sensibilité. On en pourrait compléter l'inventaire : à quoi bon? Ces courts extraits suffisent à donner la note.

S'il est regrettable que les hommes et les femmes d'autrefois fissent si bon marché de leur enfance et ne prissent point la peine d'en retenir la moindre particularité, ce qui limite fort le dommage, c'est que, dans la façon que l'on avait alors de compter les âges de la vie, celui-là, dont nous avons aujourd'hui tendance à reculer de plus en plus les limites, était au rebours si réduit qu'il semblait que ce ne fût qu'un mauvais moment à passer. Les enfants n'existaient pas, mais ils n'avaient pas le temps de s'en apercevoir et d'en souffrir. Barbe-Julie n'avait pas treize ans que ses parents l'emmenèrent aux eaux de Spa.

Le prétexte du voyage avait été l'installation de la fille aînée dans un hospice de sourds-muets, à Hambourg; mais

il est permis de croire que le séjour à Spa en était aux yeux des Wietinghoff l'objet le plus intéressant. Ils devaient déjà penser à l'établissement de cette grande fille, maigre et trop vite poussée, au gros nez et aux fortes lèvres, qui n'avait pour elle que ses yeux rêveurs et ces bras qu'il faut avoir — les plus beaux du monde — pour jouer avantageusement de la harpe. Malheureusement, elle n'était pas née musicienne.

Elle n'avait pas davantage reçu le don de la danse, ses parents, qui la menèrent à Paris l'hiver suivant, durent disputer en chemin, comme dans le joli conte de Voltaire, *Jeannot et Colin*, ce qu'il importait de lui montrer : ils demeurèrent d'accord que le seul maître dont les leçons lui pussent être utiles était Vestris. Mais le dieu de la danse ne put rien tirer d'elle et déclara du haut de son infaillibilité qu'elle n'avait aucune disposition. Il vécut assez longtemps pour voir sa mauvaise élève remporter des succès qu'elle ne lui devait pas. Il dut la voir exécuter la fameuse danse du schall... Nul n'est prophète en son métier.

Le printemps venu, les Wietinghoff allèrent visiter en Angleterre les personnes de marque avec lesquelles ils avaient noué des relations à Spa. Ils firent la tournée des châteaux. On commençait à promener l'héritière : on lui avait donné une gouvernante française qui, paraît-il, ne savait rien faire que du filet; mais tout cela, qui avait fort bon air, fit, au retour, grande impression, à Riga. Julie ne tarda pas à être recherchée en mariage.

Elle avait à peine seize ans lorsqu'elle fut demandée pour la première fois. Les accords furent aussitôt conclus, et, comme il était d'usage, sans que la jeune personne fût au préalable consultée. Le parti était bon. C'était un riche propriétaire, dont les domaines touchaient aux possessions des Wietinghoff. Tout cela est banal et était alors courant : ce mariage résolu, bientôt rompu, ne mériterait même pas d'être mentionné s'il n'était devenu l'occasion du premier événement d'importance que l'on trouve à signaler dans la vie morale, ou religieuse, de cette jeune mondaine dont la prédestination jusqu'à ce jour n'apparaissait pas. Il fut vraiment le point de départ de sa carrière mystique. C'est de là que

commencèrent de s'établir, entre Barbe-Julie de Wietinghoff et Dieu, des rapports d'une singulière familiarité.

Comme il ne s'agit de rien de moins que d'un miracle, privé, mais d'un miracle, qu'il serait de mauvais ton de rapporter avec la moindre ombre d'ironie, la prudence veut que l'on se contente de citer ici l'hagiographe : son ingénuité nous offre toute garantie.

« En vain », écrit-il, « mademoiselle de Wietinghoff manifestait une vive répugnance pour cette union; on n'y avait aucun égard. Dans sa détresse, elle pria Dieu de tout son cœur pour la première fois de sa vie, et le conjura de faire échouer ce dessein. Peu après elle fut atteinte de la rougeole, et pendant plusieurs jours on craignit de la perdre. Longtemps sa figure conserva les traces de cette maladie et soit par cette raison, soit que dans son délire il lui fût échappé quelques expressions peu flatteuses pour son fiancé, le baron de P*** retira sa parole; cette nouvelle acheva sa guérison. »

On le conçoit.

Et comment ne concevrait-on point aussi que l'à-propos de cette « bonne souffrance » ait semblé à Julie de Wietinghoff le signe certain d'une faveur d'en haut, qui, après un tel début, ne pouvait manquer de s'exercer dorénavant sur les plus infimes vicissitudes d'une vie privilégiée? Il n'est pas téméraire d'imaginer qu'elle ébaucha dès lors une doctrine des rapports de Dieu avec le monde assez ressemblante à celle de Joseph de Maistre. Toutefois, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg* traite du gouvernement temporel de la Providence du point de vue de la haute politique et ne prend garde qu'à ses interventions dans les affaires des États. Julie était persuadée — naïvement, est-il besoin de le dire? — que Dieu se mêlait de ses petites affaires, y veillait constamment et les administrait au mieux. Il y a une nuance et une différence de proportion.

Il y a aussi un oubli des distances qui choquait et irritait Gœthe au plus haut point. Il s'en est ouvert à Eckermann le 31 décembre 1823.

« J'ai dîné chez Gœthe. Il m'a montré des dessins, etc. Nous avons causé de la religion et de l'abus que l'on fait du nom de Dieu. « Les gens, a dit Gœthe, en usent avec l'Être incom-

préhensible, l'Être de qui on ne peut se faire aucune idée absolument comme s'il n'était guère plus que leur égal; car, autrement, ils n'auraient pas ces manières de parler : Mon Dieu! Ah! Seigneur! Grand Dieu! Le bon Dieu... » (On se demande, par parenthèse, ou plutôt on ne se demande pas ce que Gœthe aurait pensé du « Vieux dieu allemand ».)

Il poursuit :

« Dieu, pour eux et surtout pour les prêtres, qui l'ont journellement sur les lèvres, ce n'est plus qu'une phrase, un mot vide, qui ne représente rien. S'ils étaient vraiment pénétrés de sa grandeur, ils se tairaient, et le respect les empêcherait de prononcer son nom. »

Ce sont là propos de grand esprit, de qui le point de vue est celui de Sirius; mais qu'aurait pensé Gœthe du Dieu de Julie de Wietinghoff et, plus tard, de la baronne de Krüdener, qui n'était pas seulement le bon Dieu, mais le vieil ami de la famille qu'on charge de toutes les corvées, notamment de la déclaration pour l'impôt sur le revenu?

Ceci n'est qu'une exagération et à peine un anachronisme. Dieu fut, dans les occasions, pour madame de Krüdener, le banquier chez lequel on a un découvert, ce qui est une façon comme une autre d'avoir un compte courant. Dieu était pour elle moins le Père que l'Oncle éternel. Quand elle était à bout de ressources, elle l'invoquait, et il se trouvait toujours quelque intermédiaire complaisant pour lui procurer des fonds sur cette auguste signature.

Quand, au cours de ses voyages, elle arrivait à une croisée de chemins, elle ordonnait au postillon de prendre l'un ou l'autre au petit bonheur, et si c'était le chemin qu'il n'aurait pas fallu prendre, il arrivait toujours à point quelque petit accident qui l'avertissait des intentions et des desseins de la Providence : elle ne s'obstinait pas. On aurait pu lui faire remarquer qu'elle ravalait le Dieu des Chrétiens à l'emploi, somme toute subalterne, du démon de Socrate.

Elle attribuait enfin à Dieu dans les passions ou, plus exactement, dans les manifestations de l'amour, un rôle qui nous scandalise un peu aujourd'hui, que la mode autorisait alors : cette mode, au fait, c'est peut-être bien elle qui l'avait lancée. Elle était assurément de ces femmes qui, au

moment de se déclarer, posaient à leur amant présomptif cette question : « Crois-tu en Dieu mon enfant? » Les biographes profanes de madame de Krüdener nous ont rapporté d'elle ce mot que Sainte-Beuve lui-même trouve vif :

« M. de Lézay-Marnésia (un ami, dont le témoignage est irrécusable) prétend, dit Chênedollé, que madame de Krüdener, dans les moments les plus décisifs avec son amant, fait une prière à Dieu en disant : *Mon Dieu, que je suis heureuse! Je vous demande pardon de l'excès de mon bonheur.* Elle reçoit ce sacrifice comme une personne qui va recevoir sa communion. »

Il y a ici deux formules admirables : de qui est celle-ci, *les moments les plus décisifs avec son amant*? De Chênedollé, que l'on n'aurait pas cru si gaillard, de ce monsieur de Lézay-Marnésia, de Sainte-Beuve?... On regrette de n'en pouvoir revendiquer la paternité, mais elle date de trop loin et elle a été trop souvent reproduite.

L'autre formule, *crois-tu en Dieu?...* est la question préalable de madame de Krüdener. C'est une des expressions les plus significatives de l'amour romantique. Mais avant d'étudier madame de Krüdener amoureuse, peut-être conviendrait-il de ne pas bousculer trop l'ordre chronologique et de la montrer dans son rôle d'épouse, qui ne manqua pas non plus de pittoresque.

## III

Mademoiselle de Wietinghoff ne s'établit tout de bon que deux ans après le miracle de la rougeole, à dix-huit ans sonnés, ce qui était, pour l'époque, un mariage assez tardif. Elle fut demandée par Bourkard-Alexis-Constantin, baron de Krüdener, né le 24 juin 1744, ce qui, tout en lui donnant vingt ans et cinq mois moins trois jours de plus qu'à Julie, ne lui donnait encore que trente-huit ans. Ce n'est pas un grand âge, selon notre façon de compter, mais on n'était pas si loin du temps de Molière, (qu'on aurait maintes occasions de citer à propos de la vie conjugale des Krüdener), et qui appelait « grisons » les hommes un peu au delà ou au deçà de la quarantaine.

Le baron avait d'autres raisons de ne plus prétendre à

l'emploi de jeune premier. On le disait veuf, mais ce n'était là qu'un titre de courtoisie. Il n'était à proprement parler qu'un « veuf laïc » selon la formule d'un spirituel auteur dramatique de nos jours : il était, en d'autres termes, divorcé. Il l'était même deux fois, et il avait, de l'une de ces deux unions passagères, une fille, présentement dans sa dixième année. Pénétré de ses devoirs paternels, mais trop occupé pour les remplir, n'ayant point d'ailleurs le goût de la solitude, il cherchait une compagne pour lui-même et une mère pour son enfant.

Tout cela était bien sévère pour une jeune personne de dix-huit ans, et il ne semblait pas que le nouveau projet de mariage fût mieux fait que le précédent pour la séduire; d'autant que l'on n'eut pas, cette fois encore, l'inconvenance de lui demander ce qu'elle en pensait. Les négociations se poursuivirent selon l'étiquette du temps. Une générale de Mayendorff, sœur aînée du baron de Krüdener et, par une heureuse coïncidence, marraine de mademoiselle de Wietinghoff qui, pour comble de commodité, avait sa résidence à Riga, menait le jeu.

Pourquoi donc la romanesque Julie n'opposa-t-elle aucune résistance à ce raisonnable dessein, et se garda-t-elle de prier Dieu qu'il lui envoyât une nouvelle éruption dilatoire?

En premier lieu, apparemment, parce que son sens pratique l'avertissait qu'une fille ne peut rester fille — ce n'est pas une situation — et qu'il était grandement temps pour elle de cesser de l'être. Nos frivoles grand'mères ne cachaient pas qu'elles se mariaient pour aller dans les petits théâtres. Les motifs de Julie étaient analogues, un peu plus relevés : elle prit, pour aller régulièrement dans le monde, le mari qui se présentait, qui était fort riche, et qui avait les plus belles, les plus amusantes relations. Elle ne s'en cacha point, même au sensible auteur de *Paul et Virginie*, qu'elle avait connu à Paris, et qu'elle admirait passionnément.

« Qu'on me donne, lui écrivait-elle, celui que j'aimerai ou pourrai aimer, mais, si l'on ne consulte pas mon cœur, que je trouve au moins dans mon mari tout ce qui peut occuper ma tête et satisfaire ma vanité au défaut de mon cœur. »

Ces lignes, dont la franchise serait taxée de cynisme par

les personnes qui font profession de sensibilité, nous semblent fort à l'honneur de la future madame de Krüdener. Elles témoignent que cette jeune fille, en dépit de son âge encore tendre, était mûre pour le mariage de convenance, qu'elle l'acceptait en connaissance de cause et ne jugeait point digne d'elle de le travestir en mariage d'inclination : ce qui ne veut pas dire qu'elle se défendît de l'idéaliser, selon le style du temps et les exigences de son tempérament personnel.

Dès qu'elle prenait son parti d'épouser ce vieillard de trente-huit ans, elle le considérait comme sa propriété, sa chose, et un sentiment de vanité naïve ne lui permettait pas d'imaginer que ce qui était à elle ne fût pas d'une qualité supérieure, d'une valeur sans seconde, en particulier qu'un mari qui était le sien ne fût pas, si l'on ose s'exprimer un peu vulgairement, ce qui se fait de mieux comme mari.

Cette petite vanité, qui n'est pas bien méchante, qui est souvent utile, est commune à presque toutes les femmes, et même à tous les hommes. Ce qui, chez la future baronne de Krüdener la rendait plus originale, c'est qu'elle y ajoutait de la littérature. On a déjà noté que son goût ensemble instinctif et artificiel de la nature trahissait des influences littéraires qui s'exerçaient sur elle pour ainsi dire épidémiquement et encore à son insu; mais c'est quand elle se fiance délibérément avec M. de Krüdener qu'elle commence à envisager toute chose sous l'angle, sous la catégorie de la littérature, singulièrement le mariage, et le mari.

Qu'est-ce que le mariage, du point de vue littéraire? C'est une condition sociale exactement définie, selon des formules qui sentent la tradition, ou, pour employer de préférence un terme de littérature, la convention. C'est un état qui comporte, avec les obligations parfois sévères d'une discipline au moins extérieure, des avantages certains de dignité, de sécurité, voire, à l'occasion, des agréments, et qui peut même procurer une sorte particulière de bonheur, si l'on a un peu de chance ou qu'on ne soit pas trop exigeant. Julie de Wietinghoff en donnant sa main au baron de Krüdener avait des raisons d'espérer que son ménage serait exemplaire de cette façon-là, et l'événement ne démentit point ses présomptions.

L'hagiographe nous donne à cet égard les détails les plus

significatifs, les plus édifiants, notamment, pour commencer, sur la lune de miel des nouveaux époux. Elle fut de la durée qui est convenable, et se passa toute chez la Présidente de Budberg, mère du marié, en son château de Ramkau où avaient été célébrées les noces. Madame de Mayendorff, veuve d'un général, ensemble marraine de Julie et sœur aînée de M. de Krüdener, ne quitta le château non plus que la présidente elle-même après la cérémonie. Cette lune de miel ne fut donc pas sans témoins, mais peut-être que ni l'un ni l'autre des deux époux ne souhaitait bien vivement la solitude à deux.

La présence de madame de Mayendorff ne semble avoir été nullement importune à sa filleule et belle-sœur, qui lui marquait la plus tendre affection et une extrême déférence, étant, en même temps que son obligée reconnaissante, sa cadette de trente-quatre ans. Toutefois, la différence des rangs ne s'accordait pas avec la différence des âges, et en dépit de ce respect profond qu'elle lui portait, la jeune baronne devait se contenter d'appeler la dame vénérable « madame ma sœur », tandis que celle-ci ne pouvait lui donner seulement le bonjour ou s'informer de ses nouvelles sans lui demander si Son Excellence avait bien dormi ou si Son Excellence se portait bien.

Avec nos façons lâchées, nous trouvons sans doute que cela manquait de laisser-aller; mais cela du moins ne manquait pas de tenue : il faut choisir, et chez les gens nés comme l'étaient les héros de cette histoire, jamais l'étiquette n'a empêché les sentiments. Il est vraisemblable que la baronne de Krüdener n'aurait pas voulu pour tout l'or du monde que le ton de sa maison fût plus libre et les distances moins bien gardées.

Les hommes et les femmes de cette époque, même ailleurs qu'en Livonie, auraient été bien étonnés de la confusion que l'on a faite depuis entre l'état de mariage et le sentiment. Si on leur eût dit qu'environ cent vingt années plus tard, un auteur dramatique éminent proposerait de rendre l'amour obligatoire entre les époux au même titre que l'aide et la protection du mari et l'obéissance de la femme, ils n'en seraient pas revenus. Peut-être auraient-ils compris plus aisément, et pour cause, la plaisanterie d'un autre auteur dramatique,

qui, par le truchement d'un de ses personnages, suggère cette addition à l'article *Le mari doit aide et protection à sa femme* : « Il lui doit aussi le pardon. »

Ce n'est pas au cours d'une lune de miel que le baron de Krüdener pouvait envisager ce devoir très spécial du mari, malgré l'expérience que lui avaient pu donner deux divorces préalables, dont les causes ou les prétextes nous sont d'ailleurs mal connus. Mais soyons assurés qu'il n'aurait pas envisagé avec moins de scepticisme le devoir réciproque d'éprouver et d'inspirer l'amour par commandement de la loi.

Il semble avoir dès l'origine borné sa fonction conjugale à une sorte de tutelle pédante, et considéré qu'en se mariant, s'il donnait à sa fille une seconde mère, il donnait à celle-ci un autre père. Il prit au sérieux son rôle d'éducateur. Il avait été très bon élève : c'est un caractère aussi indélébile que celui du prêtre, mais, comme on ne peut rester bon élève indéfiniment, dès que l'âge ne le permet plus, il faut devenir professeur ou bien on a manqué sa vie.

Les fortes études de Krüdener à Leipzig lui avaient fait décerner par ses camarades moins bien doués le surnom de « savant ». Il n'était pas moins entré dans la carrière diplomatique à sa sortie de l'Université. Il avait été attaché à l'Ambassade de Russie en Espagne, sous le comte de Stackelberg. En quittant Madrid, il fit un séjour à Paris pendant lequel, dit assez spirituellement l'hagiographe, il se lia avec J.-J. Rousseau, qui eut le temps de l'aimer mais non de se brouiller avec lui.

Un homme si éclairé ne pouvait manquer de rendre justice à l'intelligence de Julie, ni d'être consterné de son défaut de culture qui passait l'imagination. Il tint que son premier devoir était de refaire cette éducation manquée, ou négligée ; mais il mena cette entreprise en véritable homme du monde.

Il lut avec elle des romans : par parenthèse, quelle imprudence ! Il fit donner des leçons de danses à celle que Vestris avait, comme on dit, laissée tomber. Enfin, sous sa direction, madame de Krüdener joua la comédie de société. « Comédie » n'est peut-être pas le mot propre, car la troupe d'amateurs que le baron avait réunie autour de l'étoile représenta, entre autres, *Eugénie*, le drame larmoyant de Beaumarchais.

M. de Krüdener était un maître amateur, mais, à ce qu'il paraît, excellent; car il réussit où les maîtres de profession avaient échoué. Julie, malgré les prophéties dépitées de Vestris, devenait une danseuse pleine de grâce et d'adresse, avec une nuance d'exotisme (quoique ce mot ne fût pas encore né). Elle avait même ce que nous appellerions aujourd'hui son « numéro », cette danse du schall que madame de Staël, peu suspecte de bienveillance envers toute femme et envers celle-ci en particulier, a daigné décrire dans *Delphine*, que d'ailleurs madame de Krüdener elle-même a décrite dans *Valérie*, avec beaucoup plus de complaisance encore, cela va sans dire.

On ne saurait affirmer, mais on ne saurait nier non plus qu'elle montrât sur la scène un aussi agréable talent; car il ne semble pas qu'elle ait jamais affronté un autre public que celui du château de Ramkau, un autre cercle que celui de la famille, qui, naturellement, lorsqu'elle paraissait, « applaudissait à grands cris » : on voudrait avoir la contre-partie d'un témoignage parisien.

En revanche, elle mordait, si l'on ose dire, à la littérature romanesque, ainsi qu'il fallait s'y attendre d'une prédestinée, et rien ne pouvait être plus avantageux pour le baron de Krüdener : la littérature, dont il eut sans doute à se plaindre bientôt (mais il y a le pour et le contre), était, quant à présent, son meilleur atout, puisque c'était sur des données purement littéraires que Julie avait composé son personnage de mari, et qu'elle était d'autre part loyalement résolue d'être elle-même pour un tel époux l'épouse selon la littérature.

Qu'est-ce donc à présent, que le mari, du point de vue littéraire? C'est essentiellement ce que l'on appelle au théâtre un « emploi », c'est-à-dire un type composé des caractères les plus généraux communs aux individus qui portent dans la vie le même nom que cedit emploi. Il y a forcément quelque artifice dans une telle composition, et elle échappe difficilement à la convention ou au poncif. Les traits en sont aussi trop arrêtés pour donner l'illusion de la vie, qui n'est que diversité et souplesse.

L'emploi ne ressemble jamais, sinon grossièrement et comme un masque figé, à aucune des personnes de qui, pour

se constituer, il a emprunté quelques éléments. La définition de l'emploi est moins rigide dans le théâtre contemporain, qui se flatte de réalisme; cependant, il n'y a guère plus de trente ans, l'on a pu entendre un directeur, qui savait son métier, déclarer péremptoirement qu'il était impossible de distribuer une comédie dont l'héroïne, ingénue au premier acte, était mariée dès l'acte suivant, attendu qu'une même interprète ne pouvait tenir deux emplois si différents, et même contradictoires. On a lieu de supposer qu'aux premiers temps du ménage Krüdener l'idée de l'emploi se prêtait moins encore à l'à peu près et aux transactions qu'un siècle plus tard, quand le directeur de qui l'on parle tenait sous son empire le premier théâtre de Paris.

Madame de Krüdener ne pouvait, en tout état de cause, admettre qu'elle n'eût point distribué ce rôle de mari à l'interprète le plus capable de le jouer avec distinction. C'était le postulat de sa vanité. Elle se piquait d'honneur, et elle lui vouait les sentiments, également réglés par une sorte d'étiquette morale, que doit à un tel mari une femme qui sait vivre. Elle poussait même ces sentiments de convenance jusqu'à l'exaltation.

Elle n'a pas manqué de leur donner une expression littéraire à plusieurs reprises, mais notamment dans son roman de *Valérie*, où elle trace de M. de Krüdener le portrait le plus flatteur, sans prendre aucune des précautions inutiles dont usent les romanciers qui travaillent d'après nature pour égarer les chercheurs de clefs: elle fait bien, au contraire, tout ce qu'elle peut pour que les moins avertis reconnaissent l'original ou le devinent. C'est vraiment peu démarquer le personnage que le titrer comte au lieu de baron.

Gustave écrit à Ernest :

« Je ne t'ai rien dit encore du comte. Il a reçu toutes ses instructions; il va décidément à Venise, et cette place est celle qu'il désirait. Il se plaît dans l'idée que nous ne nous séparerons pas, qu'il pourra me guider lui-même dans cette nouvelle carrière où il a voulu que j'entrasse, et qu'il pourra, en achevant lui-même mon éducation, remplir le saint devoir dont il se chargea en m'adoptant. Quel ami, Ernest, que ce second père! Quel homme excellent! La mort seule a pu interrompre

cette amitié qui le liait à celui que j'ai perdu, et le comte se plaît à la continuer religieusement en moi. Il me regarde souvent; je vois quelquefois des larmes dans ses yeux : il trouve que je ressemble beaucoup à mon père, que j'ai dans mon regard la même mélancolie; il me reproche d'être, comme lui, presque sauvage, et de craindre trop le monde. Je t'ai déjà dit comme j'avais fait la connaissance de la comtesse, de quelle manière touchante il me présenta à Valérie... » Hélas! nous n'en saurons jamais rien; car cette lettre, qui fait allusion à une lettre antérieure, est cependant la première du roman «... il me présenta à Valérie (c'est ainsi qu'elle se nomme et que je l'appellerai désormais) : d'ailleurs, elle veut que je la regarde comme une sœur, et c'est bien là l'impression qu'elle m'a faite. Elle m'impose moins que le comte; elle a l'air si enfant! Elle est très vive, mais sa bonté est extrême... »

Madame de Krüdener ne s'oublie pas, cela est naturel; mais elle revient aussitôt à l'époux.

« Valérie paraît aimer beaucoup son mari; je ne m'en étonne pas : quoiqu'il y ait entre eux une grande différence d'âge, on n'y pense jamais. On pouvait trouver quelquefois Valérie trop jeune; on a peine à se persuader qu'elle ait formé un engagement aussi sérieux; mais jamais le comte ne paraît trop vieux. Il a trente-sept ans; mais il n'a pas l'air de les avoir. On ne sait d'abord ce qu'on aime le plus en lui, ou de sa figure noble et élevée, ou de son esprit, qui est toujours agréable, et qui s'aide encore d'une imagination vaste et d'une extrême culture; mais, en le connaissant davantage, on n'hésite pas : c'est ce qu'il tire de son cœur qu'on préfère; c'est quand il s'abandonne et qu'il se découvre entièrement qu'on le trouve si supérieur. Il nous dit quelquefois qu'il ne peut être aussi jeune dans le monde qu'il l'est avec nous, et que l'exaltation irait mal avec une ambassade.

« Si tu savais, Ernest, comme notre voyage est agréable! Le comte sait tout, connaît tout, et le savoir en lui n'a pas émoussé la sensibilité. Jouir de son cœur, aimer et faire le bonheur des autres, le sien propre, voilà sa vie; aussi ne gêne-t-il personne... »

Le dernier trait serait assez piquant, si l'on pouvait soupçonner madame de Krüdener d'y entendre malice; mais elle

n'a pas moins de candeur que ce Gustave qu'elle charge de traduire ses sentiments. Ce n'est pas toutefois qu'elle ignore, ou qu'elle ait l'hypocrisie de feindre d'ignorer l'autre emploi qui complète nécessairement celui du mari et qui en est inséparable.

C'est à Gustave dans le roman et, dans la réalité, à son double, Alexandre de Stakieff, secrétaire d'ambassade, attaché à la personne de M. de Krüdener, que ce rôle de complément est dévolu; mais peut-être qu'avant d'aborder cet épisode, il ne serait pas inutile de donner sommairement quelques indications générales sur les façons que l'on avait, à l'époque, de pratiquer l'amour-passion et même le banal adultère; car elles heurtent étrangement notre goût de la simplicité en pareilles conjonctures, notre sentiment de la mesure et des proportions, nos habitudes enfin de franchise un peu crue.

## IV

Je croirais volontiers que Talleyrand a donné au contre-romantisme son mot d'ordre, le jour qu'il a rabattu l'enthousiasme d'un de ses commis de ce mot en coup de caveçon : « Pas de zèle. » On a trouvé un peu plus tard la forme vulgaire, et partant définitive, de cet adage : « Pas d'histoires. »

Ceux qui l'ont constamment à la bouche ne songent en le disant qu'à l'administration ou à la politique, métiers exercés par les hommes qui ont plus particulièrement en horreur les complications et les responsabilités, et Talleyrand lui-même ne voyait sans doute pas plus loin; mais ce qu'il ne prenait apparemment que pour un bon mot a une portée qu'il ne soupçonnait pas; car on en peut faire application à n'importe quoi, et par exemple à l'amour, aux emportements de la sensibilité. Ce n'est pas un conseil de chef de bureau, c'est un principe; c'est la formule d'un esprit.

L'esprit romantique, et surtout l'amour romantique, ont justement pour devise la formule contraire : « Des histoires! »

Le bonheur de ceux qui n'ont pas d'histoires est bourgeois et méprisable. La vie sans histoires ne vaut pas la peine d'être vécue. Mais on a toujours des histoires quand on a un peu d'imagination. Les histoires, celles particulièrement qui

tirent une histoire d'amour de sa platitude essentielle et de son inévitable banalité, commencent presque toujours par être des hallucinations, qui finissent ordinairement par être vraies.

Si peu de goût que l'on ait pour les histoires, il faut bien loyalement reconnaître que l'amour romantique est seul, entre les différentes variétés de cette passion, conforme à la définition qu'en devraient donner les anatomistes du cœur, s'ils savaient définir. Ne diraient-ils pas que l'amour est une tapisserie exécutée par l'imagination de ceux qui aiment sur un canevas toujours pareil, fort grossier et que l'on trouve dans le commerce? Il y a de l'amour au petit point. Celui des romantiques est plutôt au gros point, mais à grands ramages.

Pour changer de comparaison, les romantiques, en amour, étaient semblables à ces critiques de jadis et à ces auteurs un peu vieux-jeu, qui ne pouvaient souffrir que dans une pièce il n'y eût point de pièce : ils ne concevaient point un amour sans action, romanesque ou dramatique, sans coups de théâtre, et, comme on dit dans l'argot du métier, sans rebondissements. Encore une fois : des histoires.

Mais ce n'était là que la règle élémentaire de leur esthétique, dont l'application assurait à leurs fables d'amour, en même temps que la substance, l'étoffe, un mouvement bien ménagé et entraînant, un rythme : au commencement était le rythme, a dit un illustre musicien. D'autres particularités de surcroît et de plus de conséquence viennent donner ensuite à cet amour *sui generis* sa marque vraiment originale et son caractère singulier.

On a déjà noté le perpétuel recours à Dieu, qui choquait Gœthe et qui nous apprête au moins à sourire. Aux époques de foi, où la religion pénètre intimement la vie la plus familière, où elle est vraiment quotidienne, la langue du peuple est toute pleine de rappels, d'allusions au culte, aux rites, aux hymnes, aux écritures, au dogme même : c'est ce que nous a récemment fait connaître par un livre de petit volume mais d'une surprenante richesse de documents choisis, l'homme de France — et du monde — qui sait le mieux son français du XVIe siècle, M. Edmond Huguet.

Il est curieux qu'aux époques où une très vague religiosité

remplace la foi populaire, ceux qui s'accommodent de ce pis aller tiennent aussi à manifester leurs sentiments par la terminologie. Mais — est-il besoin de le dire? — il n'y a pas de comparaison entre la langue religieuse d'un peuple croyant, qui est naturelle et naïve, vivante, et celle-ci, de pur artifice, comme de souvenir, jaillie avec les dernières gouttes d'une source qui ne veut pas tarir, en conséquence irrémédiablement pauvre, incapable comme les langues mortes du moindre renouvellement et de la moindre variété.

Quand celle qui vient d'être frappée du coup de foudre a une fois dit à celui qui a causé cet accident : « Mon enfant, crois-tu en Dieu? » le répertoire semble épuisé.

Mais dans ces amours machinées comme la scène à trois étages des anciens mystères : le ciel, la terre et les enfers, ce n'est pas Dieu en personne qui joue à l'étage supérieur le premier rôle. Le proverbe dit que mieux vaut s'adresser à lui qu'à ses saints; mais si fréquemment qu'en ces conjonctures les amants romantiques s'adressent à Dieu, plus volontiers encore ils mêlent à leurs conversations non pas ses saints, mais ses anges.

Il ne semble pas qu'en aucun temps de l'histoire amoureuse les personnages de romans feints ou vécus aient fait de ce dernier mot une consommation à ce point immodérée. Il faut bien que cet abus réponde à une sorte d'idée fixe : la science philologique ne nous permet pas de douter que ces habitudes de langage ne signifient ou plutôt ne trahissent des habitudes de la sensibilité.

Qu'est-ce donc qui a valu aux anges cette popularité imprévue, environ le crépuscule du dix-huitième siècle et l'aube du siècle suivant? Évidemment, ceux qui avaient sans cesse leur nom charmant à la bouche n'étaient pas très forts en science divine. Nés au temps de la *religio depopulata*, la plupart sans doute n'avaient pas étudié le catéchisme de très près. Savaient-ils seulement qu'un ange est avant tout, selon l'étymologie, un messager, un intermédiaire? Savaient-ils que les chœurs des anges qui forment la cour céleste sont au nombre de neuf?

Il faudrait cependant faire ici exception pour madame de Krüdener : elle savait tout cela, du moins elle le sut plus

tard, et bien d'autres curieux détails sur la nature des anges lorsqu'elle fut initiée par Jung Stilling à la doctrine de Swedenborg.

Elle dut à ce moment élargir l'idée que jusqu'alors elle s'était faite des anges, elle attribua ce titre (qui peut dans les occasions être péjoratif) tant à Napoléon, « l'ange noir », qu'au tzar Alexandre, « l'ange blanc », spécialement envoyé du ciel pour exterminer l'ange noir. Mais, dans le moment qu'elle venait d'épouser M. de Krüdener, elle n'en savait sûrement pas plus long sur le compte des anges que ceux de ses contemporains qui en étaient le plus sommairement instruits : pour elle, ainsi que pour eux, un ange était simplement un être créé sans corps, d'une nature exclusivement spirituelle, partant à l'abri de nos souillures et exempt de toutes les servitudes dégoûtantes de la matière, enfin le symbole de la pureté absolue.

On va peut-être bien étonner des personnes dignes de respect; qu'elles ne se scandalisent en aucune manière et qu'elles prennent la peine de réfléchir : rien n'est si alarmant que cette préoccupation, cette manie de la pureté. Il y a là, si paradoxal que cela puisse paraître, un symptôme, une menace de perversion.

Pourquoi? C'est que la pureté est si pure qu'elle s'ignore, elle ne peut se définir elle-même. On a bien des raisons de se méfier des gens qui sont purs en connaissance de cause, et surtout de ceux qui sont purs par profession.

Signalons, de plus, l'effroyable péché d'orgueil habituellement commis par ces gens qui ne craignaient pas de se comparer à des êtres tout esprit : cela, certes, n'impliquait pas la prétention ridicule de n'avoir pas du tout de corps, mais supposait que ce corps, au moins, fût glorieux, singulièrement dans l'exercice de l'amour.

Cette forme outrée du platonisme aurait semblé extravagante au divin Platon et n'eût pas été davantage admirée de Socrate, qui était essentiellement ce que dans les anciennes chapelles du socialisme on appelait un *possibiliste*.

Ces deux sages, qui ne craignaient pas d'avoir le sens commun, n'ont jamais prescrit ni recommandé la pureté totale : ils ne conseillaient que la mesure. Ils n'étaient ni l'un ni

l'autre de véritables purs au sens romantique; et peut-être que si le rigoureux Thanatos leur avait permis de revenir prendre un moment l'air d'ici-bas parmi les contemporains de madame de Krüdener, sa pureté angélique et celle de ses amis leur auraient semblé fort impures : *casti inceste...*

Ce platonisme des grands amoureux romantiques est d'autant plus sujet à caution qu'il ne nous est guère loisible d'ignorer les concessions qu'ils ne se gênaient point pour faire aux exigences de leur tempérament : trop de documents en témoignent, et ceux même qui ont disparu ne sont point ceux qui en témoignent avec moins d'éclat. Certaine lettre d'Alfred de Vigny — un cygne, variété de l'espèce ange — serait moins répandue, si un journaliste célèbre n'en avait racheté l'original pour le brûler et n'en plus laisser subsister que les innombrables copies.

On hésite à citer d'autres noms : les descendants des intéressés ont comme eux-mêmes la manie de la pureté et ont pris le parti de faire certifier par les tribunaux celle de leur aïeul ou de leur aïeule. Mais la bonne méthode historique ne saurait reconnaître en ces matières l'autorité de la chose jugée.

Il faut pourtant une conclusion à ces intrigues où la vertu est censée triompher toujours, après avoir côtoyé de vertigineux précipices; car on ne se contenterait point du dénouement passe-partout, imaginé par les modernes, savoir qu'il n'est si belle histoire qui ne finisse et qu'ensuite la vie continue. La plupart de ces amours étant sans issue, puisque toute satisfaction normale leur est *a priori* refusée, on ne voit guère qu'une façon d'en sortir, qui est la mort.

Les Goncourt devaient écrire, un peu plus tard, qu'elle est « le seul dénouement distingué ». Le mot eût semblé faible aux romantiques. Il y a plus que de la distinction dans le double trépas de Tristan et d'Iseult, qui par parenthèse ne se sont rien refusé avant de mourir : il y a le symbole grandiose de la vanité de cette possession, à moins qu'elle ne s'achève dans la tombe.

Sans s'élever jusqu'à ces hautes conceptions, madame de Krüdener semble avoir été persuadée que deux personnes qui se sont aimées passionnément, si elles ne s'aiment plus, l'une des deux au moins doit se réfugier dans la mort. Ce

n'était jamais elle qui prenait ce parti; ce n'était pas non plus ses *co-respondents*, mais elle finissait par le croire, si nous devons ajouter foi aux dires de madame de Staël, qui se moque agréablement du nombre de suicides dont elle se faisait honneur.

Cette coquetterie nous semble un peu féroce et nous fait, comme on dit, froid dans le dos; mais grâce à Dieu, et heureusement pour la mémoire de l'auteur de *Valérie*, les gens qu'elle tuait se portaient assez bien, ceux toutefois exceptés qui s'en étaient allés mourir au loin d'une maladie de poitrine où elle n'était assurément pour rien.

ABEL HERMANT
*de l'Académie française.*

(*A suivre.*)

# LE DÉGRÈVEMENT[1]

Le mot de dégrèvement, qui avait disparu du vocabulaire politique et budgétaire depuis quarante-quatre ans, a brusquement fait sa réapparition au cours d'une déclaration faite par M. Albert Sarraut aux journalistes venus pour l'interviewer le jour de sa désignation comme Président du Conseil. Le nouveau chef du Cabinet interrogé sur les mesures qu'il comptait prendre pour remédier au déficit, a répondu qu'il envisageait un dégrèvement des impôts parmi les moyens éventuels de conjurer la crise financière et la catastrophe qui se profile déjà sur l'écran de notre situation budgétaire.

Cette opinion de M. Albert Sarraut n'est pas une hérésie économique. Loin de là. Le dégrèvement a une valeur d'amélioration financière reconnue par les économistes les plus orthodoxes. On admet en effet que la diminution de certains impôts a pour résultat, tout en allégeant la charge des contributions, de les rendre plus productives.

On en eut la preuve évidente à l'époque où le dégrèvement faisait partie de la politique financière de nos grands argentiers et en particulier de M. Thiers et de M. Léon Say. Ce fut la politique des dernières années du septennat du maréchal de Mac-Mahon. Après l'effort considérable demandé au peuple français dès 1871 pour payer l'indemnité de guerre qui nous fut imposée par le Traité de Francfort, les ministres des finances du Maréchal (il n'y en avait qu'un à la fois à cette

1. Cet article fait suite aux études sur « *Le Mal financier* » publiées dans la *Revue de Paris* les 1er et 15 octobre et le 1er novembre.

époque) inscrivirent à leur programme un dégrèvement continu grâce à quoi les recettes budgétaires produisant chaque année un excédent, il parut logique de faire bénéficier les contribuables de cet excédent et de le leur restituer sous forme de diminution d'impôts.

Ce système n'a jamais cessé d'être appliqué dans les pays de saine gestion financière. L'Angleterre ne nous le donne-t-elle pas en exemple presque constant, malgré ses travaillistes?

Grâce à une bonne doctrine financière, ce pays est arrivé à secouer le poids d'une dette formidable et à présenter pour l'exercice en cours un budget en équilibre.

En France, un système tout différent prévalut dès l'avènement au pouvoir de M. Jules Grévy et de l'École Dirigeante dont il fut un si notoire représentant.

Tout de suite les excédents de recettes, au lieu d'être mis au crédit des contribuables, furent employés à des dépenses nouvelles, parmi lesquelles il faut citer le fameux plan de travaux de cinq milliards dû à l'imagination de M. de Freycinet. C'était l'ère de l'outillage national et du gaspillage qui commençait.

Tout cela n'allait pas toutefois sans une réaction due, le croirait-on aujourd'hui, au parti radical.

Et cependant, ceux qui ont la chance — ou la disgrâce — de posséder des souvenirs politiques vieux d'une quarantaine d'années se rappelleront, sans trop grand effort, le temps où le parti radical français, parti d'opposition, ne mettait rien au-dessus de la modération dans les dépenses publiques et de l'ordre dans le budget. C'est aux cris mille fois répétés de : « Ni emprunts, ni impôts nouveaux! » qu'il donnait l'assaut aux opportunistes dont il incriminait les tendances dépensières. A cette époque, le parti radical n'avait pas encore répudié tout à fait la tradition libérale. Ses leaders condamnaient les gros budgets et proclamaient leur ferme propos de préférer en tout les moyens de liberté aux procédés d'autorité. C'est un radical incontesté, Lockroy, qui suggérait à Jules Ferry, pour ne pas écraser les contribuables sous le fardeau de la réforme scolaire, d'y appliquer les richesses de l'État français, *notamment les diamants de la Couronne,*

suivant une formule que l'École dirigeante semble si peu disposée à reprendre aujourd'hui.

Les radicaux belges sont restés des « libéraux ». Les nôtres sont devenus des radicaux-socialistes et sont allés demander des doctrines et un programme à Karl Marx. Nous avons fait à plusieurs reprises l'historique de cette transformation qui semblait devoir interdire pour toujours au parti radical toute lutte contre l'étatisme et ses œuvres forcément déficitaires du moment qu'elles sont socialistes.

Mais, pas plus que les individus, les partis n'échappent à la fatalité de leur destin.

Dans l'après-guerre, tout triomphe électoral du parti radical coïncide avec une crise financière et budgétaire. Au moment de monter au Capitole, il se heurte contre ce qu'un de ses chefs a appelé un « mur d'argent » qui lui obstrue le chemin et lui ferme l'avenir. Et l'élan vainqueur dont il se promettait des miracles, se trouve ralenti et bridé par les difficultés pécuniaires. Par deux fois, en 1924 et en 1932, le parti radical a eu le bénéfice électoral d'une poussée de mécontentement née de la gestion financière des Chambres modérées.

« Je suis le syndic de votre faillite ! » Telle est l'apostrophe que, quelques semaines avant sa chute, le 20 août 1933, M. Daladier jetait aux gens du centre et de la droite.

Et ce sera, comme nous l'écrivions au mois de juin 1924, l'un des plus stupéfiants paradoxes de l'histoire contemporaine que la revanche électorale procurée par l'accroissement des dépenses publiques et les excès de la fiscalité personnelle à ceux-là même qui les avaient élevés à la hauteur d'un principe.

Cette prodigieuse interversion des rôles, ajoutions-nous, qui a inspiré au Bloc National les actes du Bloc des Gauches, et au Bloc des Gauches ceux du Bloc National, justifie une fois de plus notre thèse de l'unité de l'École Dirigeante. Elle empêche aussi qu'on puisse taxer d'inutilité le rappel à la Chambre de 1932 des données du problème financier dont elle sera amenée par la force des choses à chercher la solution, sans se laisser divertir de cette tâche inéluctable par d'autres besognes qui auraient toutes ses préférences.

Ainsi que nous venons de le rappeler, nous avons, dès le mois

de juin 1924, sorti de la poussière où il était enseveli depuis 1879 le mot de dégrèvement et écrit les lignes suivantes qu'il nous paraît opportun d'exhumer :

« Les électeurs, ceux du Midi, surtout, nous envoient aujourd'hui une majorité radicale socialiste en protestation contre le double décime. L'ancienne majorité du Bloc National pouvait faire face au déficit budgétaire par l'utilisation de quelques-unes des richesses de l'État et notamment du Monopole des Tabacs, qui aurait à lui seul procuré une recette d'une cinquantaine de milliards. Elle a préféré l'impopularité certaine du double décime au risque d'ailleurs très problématique de mécontenter les 150 000 électeurs que l'on affirme être intéressés dans le monopole. Nous allons voir maintenant si la nouvelle majorité, adoptant une politique réaliste, déférera au vœu de l'immense masse de ses électeurs en supprimant le double décime ou si elle s'attachera désespérément au système étatiste des monopoles. Il dépend aujourd'hui du Bloc des Gauches de restaurer les finances de la France, de dégrever les contribuables et de conquérir ainsi une immense et solide popularité, ou de prolonger le malaise par la politique sentimentale d'attachement à un système qui n'a même pas pour lui d'être républicain puisqu'il est d'origine monarchique et césarienne.

» Ou le maintien d'une politique fiscale contre laquelle le pays vient de se prononcer avec éclat, ou l'utilisation des richesses de l'État pour soulager la nation, voilà le dilemme qui s'impose à la nouvelle Chambre. Il appartient à ses chefs, les Herriot, les Painlevé, les Paul-Boncour, les Blum et les Renaudel, d'appliquer une doctrine fiancière scientifique et républicaine s'ils ne veulent pas se traîner dans l'ornière des Lasteyrie et des Isaac. La France attend avec une curiosité mêlée d'angoisse cette expérience qui sera suivie aussi avec beaucoup d'intérêt au-delà de nos frontières. »

. . . . . .

« Le danger pour la nouvelle Chambre, ajoutions-nous, sera de n'avoir pas été incitée à concevoir cette formidable prépondérance du problème financier par les mouvements de l'opinion publique, telle qu'elle aurait dû se manifester en période électo-

rale. Certes les couches profondes de la Nation réagissent fortement contre l'impôt personnel et inquisitorial. *Mais elles ne réalisent pas l'étroite corrélation du socialisme d'État avec la cherté de la vie et le délabrement des finances.* Elles ne protestent pas, quand, pour se concilier leurs faveurs, les candidats leur promettent de coûteuses réformes dont elles se laissent trop aisément persuader que la dotation se trouvera ailleurs que dans leurs poches. Électeurs et députés s'accordent peut-être à penser que, grâce à la vitesse acquise, la machine pourra soutenir indéfiniment sans catastrophe la vertigineuse allure qu'elle a prise.

» Un mois avant les élections de 1924, un journal parisien, *Excelsior*, avait eu l'ingénieuse idée de publier en un tableau synoptique les programmes sommaires, élaborés, au nombre de quatorze, par les diverses organisations politiques qui ambitionnent concurremment de diriger les destinées du peuple français. Dans ce fatras, il se rencontre à coup sûr un certain nombre d'idées justes relativement au problème financier. De sévères économies sont préconisées même par les groupes qui ne reculent pas devant l'inconséquence de nous proposer de fastueuses réformes réalisables seulement à coups de milliards. Mais nous avons vainement cherché dans cette vaste synthèse de la pensée politique française le mot *dégrèvement*. Il a disparu du vocabulaire électoral. Il est tombé en désuétude. Il est comme mort avec le souci qu'il traduisait et l'idée qu'il exprimait. Il semble que jamais plus il ne doive venir à l'esprit du législateur de dégrever les contribuables, ni à l'esprit de ceux-ci de demander à être dégrevés. »

***

Dégrèvement!

Il fallait, on l'avouera, quelque audace, quelque témérité même, pour faire retentir ce mot en 1924 aux oreilles d'une Chambre enfiévrée de démagogie et qui, sous l'impulsion des socialistes, ne rêvait que mesures grandioses de prélèvement et de confiscation.

Mais, sans nous décourager, nous remontrions au Cartel

et à ses chefs, que la Grande-Bretagne, toute gouvernée qu'elle fût par les travaillistes, arrivés récemment et pour la première fois au pouvoir, demeurait fidèle à la coutume de restituer aux contribuables, soit sous une forme, soit sous une autre, le trop perçu de l'année précédente. Et donc, la politique de dégrèvement n'était pas incompatible avec le règne de la démocratie avancée.

Nous nous placions sous l'égide du président Coolidge, déclarant que l'art de réussir ne consiste pas à extraire de la population toutes les recettes fiscales que l'on peut en tirer, mais bien à alléger le poids des impôts et à le distribuer aussi exactement que possible.

A la politique financière d'*indétermination*, nous opposions dès 1924, au seuil de la nouvelle législature, une politique de *limitation*, dans les termes que voici :

« Nos budgets sont indéterminés. Tel est le vice essentiel dont ils sont affectés. On pose en premier lieu des besoins à satisfaire, besoins proclamés incompressibles et inéluctables sans autre forme de procès. Quand ils sont légitimes, ils sont évalués avec une générosité sans pareille. Mais beaucoup d'entre eux sont artificiels, en ce sens qu'ils sont l'expression d'une politique qui tend à faire passer petit à petit toute la richesse privée dans l'appartenance de l'État.

» A l'indétermination des dépenses correspond celle des ressources. L'État prend et accepte de toutes mains. S'il emprunte, il ne fixe aucune borne à l'empressement des prêteurs. Ils n'apporteront jamais trop d'argent à ses guichets, ils n'en apporteront jamais assez! Quant à la fiscalité, on donnera systématiquement la préférence aux impôts épuisants qui, dussent-ils un jour tuer l'esprit d'épargne et d'économie et empêcher la formation de nouvelles richesses, possèdent une capacité de rendement incommensurable. C'est ainsi qu'on est arrivé à ce paradoxe angoissant d'une Nation qui s'est relevée économiquement, qui subvient à un budget formidable et qui n'en voit pas moins la fortune publique s'écouler à grands flots dans l'abîme sans fond du *Trésor*, sorte d'institution monstrueuse créée en marge de la Constitution, incontrôlée et incontrôlable, engloutissant chaque année des sommes fabuleuses.

» Le salut est dans la limitation de tout ce qui est indéterminé. Si la nouvelle Chambre a un juste sentiment de la mission fiancière que lui imposent les circonstances, si elle obéit au simple instinct de sa conservation, à défaut de principes de modération qu'elle ne trouvera malheureusement pas, ni dans sa doctrine, ni dans sa clientèle, elle fera une politique de limitation.

» Elle limitera tout d'abord sa propre prérogative; ainsi en reviendra-t-elle au principe fondamental du régime parlementaire. Ce sera pour elle la seule façon de se soustraire, sans trop compromettre ses intérêts électoraux, à la pression des éléments démagogiques auxquels elle a donné plus ou moins hypothèque sur le budget en échange de leurs suffrages.

» Elle revisera la définition des besoins de l'État. Elle fera en sorte que, désormais, le budget français ait les contours nets et précis du budget anglais, que les dépenses futures soient amenées à un chiffre raisonnable, fixe et inextensible, que les excédents des recettes, loin de servir comme par le passé d'amorces à de nouvelles dépenses de superfétation et de luxe, soient, au cours de l'exercice même, réservés aux contribuables. »

Le principe une fois posé, nous apportions tout un plan de réalisations concrètes qui se résumait ainsi :

« Ce qu'il faut mettre, toute affaire cessante, en regard de ce *bilan*, c'est un plan d'assainissement de nos finances et de restauration de notre crédit.

» On ne peut, en effet, différer plus longtemps l'instant d'opposer à l'accroissement indéfini de la Dette consolidée un système d'*Amortissement* d'un ordre de grandeur tel que, dès la première année, il soit autre chose que la manifestation feinte et dérisoire d'une intention ajournée aux calendes du XX^e^ siècle.

» Non seulement il nous est interdit de recourir encore à l'*inflation fiduciaire*, mais les emprunts à la Banque de France sont justiciables d'un amortissement important, régulier et ininterrompu, comparable à celui que nous proposons d'appliquer à la Dette consolidée.

» Cela fait, il restera à entreprendre — tâche énorme et scabreuse — la consolidation ou le rachat de la Dette flottante,

opération qui ne saurait non plus être retardée davantage.

» Pour cette consolidation, il n'existe que trois procédés ou plutôt trois grandes familles de procédés, la loterie, l'emprunt privilégié, au taux modéré compensé par l'exonération de tout impôt personnel réel, l'inventaire et l'aliénation ou utilisation des biens d'État improductifs.

» Il faut reviser un système fiscal confus et désordonné, d'où l'inquisition devra être bannie. Quant aux impôts personnels à grands rendements, ils devront être ramenés à *des formes qui les rapprochent des impôts réels*. Une assemblée qui s'est refait une virginité et une popularité en déclamant contre l'*inquisition fiscale* ne doit plus logiquement éprouver de scrupules à cet égard.

» La majorité nouvelle de gauche, si le gouvernement fait son métier et son devoir de gouvernement, devra être amenée, par les soins de celui-ci, à reconnaître que la treizième législature est condamnée par un destin inéluctable, sous sanction de banqueroute, à marquer sa place dans l'histoire par des œuvres d'amortissement et de consolidation, d'économie par la suppression de toutes dépenses de surérogation et de luxe. L'heure de la politique réaliste a sonné. Si le gouvernement et la majorité ne l'écoutent pas, s'ils s'obstinent à poursuivre la gigantesque expérience de socialisme d'État entreprise avant la guerre, s'ils persistent à admettre implicitement, en achevant de faire entrer dans nos codes le programme étatiste et précommuniste des allemands Marx et Engels, que le collectivisme fondé sur la ruine de la famille, de l'héritage et de la propriété est le dernier terme du progrès républicain, les signes annonciateurs de la catastrophe ne se feront pas attendre. »

Nous n'avons pas été entendu, ayant comme toujours joué le rôle ingrat de l'inutile Cassandre.

Mais nos prédictions se sont accomplies à la lettre. Les mesures de salut public et financier que nous préconisions n'ayant pas obtenu l'audience du Cartel, c'est lui qui a été brisé par la force des choses. Un an à peine s'était écoulé qu'il fuyait devant les responsabilités accumulées et devant la colère de la rue.

Il était contraint de céder la place à une nouvelle formation

politique et à s'abriter, suivant un mot pittoresque qui a fait fortune, sous le parapluie de M. Poincaré.

L'histoire se répète. Le cartel reparaît en 1932. Nos embarras financiers en 1933 ne sont pas moindres qu'en 1924, à quelques nuances près. Si la question monétaire ne nous donne pas des inquiétudes aussi angoissantes qu'à cette époque, *elles ne sont cependant pas écartées de nos préoccupations*. En revanche, la situation économique, bouleversée par une crise qui n'en finit pas, est beaucoup moins favorable.

Et cependant en 1933, malgré les difficultés de l'heure, la France travaille, produit, exporte, épargne. Ses qualités natives, malgré l'ébranlement moral qu'elle a subi, ne sont pas amorties.

C'est donc pour nous, moyennant quelques correctifs nécessités par la différence des temps, un devoir d'en appeler de nouveau au Parlement et à l'Opinion et de leur proposer un remède au « mal d'argent » dont ils souffrent.

Déjà le problème financier, depuis le mois de mai 1932, a tué trois ministères successifs. Et nous écrivons ces lignes au moment précis où M. Albert Sarraut, ayant constitué son Cabinet, se prépare à se colleter à son tour, avec les difficultés qui ont eu raison de M. Herriot, de M. Paul-Boncour et de M. Daladier.

***

Nous avons dit qu'il est acquis à la science économique qu'une augmentation d'impôts se traduira en dernière analyse par une moins-value du fait qu'on a rétréci, parfois même à peu près supprimé, la matière imposable, tandis qu'un dégrèvement approprié procurerait à la caisse publique un supplément de ressources.

Du point de vue du dégrèvement, lorsqu'on se décidera à l'étudier sérieusement, il convient d'indiquer dès à présent que deux catégories d'impôts sont susceptibles de rapporter davantage au Fisc si l'on en diminue le tarif.

Les uns, ceux qui frappent une matière première ou un objet fabriqué, s'incorporent au prix de ces choses et font obstacle à la facilité de la vente. En un mot, ils ont pour

résultat, de restreindre les échanges. Ils nuisent donc à l'activité économique générale et par suite diminuent le volume de la matière imposable.

Les autres, frappant les individus dans leurs revenus, restreignent la capacité d'achat de l'imposé et par suite nuisent également à la bonne marche et au développement de l'économie générale d'un pays.

On objectera peut-être que le dégrèvement portant sur les impôts que nous venons de définir sommairement pourrait ne pas donner tous les résultats que nous en attendons. Il serait à craindre par exemple, qu'obéissant à une tendance traditionnelle de la race française, le contribuable dégrevé se mette à thésauriser au lieu d'augmenter ses achats.

Le Français moyen, me dit-on, contrairement au Germain ou à l'Anglo-saxon, n'a pas la folie des grandeurs dans l'ordre des acquisitions. Il ne rêve pas, comme le gouvernement qu'il s'est donné, d'augmenter indéfiniment ses dépenses.

Je réponds à cela que c'est fort possible, sinon tout à fait probable, car il y a encore bien des améliorations à apporter dans le *curriculum vitæ* du Français moyen et bien des perspectives de fantaisies à satisfaire, de dépenses et d'acquisitions pour le malheureux contribuable enfin dégrevé.

En tout cas, dans la doctrine financière que nous avons exposée, celle de l'utilisation des richesses de l'État français se trouve le principal élément de dégrèvement, à l'abri de toute controverse, de toute discussion, de toute négation.

Le dégrèvement résulte automatiquement de l'application de ce système économique. Et il améliore à la fois la situation du contribuable dégrevé de ses impôts et celle de l'État dégrevé des attributions qui alourdissent et entravent l'exercice des fonctions de gouvernement dont il est constamment détourné par tant d'occupations industrielles ou commerciales qu'il a assumées au détriment de son rôle essentiel.

L'idée de faire des économies survécut à celle de dégrever les impôts jusqu'au moment où Jaurès parut.

Venu du centre gauche au socialisme international, ce tribun populaire conservait de ses origines bourgeoises un certain sentiment d'ordre et de mesure qui ne lui permettait pas d'envisager « les vacances de la légalité ». Profondément attaché

au système parlementaire auquel il devait sa fortune politique, il ne préconisait pas une révolution brutale. C'est à lui qu'appartient la conception de la réalisation du collectivisme par l'accroissement indéfini des impôts.

C'est lui qui a rêvé de transférer à l'État tout l'avoir des particuliers, de dépouiller la Nation de toute sa fortune, en développant incessamment un budget de plus en plus monstrueux, pour le service duquel fonctionne un système fiscal qui confisque petit à petit les propriétés et l'héritage des *assujettis*.

Avant Jaurès le déficit du budget n'était que la conséquence d'une moindre recette fiscale. Depuis lui le déficit, c'est un excédent de dépenses voulu d'après un système.

***

Ce mot fatidique de *dégrèvements* que nous osions proférer en 1924 vient donc de se retrouver sur les lèvres de M. Albert Sarraut.

Est-ce le signe de temps nouveaux, le présage d'un changement à la veille de survenir dans une politique d'illusion et d'erreur?

Tout ce qu'on peut dire, c'est que si ce changement n'est pas consenti, accepté, comme un acte de haute sagesse et de froide raison, supérieur à l'esprit partisan, la France et la République connaîtront des malheurs qui iront toujours s'aggravant, jusqu'à ce qu'ils dégénèrent en catastrophe irréparable.

Le remède au mal financier que nous avons précisé dans nos récents articles n'est pas le fruit d'imaginations subjectives.

Il nous est donné par l'impératif catégorique de la politique expérimentale.

Par conséquent, et pour reprendre les expressions de Taine, il n'est pas abandonné à la fantaisie discrétionnaire des partis. Nous n'avons pas le choix. La nature d'avance a choisi pour nous. Il y a là un déterminisme incurable auquel on se flatterait vainement de se soustraire.

Les malencontreux projets financiers rédigés par le cabinet

Daladier-Lamoureux nous l'ont fait bien voir. Veut-on se dérober aux commandements de l'expérience? Il n'y a pas d'habileté ni d'ingéniosité qui tiennent. C'est le recours à de misérables expédients dont le plus misérable et le plus ridicule peut-être aura été de chercher la déflation budgétaire dans une réduction des appointements versés aux fonctionnaires.

C''était se créer un obstacle tout exprès pour s'y briser. Il n'y a pas de question des fonctionnaires. Il y a une question de l'État, de ses fonctions et de ses limites.

Notre éminent confrère, M. Lucien Romier, dans le numéro du *Temps*, en date du 24 octobre, a corroboré une distinction que pour notre part nous avons toujours tenu à faire.

Ce n'est pas notre vieille bureaucratie centralisée, notre administration fondamentale qui ruine le budget. Tout au contraire, le chœur des usagers se plaint quotidiennement qu'elle soit mal outillée, et moins bien payée que dans les pays anglo-saxons et en Allemagne. Ce qui alourdit, dans d'infinies proportions les dépenses publiques, c'est la néo-administration, plus récemment créée et mise au service de l'État banquier, de l'État assureur, de l'État transporteur, de l'État gérant, d'innombrables entreprises industrielles et commerciales qui fonctionnent à perte ou à trop petit bénéfice, de l'État patron et protecteur, de parasites sociaux dont la phalange ne cesse de grossir, la néo-administration qui a arraché à la faiblesse du Parlement d'extravagantes sportules combinées avec la tolérance d'anarchiques indisciplines.

Seuls, l'inventaire et l'utilisation des richesses de l'État mettront bon ordre à un dérèglement aussi dispendieux en faisant rentrer dans le droit commun la tourbe des prébendiers et des fonctionnarisés qui épuisent la Nation, en attendant de la révolutionner. Caressait-on vraiment l'espoir d'atteindre de biais un pareil résultat par le moyen de l'article 37? A quoi rime-t-il de mettre à l'amende la démagogie des profiteurs installée dans les monopoles, offices et autres nids à budgétivores? A rien! si ce n'est à montrer l'impuissance croissante des pouvoirs publics à réagir indirectement contre un syndicalisme qui vise au soviétisme.

Instruit par tant d'expériences malheureuses, le parti

radical reprendra-t-il conscience de ses origines libérales et de sa mission historique, saisira-t-il l'occasion de secouer la tyrannie collectiviste et d'en revenir à son ancienne devise : « Ni emprunts, ni impôts nouveaux; *dégrèvements.* »

En 1933 comme en 1924, c'est-à-dire à une époque climatérique, nous lui apportons au nom de la politique expérimentale un plan de restauration financière, seul capable de prévenir les tristes événements où il trouvera sa perte, et la France avec lui.

Et quant au Cartel de l'Ordre, dont M. Pierre-Étienne Flandin a paru saluer la naissance dans l'admirable discours qu'il a prononcé à Saint-Étienne le 28 octobre, nous pensons qu'il ne peut pas inscrire sur son drapeau électoral une meilleure formule pour conquérir le suffrage des contribuables exaspérés que celle du Dégrèvement.

*Le dégrèvement est à lui tout seul un programme complet de redressement financier et de réforme de l'État.*

FELS

# LE JARDIN DES BÊTES SAUVAGES[1]

## VIII

LA LETTRE SOUS LE POT DE FARINE. INCONVÉNIENT DES LOGIS EXIGUS. ÉTUDE POUR LA MAIN GAUCHE. LE PREMIER CHANT DES GÉORGIQUES. COLÈRE MATINALE. DOULEUR. RECHERCHE D'UNE SOLITUDE. UN TEXTE OBSCUR.

Je vais essayer de retracer avec ordre et si possible avec sobriété les événements du lendemain.

Je dormis mal et m'éveillai de très bonne heure. Comme chaque jour, j'entendis maman errer de chambre en chambre, puis sortir pour aller chercher le pain. Quand elle eut tiré la porte, ce qu'elle faisait toujours bien doucement, je sautai du lit et fis quelques pas sur la pointe des pieds.

Nous vivions tous si près les uns des autres qu'il nous était impossible de risquer un geste inhabituel sans qu'il fût remarqué. Ferdinand soupira :

— Où vas-tu?

Je haussai les épaules et gagnai le vestibule. Une seconde après, j'étais dans la cuisine et, juché sur un tabouret, je soulevais le pot de farine. La lettre était là. Je la saisis, la pliai rapidement et, comme j'étais en chemise de nuit, force me fut de garder la lettre pliée dans le creux de ma main. A ce moment,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er et 15 novembre.

la voix de mon père retentit, de l'autre côté de la cloison.

— C'est toi, Laurent?

Il était décidément impossible de faire un pas sans être épié. Une seule retraite s'offrait où je pouvais espérer au moins cinq minutes de calme. J'en écartai tout aussitôt l'image comme trop peu noble et même trop peu sûre, car la porte se verrouillait mal.

— Qu'est-ce que tu fais, Laurent? — reprit mon père.

— Je venais voir l'heure au réveil.

— Encore un quart d'heure, va te coucher.

Je passai ce quart d'heure, immobile, sur le dos, la lettre serrée, moite, un peu ramollie dans ma paume. Je m'habillai de mon mieux sans ouvrir la main droite. Ferdinand dit :

— Qu'est-ce que tu as à la main? Tu es blessé?

Je sentis de plus en plus douloureusement à quel point nos vies se compénétraient et, pour la première fois, j'en souffris. Je glissai la lettre dans ma poche. L'idée que je pouvais la faire tomber en tirant mon mouchoir me rendit très malheureux.

Le déjeuner fut rapide. Père avait l'air sombre, distrait. A deux ou trois reprises, il poussa ce long soupir à vocalises que je devrais appeler le soupir de l'argent. Ferdinand partit bientôt, la dernière bouchée dans la joue. Cécile se mit au piano. Je ne sais trop où rôdait la petite Suzanne. J'avais encore une demi-heure devant moi. Je dis à maman : « Veux-tu me faire réciter ma leçon? » Et, sans attendre la réponse, je lui posai sur les genoux mon Virgile grand ouvert.

En ce temps-là, nous apprenions beaucoup de vers latins par cœur. Maman n'entendait certes pas le latin; mais elle me faisait répéter mes textes et me reprenait quand il le fallait, avec beaucoup d'application.

Je commence donc :

*Idcirco certis demensum partibus orbem*
*Per duodena regit...*

Maman m'entraîne dans sa chambre et ferme la porte pour que les gammes de Cécile ne nous assourdissent point. Maman a posé mon livre sur le lit. Ainsi, les doigts libres, elle recoud un bouton, le bouton, l'éternel bouton qu'elle recoudra sans

fin jusque dans le séjour des morts. Moi, j'ai la main dans la poche de mon pantalon. Je sens la lettre et, d'y penser, j'en bégaye parfois :

*et... t... t... torrida semper ab igni...*

Cécile joue. Je récite. Maman, de temps à autre, aspire la salive entre ses dents. La maison est paisible, comme aux meilleurs jours. Eh bien, non, la maison n'est pas paisible. Papa marche, dans le vestibule, dans ma chambre, je ne sais où. Il marche autour de nous et son pas signifie colère. Je le connais, ce pas sec, jamais défaillant et qui trahit tous les mouvements de la pensée. La colère de mon père tourne autour de nous comme une bête sauvage qui chasse. Je ne suis pas seul à le sentir. Ma mémoire trébuche : « *Obliquus quâ... quâ... verteret ordo.* » J'ai dû passer quelque chose d'essentiel et maman ne l'a pas remarqué.

A ce moment, Cécile, rafraîchie par ses exercices préliminaires, commence de jouer une étude pour main gauche de Chopin, cette étude où se répand une plainte si fière. Je ne sais pas, je ne peux pas savoir, en cet instant, que cette plainte va s'enfoncer dans mon être et qu'elle n'en sortira plus jusqu'à la fin des jours.

*Mundus ut ad Scythiam Rhipaeasque...*

Il s'agit bien du pays scythe et des confins du monde, Papa vient d'entrer dans la chambre. Il dit :

— Où est ma veste bleue?

— A sa place, Raymond. Je l'ai brossée hier soir.

Papa sort encore une minute et revient. Il n'est ni pâle ni rouge. La colère ne le défigure jamais : c'est une affaire du regard, du poil et de la voix. Le regard devient très clair, presque blanc, la voix s'enfle, la moustache se dresse. Rien de plus et c'est effrayant.

— Il y avait des papiers dans la poche de cette veste. Il y avait une lettre. Je ne la retrouve pas.

Maman s'est levée. Elle n'est pas de grande taille, au contraire; mais elle se tient très droite. Elle est nette, parfaitement propre et soigneuse dans son vêtement. Elle regarde père avec un calme que j'admire et elle dit :

— Je vais chercher cette lettre.

Elle sort de la pièce. Que dois-je faire? Que puis-je faire? C'est pourtant la minute de faire quelque chose. Je vais crier : « La lettre est dans ma poche! » Hélas, non, je ne vais pas crier une chose telle. Impossible! Impossible!

J'entends ma mère qui, dans la cuisine, déplace des objets. Elle doit être émue, malgré sa fermeté. Elle tarde à revenir. Évidemment, elle ne peut pas trouver la lettre, puisque cette lettre est dans ma poche. Je pourrais me glisser dans la cuisine. Absurde! Père me tient sous son regard. Ah! Cécile arrive au plus beau de son étude. Le plus beau, le plus cruel aussi. La voix est si basse, si désolée. Elle soupire : « Jamais, jamais plus... »

Et maman qui ne revient pas. Mon père arrête sur mon visage un regard que je ne peux soutenir. Si j'osais le regarder bien en face une longue minute, je comprendrais peut-être quelque chose de lui. J'oserai, un jour, j'oserai. Il piaffe, comme un cheval ombrageux. Et soudain, il jure, il jure sourdement dans les poils de sa moustache. Je connais ses jurons ordinaires. Mais, oh! oh! Est-ce possible?

Mon père a prononcé, distinctement, avec force, un mot énorme, un mot qui m'entre dans la tête comme une balle explosive. Et, juste, Cécile en est à chanter la phrase la plus noble, celle qui serre le cœur. Eh, quoi! Ce chant et ce mot vont-ils être confondus, enfoncés l'un dans l'autre pour toujours? C'est monstrueux. Mon père lâche le mot une seconde fois. Quel mot! Il me fait une profonde horreur. Ce n'est pas vrai! De telles choses, de telles maisons n'existent pas! Ce sont des inventions de cervelles malades ou d'enfants vicieux. Et pourtant, si mon père connaît aussi le mot, s'il le prononce...

A ce moment, un grand bruit dans la cuisine. Maman vient de casser un pot, le pot à farine, sans doute. Elle ne peut retenir un gémissement. Elle revient. Elle se dirige tout droit vers le lit et saisit le Virgile.

Aussitôt, papa :

— La lettre?

Cette fois, maman est à bout de force. De ses lèvres si blanches, elle dit, mais on l'entend à peine :

— Je ne sais pas.

— Comment? Tu ne sais pas? L'as-tu vue?

— Oui.

— Tu l'as lue peut-être?

Plus bas encore, maman répond :

— Oui.

— Tu es bien avancée. Et maintenant, rends-la-moi.

— Je ne sais plus, Raymond. Je ne sais plus ce qu'elle est devenue.

Il faut crier la vérité, sortir cette lettre de ma poche. Mais je ne peux pas : je suis paralysé par la honte et la peur.

— Encore une fois, Lucie, rends-moi cette lettre.

Maman est debout, contre le lit. Elle pose le Virgile et ouvre les deux mains en un mouvement de sincérité qui devrait désarmer le diable.

Papa dit :

— Encore une fois!

Et, soudain, il se détend, comme un ressort prompt et précis. La chambre est si petite qu'il n'a guère plus d'un pas à faire. Il fait ce pas et il fait, très vite, un autre geste que je ne peux dire, auquel, après plus de trente-cinq ans, je ne peux même pas penser sans un tremblement.

Maman a levé le bras, comme font les enfants. Elle ne recule pas, à cause du lit. Elle respire d'une manière extraordinaire, rauque, épouvantable. Oh! que Cécile se taise! Que Cécile s'arrête! C'est trop horrible.

Mon père a soudain l'air de m'apercevoir. Il prend le Virgile, me le tend et gronde :

— Tu es là, toi! Tu es là! Mais qu'est-ce que tu fais là? Vite, vite, au lycée!

Je n'avance pas la main. Je ne sais ce qui va se passer. Je vais peut-être bondir, peut-être mordre. Que signifie tout cela? Nous étions, hier encore, heureux et paisibles. Mes dents? Elles grincent. C'est la colère! Moi aussi, je connais la colère. Je regarde avec haine l'homme que j'aime et admire le plus au monde, l'étonnant, le grand, le père!

Alors il me place le livre entre les mains et me pousse vers la porte. Il dit, d'une voix déjà calmée :

— Mais, va-t'en! Va-t'en donc!

Et je m'en vais. Comme je suis faible et lâche! Ma colère, elle aussi, vient de tomber. Ressemble-t-elle tant à celle de... Non! je ne dirai pas père, je dirai lui, je dirai l'autre, je dirai n'importe quoi sauf père, sauf papa.

Je suis dans l'escalier. Impossible de lire cette lettre : on voit trop peu clair dans ce maudit escalier.

Au bas de l'escalier, il y a Justin Weill. Que faire? Justin m'attend, comme chaque jour. La lettre restera dans ma poche. A force d'y porter la main, je vais peut-être la déchirer, cette lettre.

Nous montons la rue des Boulangers, la rue du Cardinal. Justin babille. Je parle soudain, d'une voix altérée — mais, vraiment, impossible de me contenir.

— Tu sais comment on appelle ces maisons où les hommes vont, la nuit, pour faire certaines choses avec les femmes?

Justin s'arrête et me regarde fixement.

— Oui, — bredouille-t-il. — Bien sûr. On dit...

— Ne le dis pas! Ne le dis pas! Ce que je peux t'assurer, c'est que de telles maisons existent. C'est incroyable, mais c'est vrai. Tais-toi, Justin. Au nom de notre amitié, tais-toi!

Justin me donne une grande preuve d'amitié : il se tait.

Voici le lycée, la foule des camarades, la classe. Heures épouvantables. Je récite :

*Mundus ut ad Scythiam Rhipaeasque...*

— Pasquier, — dit M. Cortaillod, notre professeur, — Pasquier, je vous prie de retirer la main de votre poche quand vous récitez.

Je retire la main de ma poche. Dans le creux de cette main, je tiens la lettre pliée en quatre. Quelle imprudence! Tant pis! Si M. Cortaillod me disait : « Montrez-moi donc ce papier », eh bien, je mangerais le papier et je me tuerais avec mon canif.

M. Cortaillod ne demande rien. La classe languit. Et voici le retour et encore Justin.

Je ne rentrerai pas à la maison sans savoir. Au coin de notre rue, je laisse filer Justin et je m'élance, regardant à droite et à gauche. Deux pas, dix pas, cent pas et c'est le Jardin des Plantes. Il y a de bons endroits du côté des cèdres.

Il y a même un banc de pierre. Enfin, j'ouvre la lettre, la lettre, la lettre!

Une écriture inconnue. Vingt lignes à peu près incompréhensibles où il est question de Rambouillet et de la rue de Fleurus. On appelle papa Raymond et on lui dit « tu ». C'est signé d'un S. Il y a un post-scriptum : « Jusqu'au 25, le mieux est de m'écrire à l'adresse suivante : Madame Solange Meesemacker, rue du Hasard, à Rambouillet. »

Vingt fois, je retourne entre mes doigts cet inerte papier. Il est plus de midi. Le jardin est silencieux. Deux tourterelles roucoulent dans le feuillage. C'est comme si elles parlaient avec des mots. Je ne peux m'empêcher d'y penser. J'entends :

Viens mon... amour!
Viens mon cher... amour!

La voix s'arrête un peu d'abord après la seconde syllabe, puis après la troisième. *Mundus ut ad Scythiam, Rhipaeasque... Meesema... Meesemacker.* Oh! Tout cela ne s'accorde pas ensemble. Comme je suis fatigué.

## IX

LE MONSTRE DANS LA MAISON. LA SERVANTE DES DIEUX. LE CIEL DE CÉCILE M'EST INACCESSIBLE. TRISTESSE AU JARDIN DES PLANTES. ON A BRISÉ LES TABLES DE LA LOI. UNE POMME VÉREUSE. MISÈRES DE L'ADOLESCENCE. LES SAINTS DE GLACE. DIALOGUE DE LA MÈRE ET DE L'ENFANT. RÉSOLUTION CONCERNANT LA RUE DE FLEURUS.

Une période vient maintenant, noire, désordonnée, devant laquelle je sens toute méthode infirme. C'est un nœud de souvenirs, un nœud que je ne pourrai ni débrouiller, ni trancher.

Le grand piano est là. Il est tombé dans notre vie comme un monstre. Je n'étais pas à la maison quand les hommes l'ont apporté. Je me demande par quel stratagème ils ont pu l'introduire et l'installer au plus profond de notre repaire. La salle à manger en paraît suffoquée. On a transporté les chaises dans la chambre des garçons. Le lit pliant de Cécile et la table sur laquelle nous mangeons sont refoulés dans

l'ombre des angles. On circule à travers la pièce comme entre les récifs d'un archipel. Le grand piano règne. Il nous a fait, quelque temps, oublier tous nos soucis.

Ferdinand qui ne peut, à cause de sa myopie, voir en entier un objet de cette importance, Ferdinand a considéré le piano morceau par morceau. Il a étouffé un petit rire nasal et il a dit :

— C'est excessif.

Ferdinand n'a pas formulé d'autres critiques : il respecte jusqu'aux plus obscures volontés du clan.

Maman a réprimé de son mieux un regard d'étonnement et d'inquiétude. Maman est malade. Elle cesse parfois de travailler, s'assied sur une chaise et reste là deux ou trois minutes, attentive au cheminement d'une douleur.

Notre père a regardé l'hôte encombrant et il a murmuré : « C'est bien. » Il n'aime point la musique, du moins notre musique, celle de Cécile, celle de Valdemar. N'importe! Il sent que la musique est nécessaire à cette vie supérieure dans laquelle il faudra pénétrer, un jour, de gré ou de force. Mon père... Pendant plusieurs jours, je ne l'ai pas regardé en face. Pour n'avoir pas même à lui répondre quoi que ce soit, je multiplie les ruses. Un matin de la semaine passée, je l'ai baisé sur la joue, je lui ai mis les mains sur les épaules. Nous ne savions ni l'un ni l'autre que c'était la dernière fois, oui, la dernière fois que je l'embrassais de franc cœur.

Cécile s'est assise devant le grand piano, sans émotion visible, avec un léger sourire hautain, ce même sourire qu'elle montrera plus tard quand elle jouera pour les derniers empereurs du monde. Cécile mesure son destin, dès cette époque, avec un sang-froid presque effrayant.

Valdemar est à peine plus véhément que d'ordinaire. Il ouvre un peu le volet de l'instrument et dit :

— Doucement! Doucement, mademoiselle. Il faut posséder une grande puissance et ne s'en servir presque jamais. Voilà le mystère de l'art.

Pendant qu'elle joue, il regarde Cécile et me dit :

— Moi, je grimace. Elle, Cécile, ne grimace jamais. C'est la servante des Dieux. Elle porte le signe. Il y en a qui montrent le blanc de l'œil, avalent leurs joues, plissent le front,

lèvent les sourcils. Non, non, je te dis que cette fille est consacrée. Regarde : elle ne vieillit pas d'un pli, dans les passages difficiles; elle n'ouvre pas la bouche, elle n'a pas l'air d'avaler de travers, de manquer de respiration ou de retenir une envie de pleurer. Elle verse le breuvage des Dieux. Et c'est tout et c'est assez.

J'aime Cécile, ma sœur. Les paroles de Valdemar devraient me combler d'orgueil. Mais non. Je suis trop malheureux pour me réjouir dans le ciel de Cécile.

J'erre dans le Jardin des Plantes. Il fait froid. Le printemps s'est retiré de nous. Qu'une heure me soit donnée pour mon loisir et je viens chercher refuge au Jardin des Plantes, comme si je n'avais plus confiance dans les retraites du clan. C'est vrai, je n'ai plus confiance : on a brisé les tables de la loi. Notre chef, notre maître est maintenant sacrilège. Nous l'admirions, nous le regardions de tous nos yeux avec une tendresse effrayée. Comme le héros qui répond aux sollicitations de la sphynge, comme le chevalier qui combat pour l'amour d'une relique, notre chef, notre maître, depuis bien des saisons, travaille à la conquête de la science. Un jour futur, il sera sûrement un savant. Il est déjà presque un savant : il sait tant de choses étonnantes. Il nous a mille fois expliqué le grand principe : quand les hommes seront moins ignorants, le monde sera moins malheureux. Notre chef, notre maître vient de faire plusieurs choses qu'il est impossible d'estimer sages ou même raisonnables, car elles sont telles qu'on aimerait mieux n'y point penser. Et puis, lui, qui ne peut nous souffrir un mot grossier, il a dit... Tout cela est incohérent, incompréhensible.

Je marche dans les allées du Jardin et, de minute en minute, je m'arrête pour observer un insecte ou une herbe. Comme je suis distrait! Je ne peux même pas songer à ma douleur avec persévérance.

Pour la rue de Fleurus, je sais à quoi m'en tenir. J'ai relu la lettre dix fois, pesé les choses point par point. J'ai compris, parfaitement compris : je ne suis pas à ce point naïf. Certains détails me restent obscurs et il n'y a malheureusement près de moi personne à qui je puisse m'ouvrir d'un secret si pesant, si terrible. Je dis terrible et ce n'est pas exagéré. Depuis que je

sais ce que je sais, la maison est comme gâtée, ou plutôt, j'y songe comme à une pomme véreuse. D'ailleurs, en ce qui concerne la rue de Fleurus et cette dame S. M. j'ai mon idée, mon plan. J'ai conservé la fameuse lettre. Personne jamais ne me l'arrachera, même pas maman. Qu'a donc maman? Elle est malade. Elle « couve quelque chose ». C'est ainsi qu'elle dit quand elle nous voit l'œil un peu luisant.

Je me promène dans les allées du Jardin désert. Parfois, pour empêcher mes mains de s'envoler, je les enfonce dans mes poches. Mon agitation est grande. Je suis dans ma quinzième année. On m'appelle « jeune homme ». Je suis un adolescent. Eh bien! pitié pour moi! Pitié pour tous les adolescents du monde! Je ne suis pas heureux. Tout, en moi, est discordance et combat. Mon cœur est d'un enfant, mais j'ai la voix grave d'un homme, les mains, les pieds, les muscles d'un homme. Le poil commence à me pousser aux joues, et pourtant, comme un très petit garçon, j'ai parfois envie d'un gâteau, d'un bonbon. Il paraît que je ne sais rien de la vie et l'on baisse encore la voix pour parler de certains sujets en ma présence, et puis, de temps à autre, on lâche négligemment à mes oreilles des mots, des idées qui font explosion en moi ou qui s'insinuent dans mon esprit comme des parasites venimeux. Je suis impur, je le sais, j'en ai pris mon parti, je le cache avec honte; mais heureusement le monde est pur autour de moi. Si, si, malgré les erreurs, les fautes, les malheurs, je dis que le monde est encore pur, il faut que le monde me soit pur. Je suis faible et, certains jours, ma force m'étonne. Je ne sais rien, mais je saurai tout. Je deviendrai savant, très savant et c'est ainsi que j'effacerai mon impureté. A moins que... Non! Je veux réfléchir encore. Je sens des élans, des emportements, et tout me retient, tout m'attache. Je crois en Dieu. Oui, je crois encore en Dieu. Depuis quelque temps, ce mot « encore » s'est introduit dans tous mes actes de foi. Il grossit, il me gêne.

Je suis un enfant. Jouer aux billes ne me serait pas désagréable. Alors, pourquoi cette pensée de la rue de Fleurus? Comment m'y prendre pour bien faire ce que je veux faire?

Je donnerais avec ardeur cinq ans de ma vie! Oui, cinq ans, pour en avoir fini de cette odieuse adolescence. Cinq ans

et je serai tout à fait un homme! J'aurai des devoirs qui seront de francs devoirs. J'aurai des droits que nul n'osera tourner en moquerie. Je déteste qu'on se moque de moi. Les gens qui rient en me regardant, je voudrais les tuer... Vraiment, je voudrais tuer? Je suis un enfant tendre et pacifique. Il m'arrive de me moquer de moi-même. C'est à de tels moments que je voudrais aussi me tuer.

Cinq ans! Et je serai le maître du monde. Cinq ans, et je regarderai le soleil en face. Pour l'instant, je ne peux même pas regarder mon père en face. Je ne le peux pas, car, en vérité, je ne le veux pas. Ça viendra, ça viendra.

Je me revois, errant, dans les allées du jardin transi. Il fait vraiment froid. Mère a dû rester au lit. Il faut qu'elle soit bien malade. Thérèse Segrédat, notre voisine, la petite, la blanche, est venue soigner maman et faire cuire la nourriture. Thérèse Segrédat murmure en regardant le ciel de la cour : « Ce sont les saints de glace. »

Cécile joue, sur le grand monstre. Notre vieux piano, celui de la rue Vandamme, est parti, on ne le reverra plus. La voix de Cécile a changé. Comme la mienne depuis l'hiver.

Maintenant, je suis seul avec maman, dans leur chambre. Suzanne gratte le pied du lit avec un bruit de rongeur. La maison est silencieuse, je veux dire qu'on ne parle pas, car le piano de Cécile fait partie de notre silence. Je dis « notre », je dis « nous », et pourtant, ces mots me font mal : ils sonnent comme un plat fêlé.

Le silence dure longtemps et, petit à petit, les pensées deviennent visibles. Elles sortent du corps, telles des bêtes d'un rocher marin, et elles rampent dans la triste clarté de la fenêtre.

Je dis soudain :

— Tu ne lui as pas répondu! Tu ne lui as pas résisté!

Le visage de maman se déprime. Ses joues s'abaissent, comme tirées par une main d'ombre. Elle a l'air d'implorer le ciel pour que je ne parle pas. Trop tard : j'ai parlé. Maman regarde au plafond et dit :

— Laurent! Ton père! C'est ton père. Il vous aime. Il nous aime tous. Il a toujours été bon pour toi, pour nous tous. Sois sage et tâche de comprendre. Moi, je comprends bien.

Je fonce à travers la chambre. Oh! deux pas dans un sens et deux pas dans l'autre. Tout nous est mesuré, l'air, l'espace, l'élan. Tout travaille froidement à nous reployer sur nous-mêmes.

Je parle et c'est d'abord pour moi :

— Il est en train de devenir ce qu'il appelle un homme supérieur et c'est juste à ce moment-là...

— Mais oui, Laurent, il a trop travaillé. Tu sais déjà comme le travail de tête est épuisant.

Nous ne sommes pas d'accord. Nous ne pensons peut-être pas aux mêmes misères. Ce que maman, avec une inflexion de respect, appelle le travail de tête n'a sans doute rien à voir avec la rue de Fleurus. Maman croit que je pense à certaine scène près du lit... « *Mundus ut ad Scythiam...* » Je pense à la rue de Fleurus, car, pour la rue de Fleurus, j'ai mon plan.

Je regarde à la dérobée le visage de ma mère. Deux larmes descendent doucement vers ses oreilles. Elle parle très bas :

— Ne pense plus à tout ça, Laurent. Ce ne sont pas des pensées pour un garçon de ton âge. Il est bouillant, il est vif; mais il nous aime. Il est bon et c'est le principal. Tu me comprendras plus tard. Encore un mot, Laurent : si tu allais penser, plus tard, que je fais ce que je fais... pour moi. Oh! comme j'aurais honte! Comme je serais triste. Tu te rappelleras, Laurent.

Je ne réponds rien. Je ne promets rien. Je suis résolu fermement à ne pas introduire le mensonge dans cette histoire déjà très compliquée.

Nous ne dirons pas un mot de la lettre. Maman se garde bien de m'en parler et il est clair que je n'en peux rien dire moi-même.

Et, soudain, parce qu'elle est malade, maman se prend à trembler du menton et soupire :

— Comme je suis seule, mon Dieu! Comme je suis seule!

Je demeure interdit, impuissant. Je lui ai pris la main. Ça ne suffit pas pour étancher cette plainte qui devient puérile, qui sombre dans le balbutiement :

— Seule! Toujours seule! Je me disais : j'aurai de grandes filles un jour. Ce n'est pas seulement pour m'aider à tout, c'est aussi pour être près de moi, à certaines minutes. Et voilà,

Cécile, c'est la musique! Je comprends bien, je comprends tout, mais je suis seule. Toi, Laurent, tu es bon, mais tu es un garçon et tu as des idées qui te tourmentent.

Je lui pose la main sur les cheveux. Une petite demi-heure passe et l'envie me prend de remuer les jambes parce que je suis en effet un garçon.

Mère ferme les yeux pour me faire croire qu'elle dort. Alors, je m'en vais. En propres termes, je m'enfuis.

Valdemar est debout contre le grand piano. Valdemar vient d'arriver et tire son violon de la boîte. Il me regarde longuement, curieusement. Enfin, il me pose un doigt sur le front et dit, la voix sérieuse :

— Je vais lui donner le pain et le vin.

Ils commencent de jouer quelque chose, je ne sais plus quoi. Il peut jouer ce qu'il voudra. J'ai mon plan. J'irai rue de Fleurus.

## X

HONNÊTES MENSONGES. HOMMAGE A FENIMORE COOPER. CHINGACHGOOK SUR LA PISTE DE PIED-NOIR. ITINÉRAIRE DE LA BASTILLE A MONTPARNASSE. UN ESCALIER ORNÉ DE TAPIS. INTÉRIEUR JAPONAIS. ÉMOTIONS DIVERSES. EFFUSIONS SENTIMENTALES. ADMIRABLES CONSÉQUENCES DE LA VOLONTÉ.

Je m'aperçus bien vite que, passée la porte de la maison, je ne savais presque rien de mon père. Dès l'aube, il nous échappait. Il plongeait aussitôt dans le profond océan parisien. Il n'en émergeait le plus souvent qu'au soir et parfois même fort avant dans la nuit.

Le dimanche n'est pas un jour normal, physiologique, c'est un hiatus, une solution de continuité dans la trame des jours vivants. Je résolus d'attendre un jeudi. Nous étions dans les premiers jours de juin. Il faisait une chaleur orageuse. A tout événement, une pleine journée de liberté me semblait nécessaire. J'avais prévenu ma mère que nous pensions, Justin Weill et moi, déjeuner dans le bois de Clamart, et ma mère,

qui commençait de se rétablir, m'avait préparé deux tartines. Dès cet instant, j'avais compris qu'il était nécessaire, bon gré, mal gré, de recourir au mensonge. L'idée qu'il s'agissait d'un honnête mensonge ne me consolait pas tout à fait. Ma mère m'avait prié de prendre une pèlerine — « ce Clamart, mon Dieu! c'est au diable! » — et, comme je voulais être léger, vif, peu visible, comme la pèlerine me gênait, mon premier soin fut de la déposer chez notre concierge en le priant de ne rien dire à ma mère pour ne la point inquiéter. Premier complice. Mon autre complice était Justin, que j'avais entrepris dès la veille. J'avais dit : « Justin, tu me verras peut-être demain dans la journée; mais, je t'en prie, ne viens pas à la maison. Je te raconterai peut-être un jour... C'est sérieux. Ta parole d'honneur. » Et, comme il me regardait avec étonnement, j'avais ajouté : « C'est sérieux, mais ce n'est pas grave et, surtout, ça ne te concerne pas, Justin. Tu peux toujours venir à la maison, sauf demain, parce que, demain... Tu sais que je ne mens jamais... » Justin Weill aimait tout ce qui fleurait l'intrigue et le théâtre. Il m'avait donné sa parole d'honneur et avait bien voulu reconnaître que je ne mentais jamais.

Je quittai la maison plus d'un quart d'heure avant le moment où mon père se mettait en route d'habitude. A cette époque, mon père fréquentait l'hôpital Saint-Antoine et s'y rendait à pied. Je l'attendis donc à l'entrée du Jardin des Plantes, qu'il traversait pour gagner le pont d'Austerlitz. A peine sa silhouette engagée dans la rue de Jussieu, je vins m'embusquer à l'abri d'un pavillon ruineux où moisissait, pour l'étonnement des promeneurs, le squelette d'un cachalot. J'ai, cent fois, dans la suite, revu cet innocent épouvantail et toujours avec émotion : il occupe, entre mes souvenirs de jeunesse, une place doucement ridicule.

La fontaine des otaries versait dans le silence une chanson de cascatelle. Je dus attendre deux ou trois minutes. Il m'en fallait beaucoup moins pour rêver à l'aventure. En ce temps-là, grâce au ciel, les romans et films policiers n'empoisonnaient pas les loisirs des adolescents, mais nous avions Fenimore Cooper, le dernier des Mohicans, mon frère au visage pâle, les Delaware, la prairie et le sentier de la guerre. Même

aux pires instants de ma vie, je n'ai jamais été maître des images et j'ai trouvé dans leurs jeux je ne sais quel discordant attrait. Malgré mon chagrin, malgré les mouvements de la rancune, je ne pus m'empêcher d'inventer aussitôt une fable : j'étais le jeune Chingachgook sur la piste de Pied-Noir.

Précisément, Pied-Noir traversa l'espace libre à ma droite et disparut derrière une orangerie au crépi rose vif, bâtiment délicieux qui n'existe plus aujourd'hui. Avec des précautions de trappeur, Chingachgook s'élança sur les traces de Pied-Noir. A vrai dire, les précautions étaient bien superflues : Pied-Noir ne se retournera pas une seule fois. Cependant, j'allais d'arbre en arbre, admirant malgré moi la parfaite aisance de Pied-Noir, qui n'avait certes pas l'air d'un homme poursuivi.

Je me revois, assis sur un banc, devant la porte de l'hôpital. L'arroseur descendait le boulevard Diderot, au pas de son cheval cagneux. Il abandonnait derrière lui une odeur de ruisseau, de crottin lavé, de poussière et de marais. Parfois, j'allais, pour tromper mon agacement, jusqu'à la rue de Chaligny. Une sonnerie de clairon jaillissait derrière une haute muraille et semblait me rappeler à l'ordre. Je revenais alors au pas gymnastique jusqu'à mon poste d'observation. Le banc, la promenade, et, de nouveau le banc. L'impatience commençait de me faire trembler. Je courus acheter un journal et m'en applaudis : à l'abri de la feuille déployée, je pouvais épier sans crainte.

Je m'étais mis à lire pour tromper les minutes. Je me rappelle encore cette lecture dérisoire, à fleur d'œil. Le président Félix Faure est en voyage. Une dame qu'on nomme la belle Otero a de graves démêlés avec ses créanciers. La bicyclette jouit d'une vogue excessive : elle empêchera, dit-on, le peuple de lire et d'aller au théâtre. On joue, à l'Odéon, *Pour la Couronne*, cette pièce merveilleuse dont Justin Weill m'a parlé...

Tout à coup, je fis un bond et faillis déchirer le journal. Chingachgook était un médiocre coureur de prairies : il avait bien failli manquer Pied-Noir.

En fait, Pied-Noir descendait fort paisiblement le boulevard en société de deux jeunes gens. La chasse recommençait.

J'eus d'ailleurs le sentiment qu'elle allait se terminer aussitôt, que cette longue matinée d'attente aboutirait au moins glorieux des échecs. En arrivant à l'angle de la rue de Lyon, Pied-Noir venait de faire la chose la plus simple du monde, la chose à laquelle je n'avais précisément pas songé. Il venait de lever un doigt vers le conducteur de tramway.

Le tramway Bastille-Montparnasse était alors tiré par deux chevaux indolents. Dissimulé dans l'ombre d'un kiosque, je dus improviser un stratagème hardi.

Pied-Noir vient de grimper à l'impériale. — Comme il a l'air jeune! Comme il est alerte! — Il s'est installé tout près du cocher. Je ne le vois plus. Il ne peut me voir. Le tramway démarre au pas. Je prends ma course. Hop! je saute en marche. Je m'enfourne dans l'intérieur de la voiture. Tout de suite au fond, et le journal déployé. Je suis sauvé.

Boulevard de l'Hôpital. Un petit battement de cœur et de paupière pour la maison de mon cher Justin. Boulevard Saint-Marcel. Boulevard de Port-Royal. Dieu! que la course est longue. Où va Pied-Noir? Je le sais. On peut descendre avenue de l'Observatoire, peut-être plus loin, rue de Bréa. Il est midi moins dix minutes. Pied-Noir ne descend pas avenue de l'Observatoire. Par-dessus le journal, je risque un œil. Ah! Pied-Noir est là, sur le marchepied. Il a tiré la ficelle. Il saute. Il s'éloigne. Il se dirige de son pas élégant vers la rue de Bréa. A mon tour maintenant, et la course. Il faut que j'arrive le premier, avec une avance notable.

Quelques minutes plus tard, je débouchais rue de Fleurus. J'étais hors d'haleine et trop bien lancé pour considérer froidement l'aventure dans laquelle je m'allais engager.

Je me rappelle une très petite cour où se mouraient de filandreuses plantes vertes. Chingachgook et Pied-Noir? Il n'y avait plus, sous la porte cochère, qu'un enfant très effrayé, presque trébuchant d'émotion. La loge de la concierge était à gauche. Cette dame allait-elle sortir, m'interroger, me reconnaître? D'instinct, je me jetai vers la droite où se trouvait la porte de l'escalier. Elle était fermée. En l'ouvrant, je fis retentir un timbre, ce qui me remplit d'épouvante. Un quart de seconde plus tard, j'étais au premier étage et je m'arrêtais, écoutant

mon cœur dont les secousses faisaient, me semblait-il, gronder la rampe, l'ombre, les murs, le monde entier.

Pour simple qu'il fût, mon plan présentait un défaut grave et que je n'avais pas manqué d'imaginer déjà. Une fois encore, je fis en sorte de chasser cette idée démoralisante. D'ailleurs, impossible de reculer. J'avais voulu venir là, j'y étais. J'eus, un instant, l'idée que je m'étais peut-être trompé, que mon père n'allait pas venir rue de Fleurus, qu'il n'avait rien à faire dans cette odieuse rue de Fleurus, que tout cela n'était qu'une espèce de rêve très désagréable. Je commençais de trouver du soulagement dans cette idée quand le timbre retentit au-dessous de moi. Aussitôt, un tout petit mouvement de la tête, un regard plus prompt qu'un vol de guêpe. Hélas! Impossible de se tromper : je venais d'apercevoir certaines bottines à boutons que ma mère cirait soigneusement tous les matins.

D'un seul élan, je grimpai, rasant les murs, jusqu'au deuxième étage. Nouvel arrêt. Nouvelle angoisse. Le pas montait — ce pas que je reconnaîtrai, le jour du jugement, entre des millions de pas. — Il me parut toutefois plus sourd que dans notre maison et je vis que l'escalier où nous étions s'ornait d'un tapis. Le pas, cependant, parcourait le long palier du premier étage. Je pris aussitôt ma course et gagnai le troisième. Au fur et à mesure que je m'élevais, le défaut de mon plan devenait plus évident et plus dangereux. « Le pas » allait-il m'acculer sur l'extrême palier, au dernier étage de la maison?

Cette maison était fort calme, plus silencieuse que la nôtre. Des familles entières devaient manger derrière ces portes, derrière ces murs. Il était beaucoup plus de midi. A cette heure-là, Paris mange... « Le pas » venait de s'engager sur le palier du deuxième étage et, plus furtif qu'une ombre, je bondis jusqu'au quatrième. Je levai les yeux avant d'y parvenir et une peur froide me serra le ventre. C'était le dernier palier. Par bonheur, en y arrivant, j'aperçus un petit escalier de meunier qui s'enfonçait dans l'épaisseur de la maçonnerie vers quelque étage perdu. Si « le pas » devait s'arrêter au quatrième, il me restait cette retraite. Et s'il montait encore? S'il allait au plus haut? Eh bien, tant pis, tant pis! Il me trouverait là, debout contre le mur, debout contre la dernière

porte. Qu'il vienne! Qu'il me batte aussi! Qu'il me frappe au visage! Oui, que je sois humilié, vaincu. Et s'il veut me tuer, qu'il me tue! En ce moment, tout m'est égal.

Je compris soudain que « le pas » s'arrêtait au troisième étage. A droite? A gauche? « Le pas » avait bien évidemment parcouru tout le palier. Donc, à gauche. Aucun bruit de clefs. Alors, un coup de sonnette? Non. Oui. Ah! le bruit d'une porte qui se referme. Vite, il faut descendre. Ciel, à gauche, il y a deux portes, mais le cordon de l'une d'elles remue encore. Noter : la plus petite des deux portes.

Un énorme soupir me vint aux lèvres. Je savais ce que je voulais savoir. La pensée que la porte pouvait s'ouvrir me conseillait la retraite. Je descendis, vite d'abord, puis plus lentement. L'escalier n'était pas sombre : de faux vitraux y répandaient un jour bigarré. Je descendais, soudain ravagé par la pensée jalouse que, chez nous, il n'y avait pas de tapis.

La rue, assommée de soleil. Une promenade lente, dans un ruban d'ombre orageuse. Deux tartines, et la plus imbécile des soifs. Que fais-je là, mon Dieu? N'est-ce point là ce qu'on appelle d'un mot affreux : espionnage? Je n'agis que pour le bien et je ne suis pourtant pas très fier de ce rôle. Tant pis, je ne reculerai pas. Je suis — je serai toute ma vie — furieusement entêté. Est-ce une vertu? Pas l'instant d'y penser. Regarder. Attendre. Épier, oui, bien sûr, épier.

Vers deux heures j'aperçus certain chapeau panama qui filait à bonne allure. Pas de chaleur, jamais d'accablement pour cet homme extraordinaire! Mon père se dirigeait vers la ville des écoles et des bibliothèques, vers la ville de sagesse. Par la fenêtre losangique d'une guérite de gardien, je suivais le chapeau panama dans les allées du Luxembourg. Mon père! Comme il avait l'air tranquille, audacieux et même fier! Était-il possible que l'on pût conserver une telle aisance dans l'accomplissement de ces actions que l'on dit coupables?

Comme il faut toujours à la honte une proie, même ingénue, je me sentis rougir.

Le chapeau panama venait de s'évanouir au loin. Je m'en allais, d'un pied inquiet, vers la fin de mon aventure. L'idée d'être interrogé par la concierge ne me paralysait plus guère. Pour en finir, j'étais prêt à tous les mensonges : « On m'attend

chez la dame du troisième. Vous savez bien : madame Meesemacker. »

La concierge n'arrêta même pas, sur mon modeste personnage, un regard tout embrumé par la digestion. Après la chaleur de la rue, l'escalier me semblait frais, propice au recueillement raisonnable, peut-être même aux prudentes capitulations. Mais non! Une seule chose compte au monde : la volonté, la volonté, la volonté.

Marche après marche, la volonté me conduisit jusqu'au troisième étage. La volonté me fit saisir et tirer le cordon de sonnette. La volonté ne pouvait empêcher de trembler certain menton qui n'est point Pasquier, mais Delahaie, ce menton qui tremble, dans ma famille maternelle, depuis quatre générations, depuis la grande frayeur de mon aïeul Guillaume... « Que vient faire Guillaume Delahaie, soldat de l'Empire, dans l'escalier de la rue de Fleurus? Je dis volonté, volonté, volonté! Je ne peux même pas maîtriser les ombres. »

La sonnette est tirée et l'on n'entend personne. La dame est sortie. Cas de force majeure. Lâcheté délicieuse. Non : une porte grince dans les profondeurs. Une chanson fredonnée vient vers moi. Je la connais : c'est une chanson de mon père. « Pour vous obliger de penser à moi... » La porte s'ouvre.

La porte s'ouvrit, en effet, sur une claire petite antichambre. Des lanternes de papier, des nattes peintes, des ombrelles déployées, tout un étalage de ces japonaiseries alors en pleine vogue, voilà ce que j'aperçus d'un coup d'œil, et, au milieu de tout cela, une personne vêtue d'un kimono rose, une dame beaucoup plus grande que moi, blonde, au teint frais, aux bras nus. Elle disait, l'air insouciant :

— Qu'est-ce que c'est, jeune homme?

— Je voudrais parler à madame Solange Meesemacker.

Même altérée, ma voix produisit quelque effet sur la dame au kimono rose, car elle dirigea soudain vers moi un large regard, fort pénible à soutenir.

— C'est moi.

Elle attendit une seconde et poursuivit :

— Qu'est-ce que vous avez à dire? Du sérieux? Alors entrez par ici.

Elle me poussa familièrement dans une pièce et tira la porte

sur nous. C'était une sorte de salon dont l'aspect me rappela le « genre artiste » de madame Henningsen. On y voyait un sopha chargé de coussins, des fauteuils dépareillés, un guéridon sur lequel on avait dû manger, car des miettes de pain jonchaient encore le parquet. Sur la cheminée, deux statuettes de plâtre blanc. Une odeur de café, de cuisine, de cigarette et d'eau de Cologne. Malgré cela, nul désordre évident et même une certaine élégance.

Solange Meesemacker me considérait avec une attention croissante. Elle prononça, d'une voix nette, bien timbrée :

— Et maintenant, expliquez-vous, jeune homme.

J'eus le sentiment de pâlir un peu, comme il convient au justicier dans l'exercice de ses fonctions.

— Madame, fis-je posément, je suis le fils de M. Raymond Pasquier.

Les lèvres de la dame se rapprochaient et s'écartaient en silence comme pour articuler « Be... be... be... ». Soudain, elle éclata de rire. Un rire qui lui secouait la gorge et les joues, un rire qui lui faisait venir aux yeux de grosses larmes brillantes, un rire dont je fus, en même temps, offensé, bouleversé, furieux.

Toute riante encore, elle me saisit par les épaules et me tira vers la fenêtre. Elle disait :

— J'aurais dû m'en douter. Vous êtes sans doute Laurent. Vous ressemblez énormément à votre père.

— Madame, — répliquai-je d'une voix étranglée, — c'est à ma mère que je ressemble.

Elle secouait la tête de droite à gauche et de gauche à droite. Elle soupirait, calmée, attentive : « Ta, ta, ta. Votre père! Attendez que je vous regarde. Même la colère! Seigneur, c'est le père tout pur. Eh bien, en voilà une histoire! Asseyez-vous. N'ayez pas peur. Je ne mange pas les petits garçons. »

Elle se reprit à rire, ouvrit vivement la porte, regarda, comme pour s'assurer qu'il n'y avait aux alentours aucune oreille indiscrète et revint vers moi. Elle grondait doucement :

— Ce n'est pas ordinaire. Le petit Pasquier, maintenant! Il faut avouer que c'est ridicule, ridicule.

Je commençais de rougir et de me sentir mal à l'aise. J'avais tout imaginé, tout prévu, la froideur, l'éclat, même la bataille,

tout, sauf le ridicule. Cette dame avait raison, je devais être ridicule. Je le sentais et j'en avais grande vergogne. Qu'étais-je donc venu faire dans cette maudite rue de Fleurus?

Solange Meesemacker avait cessé de rire. Elle s'assit en face de moi. Elle se tenait très droite et je pense que son busc de corset devait la gêner un peu. Elle s'assit donc et, du bout de l'index, ébaucha le geste de relever une mèche de mes cheveux qui me descendait devant l'œil. Elle disait, l'air grave :

— Ce n'est pas une chose sensée. Non, non, cela ne se fait pas. Un jeune homme bien élevé ne vient pas chez l'amie de son père. Vous me mettez dans une situation impossible. Vraiment, ce n'est pas convenable. Si votre père le savait, nous en entendrions de belles. Votre papa n'est pas un monsieur particulièrement commode. Et vous savez aussi bien que moi qu'il a horreur des situations ridicules.

Elle sourit soudain et poursuivit :

— Voulez-vous une tasse de café? Pourquoi ne prendriez-vous pas une petite tasse de café? Il y en a encore un peu dans la cafetière. Ça vous donnerait du cœur. Et vous me diriez peut-être pourquoi vous êtes ici.

Ce déluge de paroles me permettait de me ressaisir. D'une voix plus ferme, je commençai de parler :

— Madame, je suis ici...

Je ne pus aller plus loin : le sonnette de l'entrée venait de retentir. Solange tourna la tête et fronça les sourcils.

— Allons bon! — souffla-t-elle. — Voilà des complications. Maintenant il faut que je vous cache, monsieur l'imprudent.

— Inutile, — fis-je d'une voix blanche. — Qu'il me voie! Ça m'est égal.

— Taisez-vous donc. A moi, ça ne m'est pas égal. Venez par ici. Et pas de bruit, s'il vous plaît. N'allez pas éternuer à cause du poivre en grain. N'ayez pas peur : je ne vous oublierai pas là.

Elle avait ouvert une porte et me poussa dans un réduit qui sentait le poivre, le camphre et le patchouli. Je n'y passai que deux ou trois minutes, mais jamais je n'en oublierai ni la nuit chaude, ni l'odeur. La porte se rouvrit bientôt et Solange Meesemacker me prit la main. Elle ne riait plus. Elle avait même l'air soucieux.

— En voilà des émotions. Oh! je ne parle pas du coup de sonnette : c'est le bonhomme du Bon Marché. Qu'est-ce que vous aviez bien pu croire? Des folies, des horreurs, que je trompais votre père, peut-être. Hélas, non! je ne l'ai jamais trompé et je voudrais bien qu'il puisse en dire autant de son côté. Allons, vous me faites lâcher des bêtises. Vous êtes un enfant et vous ne pensez pas que je vais vous raconter mes petites affaires. Qu'est-ce que vous voulez? Qu'est-ce qui vous amène? N'allez pas me débiter des choses désagréables : je ne suis pas d'une si bonne santé. J'ai le cœur fragile.

— Madame, — m'écriai-je, soudain debout, — ma mère est très malheureuse et je vous assure qu'elle ne le mérite pas. Vous ne la connaissez pas et vous ne pouvez pas savoir...

Solange allait et venait dans la pièce, déplaçant les chaises et, par accès, tapant du pied.

— Je ne la connais pas? Je ne peux pas savoir? Mais si, mais si, je la connais. C'est elle qui ne me connaît pas. Moi, je la connais : votre père me parle d'elle à peu près tous les jours. Elle est comme ceci, comme cela. Elle a toutes les vertus, tous les principes. Il n'a que ça dans la bouche, les principes! Et voilà, votre mère est malheureuse et c'est ma faute, naturellement.

Elle s'était assise près de moi. Elle respirait fort. Je sentis soudain qu'elle allait pleurer. Elle se mit en effet à pleurer.

— Et vous croyez peut-être que tout cela m'amuse, que tout cela me fait plaisir? Et vous imaginez peut-être que ce sont des scènes supportables pour une femme qui a du cœur?

Elle m'avait saisi les mains, soudain bredouillante, bafouillante, suffoquée. Elle disait des choses extraordinaires.

— Je n'aimais pas les hommes mariés : ils ont trop leurs habitudes. Mais voilà... Ram. Oui, je comprends, ça vous gêne de m'entendre l'appeler comme ça. Vous me regardez, vous pensez qu'une blonde qui pleure, ça n'a rien de beau. Ça serait plus grave si je mettais de la poudre. Mais je ne mets jamais de poudre, votre papa n'aime pas ça. Allons, c'est fini. Moi, je suis plutôt d'un naturel gai.

Elle secoua vivement mes mains et soupira, l'air dramatique.

— Alors qu'est-ce que vous demandez? Qu'elle se retire, qu'elle disparaisse? Oui, c'est de moi que je parle. Mais, allez-y donc franchement.

A force d'énervement, je me sentais moi-même tout près des larmes. Je soupirai avec ferveur :

— Oui, madame, oui. Je vous en supplie.

Elle se leva puis commença de marcher dans la pièce en serrant ses mains l'une contre l'autre.

— C'est décidé. C'est décidé. On ne peut pas dire que ça fasse du bien par où ça passe. Non, je sens que je vais être malade au moins huit jours. Rappelez-vous ce que vous voyez là. Vous ne connaissez pas les femmes, oh! vous les connaîtrez un jour, avec des yeux comme ça. C'est fini. Maintenant, je suis forte...

L'entretien eut une fin des plus sentimentales. Solange Meesemacker gémissait : « Je veux que vous gardiez un joli souvenir... » Et moi, tremblant, ivre d'émotion, rassemblant toutes les ressources de mon vocabulaire romanesque, je serrais les mains de la dame et bredouillais : « Quelle reconnaissance, madame! Comme c'est noble et beau... »

Elle me prit aux épaules, maternellement, me regarda pendant une minute et soudain :

— L'alliance est signée? Alors, on s'embrasse.

Éperdu de surprise, je reçus dans les environs du nez un baiser au café. Déjà, Solange me poussait vers la porte. Elle mit un doigt sur ses lèvres, passa devant moi, prêta l'oreille et me fit signe en souriant :

— Filez maintenant. Pour une visite émotionnante, c'en est une. On vous fait sortir en cachette, comme un beau petit ami. Avouez que c'est charmant. Allez, maintenant, au trot, et sans tourner la tête. Et tâchez de ne pas faire de mauvaises rencontres. C'est promis. C'est juré...

Deux minutes de course et j'étais dans la rue. Les premières gouttes de l'orage commençaient de moucheter le bitume. Je courus d'une haleine jusqu'au jardin, jusqu'à ce petit pavillon en forme de parasol sous lequel les bonnes d'enfants venaient abriter leurs charrettes.

Cette entrevue déconcertante ne ressemblait à rien de ce qu'il m'avait été possible de prévoir. J'avais la tête brûlante, la bouche râpeuse. Je ne parvenais pas à mettre de l'ordre entre mille impressions discordantes. Pourtant un espoir joyeux m'emplissait le cœur. Le monde était impur, sans

doute, mais non point indigne de rédemption. Je venais d'en faire l'expérience : il suffisait d'avoir une inébranlable volonté, du courage et de toucher à la bonne place.

## XI

MÉDITATIONS D'UN FUTUR HOMME REMARQUABLE. BOTTINES A BOUTONS ET PANTALONS A PETITS CARREAUX. LE BITUME PARISIEN ET LA CULTURE DES SOUFFRANCES ROMANTIQUES. ALLÉGEMENTS DEMANDÉS A L'ART MUSICAL. INFLUENCE DES INVENTIONS SUR LA SÉCRÉTION LACRYMALE. NOUVELLE TRISTESSE DU JEUNE L. P.

Ce jeune homme qui, d'un pas ferme et gracieux, marche sur le trottoir de la rue des Écoles, ce jeune homme, c'est L. P., le futur homme remarquable.

Si les passants étaient doués, à quelque degré, de l'esprit de finesse et de la faculté de pénétration, ils reconnaîtraient L. P. à des signes imperceptibles mais indubitables, ils le regarderaient avec un intérêt respectueux et peut-être même lui feraient-ils un large salut du chapeau.

Il est bien évident que le jeune L. P. n'est encore qu'un personnage faible et inexpérimenté. Mais il donnera sa mesure pour l'étonnement du siècle. Il a, dès aujourd'hui, mené fort habilement une difficile négociation. Il a rétabli l'ordre du monde, le bonheur du clan. Le jeune L. P. possède une méthode admirable et infaillible pour accomplir des actions rares et mériter la reconnaissance attendrie du genre humain.

L. P., d'ordinaire, ne tient pas particulièrement à fixer l'attention des passants. Il a même le plus vif et le plus constant désir de passer inaperçu. L. P. est secrètement sûr d'éclipser, par le jeu de vertus éminentes, la plupart des jeunes gens de son âge, — exception faite pour un certain Justin Weill qui ne connaît rien de la vie, mais qui est quand même un esprit supérieur. — Et pourtant, L. P. apporte un soin tout imprégné de modestie à ne point se

distinguer des autres jeunes hommes par quelque signe bassement extérieur.

En temps normal, par exemple, L. P. manifeste une vive répugnance pour « les souliers en cuir de Russie ». On appelle ainsi, dans la famille, certaine paire de bottines à boutons d'une belle couleur carminée dont on ne sait plus très bien l'origine et que personne, chose étrange, n'a jamais voulu porter, même aux heures de pire détresse. Joseph a mis, jadis, les bottines dix minutes et il a déclaré que « ça faisait cocotte ». Bourrées de papier, graissées d'encaustique, les chaussures fatales ont attendu, dans un placard, que le pied de Ferdinand fût assez grand. Le temps venu, Ferdinand a boutonné les bottines et déclaré qu'elles lui convenaient à merveille. Il a porté les chaussures, un dimanche, pendant toute la matinée. Au retour, il les a retirées, disant qu'il préférait ne pas se faire remarquer. L. P. est, par essence, un jeune homme exempt de préjugés. Il sait que l'achat d'une paire de chaussures représente, pour sa maman, beaucoup de calculs et parfois de privations; mais ces bottines russes lui inspirent un éloignement indicible. Eh bien, aujourd'hui, L. P. est si fier, si grand, si délivré de toutes les bassesses du monde qu'il mettrait au besoin — il ne les réclamera pas : il ne faut pas aller follement au-devant du sacrifice — oui, qu'il mettrait les souliers de cuir incarnat. Mieux, même, L. P. se sent de force, aujourd'hui du moins, à porter d'un cœur léger le pantalon à petits carreaux qu'on lui a taillé dans un vieux vêtement de son père et qui lui inspire d'ordinaire une horreur souveraine, car il n'y a pas, dans tout le lycée Henri-IV, un seul autre pantalon de cette espèce extravagante.

L. P. n'aura probablement aucun besoin de fournir de telles preuves de grandeur d'âme. Il doit garder sa joie pour lui. Il y est même bien forcé.

L. P. n'a pas encore quinze ans et, pourtant, il a promené, le long des rues natales, de ces tristesses juvéniles qui défigurent l'univers. L. P., si jeune soit-il, a déjà cultivé, sur l'aride bitume parisien, des tristesses romantiques auxquelles il pensera plus tard comme à des modèles de tristesse. Même quand elles sont romantiques, les tristesses de L. P.

ont toujours quelques racines dans la plus âcre réalité. Et puis, les tristesses romantiques font souffrir autant que les autres. On en mourrait, certains soirs, n'était le sourire maternel et si la vie n'avait une extraordinaire tendance à patienter jusqu'au lendemain.

L. P. a connu presque toutes les misères de l'argent et de la pauvreté. Maintenant, c'est la misère des passions humaines, comme disent les commentateurs des poètes tragiques. C'est assurément terrible, mais un homme ferme et résolu vient à bout de tout ça comme du reste. L. P. est un homme ferme et résolu. Voilà pourquoi L. P. marche sur le trottoir de la rue des Écoles avec une si paisible majesté.

De temps en temps, L. P. rumine certains détails d'une scène à jamais mémorable, dans laquelle il a brillé moins pas l'éloquence que par une incomparable sobriété. Certains traits de cette scène dramatique ne laissent pas d'inquiéter L. P. et même de l'offusquer. Qu'il y pense, et le voilà rougissant, comme s'il entrevoyait quelque chose d'un peu louche, d'un peu bas. Mieux vaut n'y pas penser et ne considérer que le résultat final. Un noble résultat.

L. P. de retour à la maison, ne peut dissimuler les effets d'une griserie bien naturelle. Qui le remarquera? La maison est dans la torpeur. On n'entend rien, pas même le piano de Cécile. Dans le coin le plus retiré de la cuisine, maman fait des calculs sur un très petit papier. Comme sa mère le considère avec une attention soudaine, le jeune héros prononce des paroles dépourvues de sens. Il dit : « Tu verras, maman, tu verras. » La maman de L. P. demande : « Quoi donc, mon enfant? » L. P. ne sait que répondre pour ne point se trahir. Il se réfugie dans les généralités : « Tu verras, mère, comme on sera heureux. » La maman hoche les épaules d'un air pensif et fait « oui » distraitement, en aspirant l'air au lieu de le souffler. Elle sait bien que les enfants, quand ils s'en vont en promenade, découvrent des choses étonnantes, des arbres, des nuages, des rayons, des existences, et qu'ils reviennent parfois un peu ivres, un peu fous. Elle sait cela, mais elle ne peut s'empêcher de considérer le jeune garçon et de lui trouver « un petit quelque chose de drôle » et peut-être même une odeur, oui, c'est bien cela, une odeur suspecte.

Dieu du ciel, est-ce que déjà... Oh! ce n'est pas possible!

L. P. a besoin d'un soulagement immédiat, car sa joie commence de se nouer en boule, à mi-chemin de la gorge et de l'estomac. Il ira donc rejoindre Cécile.

Laurent et Cécile sont les maîtres souverains d'un petit royaume fermé. Quand il désire en obtenir l'accès, Laurent dit presque à voix basse : « Bonjour, toute-sœur! » Et Cécile comprend que Laurent est en état de grâce.

Laurent et Cécile observent des conventions secrètes. Ils ne chantent ou ne fredonnent jamais que la musique du ciel. Pure et vraie musique. Si l'un ou l'autre se laisse aller — les croyants ont de ces faiblesses — à soupirer quelque rengaine venue du monde inférieur, alors il paiera l'amende. Il y a, dans un tiroir, une tirelire bien cachée. Voilà certes une religion austère avec laquelle on ne plaisante pas.

Quand il n'y a personne pour les entendre, les troubler, les distraire, Cécile et Laurent se racontent « leurs inventions ». Ce sont de ces histoires fabuleuses que l'on ne se dit ordinairement qu'à soi-même et qui font monter aux yeux de petites larmes, telles sans doute en distilla Dieu lorsqu'il imagina l'univers. Des larmes qui piquent le nez mais qui, dans les circonstances normales, ne doivent pas se répandre au dehors.

Cécile regarde L. P., ce jeune homme magnanime, et elle dit : « Qu'est-ce qui te prend? » Il faut reconnaître que Cécile manifeste, à l'égard de son frère, une surprenante perspicacité.

L. P. sourit. Il a visité les profondeurs. Il est descendu dans l'abîme des passions humaines et il en est sorti vainqueur. Ce ne sont pas des choses que l'on raconte aux petites filles, surtout à la plus pure des Céciles. Il dit : « J'ai été premier en math... » Cécile regarde encore le cher benêt et hausse les épaules. Les math... ne sont pas admises dans le ciel cécilien.

Alors, comme il faut, à tout prix, offrir quelque chose à la joie, lui donner le pain et le vin, L. P. dit : « Joue-moi ta plus belle musique. »

Cécile hausse encore une fois les épaules. Elle commence, depuis quelques mois, à se faire prier pour jouer devant les Philistins. Pour son blanc-bec de frère, elle dira toujours « oui ».

Cécile s'assied devant le grand piano qui n'est pas sans analogies inexplicables avec certaine baleine dont le squelette règne au Jardin des Plantes. Et Cécile joue, sereinement.

L. P. ne saurait dire au juste ce que Cécile a choisi. C'est beau, c'est calme, c'est lent.

L. P. écoute. Il est content et, quand même, petit à petit... Enfin, pourquoi, mon Dieu! pourquoi? Est-ce que la joie est déjà finie, déjà perdue? Elle prend, de seconde en seconde, le même goût que la tristesse. Allons, c'est bien tout. L'épuisante journée est accomplie. Les notes, les accords s'envolent et le jeune héros contient à grand peine une ineffable envie de souffrir. La tristesse est revenue.

GEORGES DUHAMEL

(*A suivre.*)

# DEUX ANS APRÈS
# LA CRISE DE LA LIVRE STERLING

Il y a trois ans, dans le courant de l'année 1930, de sombres nuées s'accumulaient sur l'Angleterre : on pouvait prévoir, sans qu'il fût besoin d'une exceptionnelle pénétration, que quelque terrible orage se préparait. Le mois de septembre 1931 l'a vu en effet éclater, avec ce bouleversement capital : la chute du sterling, considérée jusqu'au dernier moment par l'opinion comme impossible et presque inconcevable. Depuis ce tremblement de terre économique, dont l'ébranlement s'est répercuté sur la planète entière, deux années se sont maintenant écoulées. Aujourd'hui, pour l'Angleterre, la crise, au sens propre du mot, c'est-à-dire la période critique de la crise, est sinon passée, du moins dépassée : l'heure du péril immédiat est désormais derrière elle, et non plus devant. Le vieux pays, chargé de gloire et d'années, survit et persiste une fois de plus, après avoir montré au monde sa capacité de défense et de résistance. A-t-il trouvé dans cette épreuve le rétablissement qui lui garantirait, pour l'avenir, la même suprématie mondiale que par le passé? Il faut se le demander, encore que l'optimisme soit redevenu l'inclination normale de l'opinion britannique. Dans la mesure où l'incertitude générale le permet, tentons donc de faire le point après la tempête : les perspectives ont changé et plus d'un jugement antérieur demande à être revisé.

## I

Il faut mettre, je crois, au centre de tout commentaire sur la crise de 1931, la constatation de l'admirable tenue morale du peuple anglais. Plusieurs d'entre nous, et moi-même, je l'avoue, n'avions pas toujours su mesurer, à sa juste valeur, cette force morale dans la défense. Il est vrai que certains signes de relâchement pouvaient justifier bien des craintes : l'obstination incompréhensive des trade-unions, l'absence de courage des politiciens de tous les partis, l'indolence imperturbable de la masse, en présence d'un danger pourtant trop évident... Cependant, quand il s'est agi de faire face à la tourmente, ce peuple s'est retrouvé, une fois de plus, égal à lui-même et à sa tradition, c'est-à-dire que, selon le mot magnifique de Nelson, l'Angleterre a pu compter que chacun ferait son devoir.

Le 21 septembre 1931, la première attitude de l'opinion britannique avait été la stupeur, en présence d'un phénomène qui semblait inouï, presque scandaleux et que, du reste, quelques jours plus tôt, les autorités responsables déclaraient invraisemblable. C'était comme si les colonnes du Temple se fussent effondrées. Le monde partageait cette consternation, mais il s'y ajoutait pour les Anglais la conscience d'une terrible humiliation. Comme sur un bateau menacé de sombrer, mais commandé par des chefs énergiques qui ne perdaient pas leur sang-froid, la population tout entière se groupa autour de ses leaders, sans la moindre panique. Partout ailleurs sans doute un sauve-qui-peut se fût produit, et la situation, aux yeux d'un homme intelligent, raisonnant « logiquement », l'eût justifié. Mais l'Anglais moyen est peu critique, naturellement incliné à croire, sans discuter, tout ce que ses chefs lui disent : il ne se demanda donc pas ce qu'il en était, il ne se précipita pas aux guichets des banques pour échanger ses livres contre des « valeurs réelles ». Non, il ne douta, ni de la monnaie britannique, ni de ses gouvernants : il fit simplement, avec calme et discipline et surtout avec une parfaite simplicité, ce qu'on lui disait de faire. La comparaison du navire dans la tempête est ici strictement exacte, et ce n'est peut-être pas un hasard

qu'elle s'applique plus particulièrement à ce pays insulaire et maritime.

Puis, quand il s'agit, aux élections d'octobre 1931, de déterminer l'orientation politique du pays, dans ces circonstances économiques nouvelles, le suffrage universel se tourna, spontanément pour ainsi dire, vers ceux qui avaient été ses leaders traditionnels, les conservateurs, mal camouflés sous une épithète « nationale » : sans hésiter, il répudia les travaillistes et surtout les trade-unions. Après une ère de facilité politique et à vrai dire de démagogie, le resserrement des rouages politiques fut égal au resserrement des rouages financiers. A la vérité, il ne s'agissait que d'un seul et même redressement, c'est-à-dire de la volonté du pays de vivre et de se défendre. L'Angleterre est extrêmement lente dans ses réactions, mais à la fin, quand elle est acculée au mur et quand il le faut, elle fait ce qu'il faut. L'opinion a éprouvé une sorte de curieuse satisfaction à constater que le pays avait su se défendre victorieusement, selon son style propre, conformément à sa tradition, et même en se servant non seulement de ses qualités mais de quelques utiles défauts!

Car, ne nous y trompons pas, cette attitude, si remarquable, de l'opinion britannique, comporte assurément 75 p. 100 de loyalisme, mais peut-être bien aussi 25 p. 100 d'absence d'esprit critique. Magnifique pays à gouverner pour des chefs intelligents et décidés! Mais ceci même mesure, et peut-être limite, la portée du redressement qui s'est produit. Ce redressement, par sa nature, est surtout civique : à l'appel du signal d'alarme, chaque citoyen est accouru, chaque contribuable a offert, assuré son concours. La part de l'individu, par contre, est restée moins grande et il n'est pas certain que, pris individuellement, l'Anglais se soit renouvelé profondément depuis la crise. Se rend-il compte en effet que, dans ce siècle d'*unfair competition*, on pourrait bien avoir un jour à lui demander, non seulement de payer ses impôts, ce qu'il fait, mais de fournir plus de travail ou même de pratiquer ce *retrenchment*, si démodé, que recommandait autrefois Gladstone? La tournure que, très vite, la crise monétaire a prise, a eu en effet cette conséquence singulière de rassurer, peut-être à l'excès, l'opinion, tout en confirmant chez elle un sentiment d'orgueil sans doute

justifié, mais aussi je ne sais quelle conscience de l'impunité britannique, quoi qu'il arrive. Je pense notamment, en écrivant ces lignes, à la question des prix, dans leur rapport avec la dépréciation monétaire.

## II

A l'automne de 1931, grâce à l'énergie du gouvernement et à la discipline de tous, la panique avait été évitée, mais on demeurait inquiet et, la livre étant dépréciée d'un tiers environ de sa valeur, chacun redoutait, conformément à tous les précédents, une hausse rapide des prix. Or, à l'étonnement général, cette hausse ne s'est pas produite, puisqu'à la fin de l'été 1933, les prix, exprimés en sterling, ne sont pas plus élevés qu'il y a deux ans. Or, ce ne sont pas seulement les prix de gros qui se sont ainsi comportés, mais les prix de détail, de telle sorte que le pouvoir d'achat de la livre, à l'intérieur, n'a pas décru. Un Anglais, s'il ne sort pas d'Angleterre, ne s'aperçoit nullement qu'un changement important soit survenu dans la nature de la monnaie nationale : on lui a dit et répété mille fois que la vieille livre sterling est toujours la livre sterling, et il est en effet bien fondé à le croire. Même s'il sort de son pays, les prix ont partout tellement baissé, la crise a rendu hôtels et compagnies de navigation si raisonnables qu'il ne dépense pas probablement en voyage beaucoup plus de livres sterling qu'autrefois.

Même stabilité dans les salaires, qui, par rapport à 1931, ont plutôt baissé. Mais, si la baisse est assez sensible dans les industries d'exportation, on n'observe par contre dans l'ensemble qu'un léger tassement : le niveau nominal demeure à peu près le même qu'antérieurement, ce qui signifie que le salaire réel de l'ouvrier s'est maintenu. Dans la mesure où il ne chôme pas, le travailleur anglais n'a aucune raison de se plaindre et, à vrai dire, lui non plus ne s'aperçoit de rien.

Il est nécessaire de commenter ce phénomène, qui semble paradoxal. La raison, comme l'expérience, nous avait enseigné que les prix montent quand la monnaie baisse et, de même, qu'un tarif protectionniste (comme celui que l'Angleterre a établi depuis 1931-32) rend la vie plus coûteuse. Mais ici

cette double proposition ne s'est pas vérifiée, du moins jusqu'ici, puisqu'en dépit d'une monnaie dépréciée et d'un tarif somme toute élevé, le niveau général des prix n'a presque pas bougé. A la vérité, si l'on réfléchit — mais est-ce chose qu'on pouvait prévoir? — pareille situation s'explique. Tandis que la livre se dépréciait, le niveau mondial des prix-or s'abaissait en même temps et à peu près dans la même proportion; dans ces conditions, la hausse qui aurait dû se produire en Angleterre s'est trouvée compensée par la baisse qui se produisait ailleurs. On a abouti ainsi à une sorte d'équilibre, qui a justement donné aux Anglais l'impression que, pour eux, rien ne bougeait. Le même phénomène s'est observé du reste dans plusieurs autres pays, dont la monnaie se dépréciait en même temps que la livre. Il y a cependant, en ce qui concerne le sterling, un facteur spécial dont il ne faut pas manquer de tenir compte : l'Angleterre est le plus grand acheteur et importateur mondial. Si le pouvoir d'achat de sa monnaie diminue, la demande des produits mondiaux diminue en même temps, de telle façon qu'une baisse de la livre agit comme un facteur de déflation internationale. C'est particulièrement vrai dans une période de crise intense où les vendeurs, démoralisés, acceptent de vendre pour ainsi dire à n'importe quel prix. Nous ne devons donc pas raisonner, au sujet de la livre, qui est une monnaie internationale, de la même façon que pour le franc par exemple, monnaie nationale de faible utilisation dans les transactions commerciales du monde. Mais nous ne devons pas oublier non plus que les effets naturels de la chute de la livre ont été voilés, amortis et comme stérilisés par le fait que l'accident se produisait en période de baisse quasi-catastrophique des prix internationaux.

On a beaucoup dit en France, avec une admiration qui n'était pas feinte et un peu d'envie, que c'est la belle discipline d'un peuple loyaliste qui avait évité à l'Angleterre toute hausse des prix. Il s'agit en effet d'un pays où les campagnes d'opinion, quand elles sont faites au nom du devoir national, produisent tout leur effet; mais les raisons purement économiques rappelées plus haut suffiraient, croyons-nous, à expliquer ce qui s'est produit. Je n'ai du reste pas l'impression que le gouvernement ou la grande presse

aient, à cet égard, cherché à éclairer l'opinion. Celle-ci a retenu, comme principale leçon de la crise, que la livre n'était décidément pas une monnaie comme les autres et que les lois économiques habituelles ne s'appliquent pas à cette privilégiée. On a pris l'habitude de dire et de croire que ce n'est pas la livre qui s'est détachée de l'or, mais l'or qui s'est détaché de la livre, et la plupart des Anglais sont persuadés que leur monnaie, même si apparemment elle fluctue par rapport à l'or, demeure dans le monde d'aujourd'hui la mesure même de la stabilité, puisque son pouvoir d'achat est en quelque sorte imperturbable. Pareille proposition, quand je reste à Paris, me paraît paradoxale, égocentrique : dois-je vraiment croire que c'est le soleil qui tourne autour de la terre?... Mais quand je suis à Londres, suffisamment longtemps pour vivre, moi aussi, de la vie britannique, elle cesse de me sembler injustifiable : il y a un monde britannique, un monde du sterling si l'on veut, qui est assez grand pour se mouvoir et chercher son équilibre selon ses propres lois. C'est un argument de fait! L'espéranto, comme l'a dit M. Pierre Lyautey, peut bien être la langue universelle, mais s'il y a plus de gens qui parlent anglais, je puis bien préférer, quant à moi, apprendre l'anglais!

Je ne puis m'empêcher cependant de penser que cette singulière impression d'impunité, de privilège, est malsaine. L'opinion britannique semble convaincue que la livre peut continuer de baisser, même dans des proportions importantes, sans que chaque Anglais s'en ressente le moins du monde dans la vie de tous les jours. Ce n'est pas vrai : quand les prix internationaux monteront, quand les vendeurs redeviendront plus exigeants, l'Angleterre s'apercevra que la livre n'a plus, ne peut plus avoir la même valeur qu'autrefois et que les tarifs de douane font partout, mais surtout dans les pays d'importation, monter le niveau intérieur des prix. A l'heure qu'il est, l'opinion paraît avoir perdu de vue ces vérités premières. De là le ton de légèreté, presque d'inconscience, avec lequel on parle soit de la protection, soit de la dépréciation : il est bien entendu que ni l'une ni l'autre ne doivent avoir de répercussion sur les prix de détail, c'est-à-dire sur la vie privée de chacun. De là aussi le détachement avec lequel

certains paraissent envisager, de concert avec les Américains, une sorte de course à la dévaluation : le langage est parfois celui d'une sorte de démagogie monétaire, incompréhensible et à vrai dire choquante pour les pays qui, comme ceux du continent, savent ce que peut signifier la dépréciation.

Il y a toutefois ce que les Anglais disent... et ce qu'ils font. S'ils affectent de douter de l'étalon d'or, ils se constituent pourtant une réserve d'or; s'ils parlent de faire baisser les monnaies par des pratiques d'inflation, leur politique budgétaire, admirable de fermeté, tend à défendre le crédit de la livre. La merveille de leur redressement, c'est que leur crédit n'est plus même affecté par le fait que leur monnaie vacille : il s'appuie moins sur l'or que sur le caractère, et l'on pense instinctivement au proverbe selon lequel « bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ». Entre le dollar et les monnaies rattachées à l'or, le sterling, avec ses monnaies satellites, constitue une sorte de continent, ou mieux, de climat monétaire.

Ainsi, après s'être laissés glisser en 1931 jusqu'au bord du gouffre, les Anglais n'y sont pas tombés; ils n'ont même pas eu le vertige et ils en éprouvent une légitime fierté. Dans la déliquescence générale, ils ont le sentiment de représenter cette chose stable, le crédit. Cette première phase de la bataille contre la crise a donc abouti à une victoire. Mais cela suffit-il et la bataille est-elle finie? L'Angleterre de demain peut-elle prospérer, peut-elle même vivre sans avoir retrouvé les marchés d'exportation qu'elle a perdus? C'est là, me semble-t-il, que reste situé le véritable problème.

## III

On abandonnait naguère, d'un accord tacite, les questions monétaires aux experts financiers. Ce sont les experts financiers du Comité Cunliffe qui, à la fin de la guerre, ont recommandé et imposé la revalorisation du sterling déprécié : du point de vue de la Cité, centre monétaire international, ils poursuivaient avant tout un programme de crédit et de prestige. Mais les industriels ne tardèrent pas à s'apercevoir que la question les intéressait aussi. Actuellement, le problème de

la livre n'est plus seulement, ni même principalement, monétaire, mais commercial. Pour l'Angleterre exportatrice, le niveau désirable de la monnaie sera celui qui permettrait à l'industrie britannique de soutenir la concurrence internationale sur les marchés étrangers. Si l'on prend le sujet sous cet angle, l'affaire n'est plus d'avoir une livre aussi haute que possible (question de prestige), mais d'avoir une livre suffisamment basse pour ne pas entraver l'expansion (question de concurrence). Nous sommes ici au cœur du problème britannique de l'après-guerre, qui se situe dans le coût de la production, en tant qu'il est affecté soit par le niveau de la monnaie, soit (ce qui revient après tout au même) par le standard de vie de la nation.

Le comité Cunliffe ne concevait pas la revalorisation de la livre sans un régime de libre-échange et sans une baisse corrélative des prix; il savait qu'une semblable conception devait comporter quelques sacrifices et il ne la considérait pas en somme comme véritablement compatible avec une politique d'inspiration sociale ou socialisante : on pouvait discerner, dans cette manière de voir, comme une pointe lointaine de l'inspiration victorienne. Or, l'Angleterre a sans doute pu mener à bien la revalorisation de sa monnaie, mais elle n'a réussi à faire baisser corrélativement ni les prix de détail ni surtout les salaires. C'est la grande leçon de la période qui s'étend entre le retour à l'or en 1925 et la crise de 1931.

Chose curieuse, quand on cause aujourd'hui avec un ouvrier, un interlocuteur quelconque, voire avec un patron, il est facile de constater que tout le monde s'est accoutumé à considérer les salaires d'une part, les charges fiscales de l'autre comme un double élément, à peine compressible, du prix de revient national. Il n'est pas question d'une attaque de front contre les salaires, même au nom du salut public : on se heurterait à la résistance formidablement organisée des trade-unions, et du reste on aurait contre soi l'opinion : il semble que le maintien des salaires soit affaire de dignité nationale, c'est une conquête de la nation, à laquelle il serait choquant de vouloir toucher; cela ne se fait pas, *it is not done!* De même, le budget de l'État est fixé à un palier élevé que pratiquement on a renoncé à abaisser dans de sérieuses proportions : le pays vit socialement

sur un certain pied et l'on saurait d'autant moins lui demander de nouveaux sacrifices qu'il a maintenant retrouvé sa sécurité.

On se trouve donc en présence, dans l'économie britannique, d'un élément rigide qui ne réagit pas, et il est en effet difficile, sinon impossible, par les moyens normaux et classiques, de réduire le poids du prix de revient. Toute l'Europe occidentale en est là, avec sa structure sociale consolidée et complexe, qui prétend garantir à la démocratie, quelles que soient les circonstances, un certain degré de bien-être; mais, dans cette évolution, c'est l'Angleterre qui certainement tient la tête et s'est avancée le plus loin : d'autres pays — l'Allemagne par exemple — ont pu pratiquer des réductions draconiennes; l'Angleterre, elle, ne le peut pas.

Dans ces conditions, comme les exigences de la concurrence internationale sont à la longue implacables, la seule alternative possible est une baisse de la monnaie. On obtient ainsi, subrepticement, l'allégement nécessaire : nominalement les salaires demeurent les mêmes, dans une monnaie de moindre valeur; tant que les prix ne montent pas, comme dans le cas actuel, l'ouvrier ne s'aperçoit de rien, mais son *standard of living* est virtuellement diminué dans la mesure où son salaire réel est menacé : or, il l'est bien évidemment et il doit l'être, car, pour que l'avantage national dans la concurrence se maintienne, il faut, si les prix montent, que les salaires ne montent pas aussi vite. Sans qu'elle s'en doute, l'Angleterre a donc réalisé, au moins virtuellement, une réduction générale des salaires, que l'opinion considérait, considère encore, non seulement comme scandaleuse mais comme impossible. Cette baisse, sous une forme quelconque, m'avait, dès 1930, paru inévitable et je n'avais pas été sans recevoir, pour l'avoir écrit, d'amers reproches. Je ne crois cependant pas que, dans l'espèce, je me fusse trompé.

Dans l'ajustement qui s'est ainsi opéré, le rapport de la monnaie n'est pas tant avec l'or qu'avec cet élément fixe et figé des salaires et des charges budgétaires qui refusait de bouger : du moment que cette pièce ne s'adaptait pas, c'est la monnaie qui devait céder. Mais, dans la mesure où il ne se produit pas, dans les prix de revient, d'autres efforts directs de réduction, la concurrence avec l'étranger ne redevient et

ne reste possible qu'autant que la livre baisse suffisamment bas. Un point d'interrogation demeure donc posé : une dépréciation d'un tiers dans la livre sterling allège-t-elle suffisamment la production britannique pour lui permettre de retrouver sa place sur les marchés internationaux et d'y lutter victorieusement contre d'autres pays dont la monnaie s'est dépréciée ou peut encore se déprécier bien davantage?

Voilà pourquoi l'Angleterre a accueilli de si mauvaise grâce la chute du dollar, car elle se voit ainsi privée de l'avantage relatif que la chute de la livre lui avait valu, par rapport à l'Amérique, depuis 1931. Faudra-t-il donc, pour maintenir aux exportations britanniques ce même avantage relatif, qu'elle croyait acquis, que la livre suive le dollar dans ses aventures, qui peuvent ne pas rester bénignes? Cela pourrait mener loin; mais si elle ne le fait pas, la prime d'exportation des États-Unis, sur des marchés tels que l'Argentine ou le Canada, ne risque-t-elle pas de devenir irrésistible? Encore qu'on n'aime pas s'attacher à un cheval échappé, la solidarité de la livre et du dollar n'est pas de ces hypothèses que l'Angleterre puisse écarter sans y avoir mûrement réfléchi, et même sans avoir longuement hésité.

A la Conférence économique internationale de Londres, en juin-juillet 1933, la France, par la voix officielle de sa délégation, demandait au gouvernement britannique de stabiliser ou du moins de préconiser solennellement, d'accord avec les puissances continentales, une politique de stabilisation. Rendons-nous compte, nous Français, que, dans les relations économiques de l'Angleterre, les États-Unis, masse formidable, pèsent d'un plus grand poids que notre pays. Dans une conférence européenne, se tenant sur le continent, le rôle politique de la France est de premier plan; mais à Londres, à plus forte raison à Washington, et surtout dans une conférence économique, le poids de notre influence, bien que toujours considérable, n'est plus dominant : avec notre monnaie, qui n'est pas internationale, avec notre commerce extérieur, forcément plus spécialisé que le commerce britannique, nous nous défendons mal contre la puissance d'attraction des grandes masses extra-européennes. De commerce mondial par ses intérêts, l'Angleterre ne perd pas des yeux les États-Unis,

et cela d'autant moins que le Canada, Dominion britannique mais pays américain, fait constamment pression sur le gouvernement de Londres pour qu'il ne cède pas à l'attraction en sens contraire de l'Europe. En 1930, dans le chapitre de conclusion d'un livre sur la *Crise britannique au XXe siècle*, nous écrivions : « Si l'Europe ne met pas l'Angleterre en demeure de se prononcer entre elle et les Dominions (ou les États-Unis, car c'est au fond le même problème), celle-ci peut à la rigueur ne pas choisir et demeurer, sans se décider, en contact des deux côtés. Mais si elle est mise en demeure, ne nous y trompons pas, son choix serait, du moins actuellement, contre l'Europe, en faveur des pays de langue anglaise dans le monde. » L'attitude de l'Angleterre à la Conférence économique, notamment dans le vote sur l'ajournement où elle s'est séparée de l'Europe, me paraît confirmer l'opinion que j'exprimais déjà il y a trois ans. Chacun le sait, et elle vient de le montrer une fois de plus, l'Angleterre n'est pas 100 p. 100 européenne!

Et pourtant elle hésitait, car nombre d'intérêts britanniques, et des plus haut placés, eussent au fond souhaité une politique de stabilisation. Dans un pays d'échanges internationaux, avec un marché mondial comme celui de Londres, l'instabilité monétaire est, sinon fatale, du moins nuisible et toujours gênante. Il y a contradiction entre les besoins du commerce et de la finance, qui réclament la stabilité, et ceux de l'industrie, qui souhaite obscurément le stimulant d'une nouvelle dépréciation. Le gouvernement, selon la méthode anglaise, tâtonne et attend. A entendre ses déclarations, il ne serait pas exempt de sympathie pour les hardiesses monétaires américaines, mais à considérer ses actes, on voit bien que sa politique budgétaire tend en fait à défendre le sterling et avec lui cette arche sainte, le crédit britannique. Un budget sain dans une économie qui n'est peut-être pas complètement assainie, un budget en équilibre dans une économie qui n'a peut-être pas encore trouvé, par rapport à ses relations économiques internationales, son véritable équilibre, voilà peut-être la position actuelle de l'Angleterre. Mais trouvera-t-elle bientôt son équilibre, et quel genre d'équilibre est-elle susceptible de trouver dans un monde nouveau qui, du point de vue

économique, s'éloigne décidément de plus en plus du classique XIXe siècle?

## IV

L'Angleterre du XIXe siècle vivait de ses marchés d'exportation et l'Angleterre du XXe les a en grande partie perdus : c'est la cause essentielle de la crise britannique d'après-guerre.

Ces marchés pourront-ils être reconquis, d'autres marchés pourront-ils être trouvés pour les remplacer, de telle façon que l'équilibre ancien, dont était faite la prospérité nationale, soit restauré? Tel a été, instinctivement, l'espoir de tous au lendemain de l'armistice, mais peu à peu il est devenu clair, aux yeux des esprits réfléchis, que pareil espoir était vain. L'opinion générale est aujourd'hui que l'Angleterre ne retrouvera pas le niveau ancien de ses exportations : chacun accepte désormais le fait, mais il est gros de conséquences, dès l'instant que l'exportation était la pièce maîtresse du système ancien. Cette attitude réaliste, comportant l'admission courageuse d'un fait en quelque sorte accompli, remonte chez les Anglais au lendemain de la grève générale de 1926. La crise proprement britannique de 1931, la crise mondiale d'autre part ont encore, à certains égards, exagéré ce pessimisme, et pourtant — il convient de le souligner — la chute de la livre a certainement placé l'exportateur britannique dans une position meilleure qu'auparavant.

Avec une livre dépréciée d'un tiers, l'industriel peut baisser d'un tiers ses prix de vente au dehors sans recevoir pour cela moins de livres qu'auparavant et, comme ni les salaires ni les prix intérieurs n'ont bougé, son prix de revient, exprimé en monnaie britannique, demeure le même qu'antérieurement : dans la mesure où il commerce avec un pays dont la monnaie n'a pas baissé, le voici donc soulagé, dans la proportion d'un tiers, du poids à vrai dire intolérable qu'il portait. Peut-être, nous l'avons suggéré, cet allégement n'est-il pas encore suffisant pour mettre l'Angleterre sur le même pied de concurrence que d'autres pays dont la monnaie a baissé encore davantage que la sienne? Il n'en reste pas moins que le handicap insupportable dont pâtissait l'industrie britannique est aujourd'hui

largement corrigé. Le fait s'impose à l'observation la plus élémentaire : tels articles anglais reparaissent sur des marchés où on ne les voyait plus depuis longtemps; le Français qui voyage en Angleterre et y dépense des livres achetées à bon compte trouve que tout est bon marché et ne se heurte plus comme naguère à des conditions pour lui prohibitives. Tant que les prix intérieurs ne réagiront pas, et s'ils réagissent tant que la dépréciation de la livre continuera, cet avantage évident de l'exportateur britannique se maintiendra. On comprend très bien, dans ces conditions, l'impression de soulagement qu'a produite, chez beaucoup d'Anglais, la chute de la livre : il leur semblait avoir desserré un col trop raide et trop étroit, qui les serrait depuis longtemps sans qu'ils osassent y toucher.

Ajoutons de suite que pareil avantage est bien précaire. Il faut d'abord que la monnaie des autres pays ne se déprécie pas à son tour. La première réaction britannique avait été d'orgueil blessé : du moment que la livre tombe, toutes les monnaies doivent tomber aussi! On se rappelle la campagne contre le florin, contre la livre sud-africaine... il s'était même, dès 1931, trouvé des gens pour annoncer la baisse, alors peu vraisemblable, du dollar (La Fontaine a écrit une fable sur ce sujet). Mais quand le yen puis le dollar se sont mis à fléchir, l'Angleterre s'est rendu compte que toute chute plus rapide que la sienne serait de nature à lui nuire gravement. A la faveur de sa dépréciation monétaire, le Japon voit tomber, presque sans lutte, dans son orbite, tous les marchés d'Extrême-Orient et bien d'autres encore. Mais, sur cette pente, toute émulation équivaudrait à une course à l'abîme. Du reste, contre la concurrence étrangère, stimulée ou non par la prime de la dépréciation, les pays ont appris à se défendre, avec une efficacité qui, depuis la guerre, a fait d'inquiétants progrès. Au XIXe siècle, le dernier mot de la protection avait été dit par les Méline et les Mac Kinley. Depuis lors, la guerre nous a enseigné l'emploi massif de la prohibition et l'arme scientifique du contingentement. Si quelque chose pouvait encore passer à travers ce réseau, qui sans cesse va se resserrant, nous savons maintenant que la réglementation des changes, serrurerie douanière vraiment hermétique, achève de fermer la porte. La technique du XXe siècle, en matière de protection douanière, est désor-

mais parfaite. Comme cette technique, qui est une invention de spécialistes, répond au désir évident et profond du sentiment national dans chaque pays, l'espoir est très minime de revenir aux habitudes libérales qui prévalaient autrefois dans les échanges internationaux et sur lesquelles l'Angleterre espérait, tout récemment encore, pouvoir compter dans l'avenir.

Très vite en effet, les exportations britanniques, que favorisait le niveau corrigé de la livre, se sont heurtées à des obstacles insurmontables, de sorte que le bénéfice qu'on espérait tirer de la dépréciation est demeuré minime. Toutes ces restrictions sans doute ne dureront pas : d'habiles négociations sauront et ont déjà su les relâcher en partie; puis, quand la reprise économique se fera sentir, les échanges retrouveront dans une large mesure leur aisance antérieure. Cependant, peut-on raisonnablement espérer que le nationalisme qui prévaut partout s'atténuera? Les pays qui ont, même imprudemment et sans la moindre justification économique, développé des industries nouvelles, voudront-ils les abandonner? L'Angleterre sait aujourd'hui, par une longue expérience, qu'il est un peu partout des industries malsaines, des industries non économiques qui persistent et réussissent, contre toute vraisemblance, à vivre grâce à la protection des gouvernements. La saine loi économique de la survie des plus aptes, que le XIXe siècle avait acceptée comme raisonnable, n'est plus en fait reconnue par le nationalisme du XXe, qui, par orgueil politique ou bien sous la pression de minorités intéressées, soutient, artificiellement, telles industries que la nature et le bon sens condamnent.

On peut protester, mais c'est un fait; et, s'il doit continuer d'en être ainsi dans l'avenir, c'est tout l'équilibre des échanges internationaux, tel que le XIXe siècle l'avait établi, qui est à reviser; avec lui aussi, toute la conception des relations économiques internationales de l'Angleterre. Jusqu'ici le commerce entre les nations était surtout complémentaire : échange de produits bruts contre des produits manufacturés, avec grand transport, à travers le monde, de matières premières lourdes, remplissant les bateaux et alimentant l'activité de la marine marchande. Mais, dès l'instant que tout le monde veut devenir industriel, l'échange complémentaire, au lieu de rester inter-

national, ne va-t-il pas tendre à s'opérer à l'intérieur des frontières de chaque pays? L'Australie, au lieu d'exporter sa laine, prétendra fabriquer elle-même des fils et des tissus; l'Inde, au lieu d'exporter son coton, l'utilisera sur place dans ses filatures et ses tissages. Pourvu qu'une production industrielle soit suffisamment facile, n'importe qui voudra l'entreprendre. L'Europe se voir ainsi expropriée, pour ainsi dire, des étages inférieurs de la fabrication. Il lui reste les étages supérieurs, et il lui demeure également loisible, en ce qui concerne les qualités communes, de s'enfermer elle aussi derrière une muraille douanière. Mais pareil rétrécissement lui laisserait-il autre chose qu'une vie diminuée?

Tel est le problème, pour l'Europe occidentale, et surtout pour l'Angleterre, qui en est sans doute, du point de vue industriel, la suprême expression. Comment actuellement l'opinion britannique l'envisage-t-il?

Du danger qui menace, dès maintenant et dans l'avenir, les exportations du type commun, l'industrie est parfaitement consciente. Elle sait que, non seulement les pays étrangers, mais les Dominions eux-mêmes, opposeront désormais aux produits anglais des tarifs défensifs qu'il leur sera difficile de franchir. Elle sait aussi, en présence de l'Asie, qu'il est vain pour elle, avec des ouvriers payés huit à dix shillings, de lutter efficacement contre les jeunes filles japonaises embrigadées dans les filatures nippones et payées l'équivalent de quelques pence. L'avantage exceptionnel et présentement irrésistible que vaut au Japon la dépréciation rapide du yen ne durera pas, mais ce qui subsistera c'est le standard de vie moindre de l'Extrême-Orient. Combien apparaît vrai aujourd'hui l'avertissement tragique de Lafcadio Hearn : *Asia can underlive Europe!* Mais, si l'Angleterre ne veut pas être entraînée, dans une course fatale, à la surenchère sinistre des salaires de famine, que peut-elle faire?

Il lui est loisible d'abord de laisser baisser le sterling jusqu'au point où une certaine concurrence lui redevient possible : c'est question de mesure, et, de sa part, question de savoir jusqu'où elle veut aller dans une réduction de son niveau de vie; mais en aucun cas, sans un véritable suicide de l'Occident, auquel l'Anglais ne se résignera jamais, pareille

solution ne peut suffire. Une certaine fraction de l'exportation manufacturée, et avec elle une certaine fraction de la production industrielle sont donc destinées à tomber, les intéressés eux-mêmes sont les premiers à l'admettre. Il reste alors la spécialisation, dont nous parlions plus haut, dans la production des qualités supérieures, et ici l'avantage britannique redevient incontestable et immédiat. Si l'on a souvent reproché aux Anglais de produire cher, jamais on ne leur a reproché de produire mal; ils se sont parfois laissé dépasser par la mode, mais jamais ils n'ont laissé contester la valeur et surtout le caractère honnête de leurs fabrications. Les Allemands, puis les Américains, ont su réaliser des articles de série plaisant mieux à la masse, parce que plus habilement présentés, plus nouveaux et surtout vendus avec des procédés commerciaux plus efficaces. Mais s'il s'agit d'avoir de bonne marchandise, c'est encore toujours au vieux fournisseur britannique qu'on revient, qu'il s'agisse d'un bateau, d'une machine ou d'un tissu. A la longue, l'expérience le prouve, l'article cher et de bonne qualité se fait sa place et la garde. Il y a de ce fait une certaine exportation que nul ne ravira au fabricant anglais, surtout s'il se concentre, ce que peut-être il aurait pu faire plus tôt, sur l'étage de la production où la concurrence internationale peut le moins l'atteindre.

Pareille politique se justifie d'autant plus que l'industrie britannique a, depuis la guerre, éprouvé dans certaines de ses parties une véritable renaissance. Les « vieilles » industries du Nord sont dans le marasme, mais l'attention ne peut manquer d'être attirée sur les « jeunes » industries du Sud, qui ont su traverser la crise sans apparemment en souffrir et étonnent l'observateur par leur évidente prospérité. Cette prospérité constitue sans doute l'un des facteurs essentiels de l'évolution britannique d'après-guerre. Manifestement, le Nord pâtit de sa vieillesse, de ses traditions et de ses habitudes périmées, de toute son atmosphère économique et sociale qu'il ne peut, du jour au lendemain, transformer. Mais l'industrie du Sud a ceci de particulier qu'effectivement elle est jeune et ne traîne pas après elle le poids du passé. Il ne s'agit pas en effet, comme on avait d'abord été tenté de le croire, d'entreprises du Nord émigrant dans le Sud. Non, il s'agit d'entre-

prises nouvelles, jaillissant des circonstances, principalement dans le Sud, mais aussi, ne manquons pas de le noter, même dans le Nord, à côté des entreprises anciennes. En fait, on se trouve en présence d'une industrie du xx^e siècle, ne participant pas des embarras et des faiblesses qui alourdissent l'industrie née au siècle précédent.

Le contraste est curieux à souligner entre les deux groupes. Le premier s'était fixé, par nécessité géographique, sur les chutes d'eau, les mines de charbon, les voies ferrées; le second se sert d'énergie électrique transportable au loin et, comptant sur le camion automobile plus que sur le rail, il se développe surtout le long des grandes routes, à proximité du centre énorme de distribution qu'est la capitale britannique. Le premier emploie surtout des trade-unionistes de la vieille formation, main-d'œuvre excellente sans doute, mais coûteuse et peu souple; le second, ultra-mécanisé, repose sur un état-major de spécialistes et fait ensuite appel à un personnel non qualifié, largement composé de jeunes filles, c'est-à-dire plus économique. Le premier est resté principalement dans sa ligne traditionnelle : le textile, le charbon, la métallurgie, la mécanique; le second comprend surtout ces nouveautés du xx^e siècle : l'outillage électrique, le gramophone, la radio, l'automobile, l'alimentation préparée, l'amusement populaire (théâtre, cinéma) sous ses mille formes actuelles. Le premier travaille encore surtout pour l'exportation, le second surtout pour le marché intérieur.

On notera que cette activité renaissante du Sud porte justement sur les fabrications que l'Angleterre, jusqu'à la guerre, avait presque sans lutte abandonnées à ses grandes concurrentes, l'Allemagne, les États-Unis : sa prospérité dans d'autres branches lui suffisait. Mais la guerre l'a contrainte à s'occuper des difficiles questions techniques liées au fonctionnement des avions, des sous-marins, des automobiles, c'est-à-dire de la technique la plus moderne du pétrole et de l'électricité. Un nouveau personnel s'est ainsi constitué, puis perfectionné, qui, dans certaines de ces spécialités, place aujourd'hui l'industrie anglaise à un niveau international excellent : c'est, insistons sur ce point, une renaissance ou un jaillissement, plutôt que la transformation de quelque chose

qui existait précédemment. On a souvent souligné le contraste qui existe entre la première et la troisième génération d'une famille d'industriels : or le Sud (ou les industries de même type dans le Nord) offre incontestablement beaucoup des traits de la première. Rien n'empêche de penser que certaines de ses fabrications ne puissent conquérir de haute lutte les marchés les plus lointains.

Il ressort de ce qui précède qu'une très grande partie de l'exportation britannique pourra être conservée, mais qu'en dépit de toutes les transformations possibles, une partie de la production industrielle nationale risque de demeurer désormais sans débouchés. L'industrie, qui de plus en plus s'en rend compte, a fini par se tourner vers le marché intérieur, qu'elle négligeait depuis plusieurs générations. Le libre-échange avait, semble-t-il, développé une éthique commerciale selon laquelle l'exportation l'emportait en dignité sur le marché national : on vendait aux quatre coins du monde, mais on s'était en même temps habitué à abandonner la clientèle anglaise aux entreprises de l'étranger. Celui-ci, confiant dans le crédit britannique et toujours sûr d'être payé, vendait toujours de préférence en Angleterre, à bon prix quand il le pouvait, à n'importe quel prix quand il ne pouvait faire autrement et surtout quand il avait à se débarrasser d'un excédent non placé de production; c'est ainsi que le marché britannique était devenu, circonstance démoralisante pour le producteur anglais, le *dumping ground* de la planète. L'École libérale s'en réjouissait, car l'opération rentrait dans son système, qui consistait à assurer au consommateur le bénéfice des plus bas prix possibles; mais, à la longue, l'industrie, submergée par un flot croissant d'importations, s'était découragée. Le phénomène vraiment nouveau de l'après-guerre, c'est que l'industrie prétend se voir réserver le privilège du marché national et a fini par obtenir un tarif protecteur à cet effet. La décision, dès avant la crise de 1931, était virtuellement prise, mais maintenant le tarif existe et chaque jour l'efficacité du protectionnisme britannique se consolide. Les droits, comme on le sait, sont toujours d'au moins 10 p. 100 et généralement de 20 à 33 p. 100, mais il faut ajouter la protection de fait qu'assure actuellement une dépréciation monétaire de plus

de 33 p. 100, ce qui fait qu'en moyenne, la production britannique bénéficie d'une marge protectrice qui peut atteindre ou même dépasser 50 p. 100.

A la faveur de ce double avantage, tarifaire et monétaire, d'autant plus efficace qu'il est dans les deux cas nouveau, l'industrie se trouve, vis-à-vis du marché intérieur, comme en présence d'une chasse désormais gardée, où jusqu'à présent elle n'avait pas sérieusement chassé; les braconniers sont tenus à bonne distance, et elle est seule. Quelle magnifique occasion! Occasion d'autant plus belle que la campagne du *Buy British* fait du gibier, c'est-à-dire de la clientèle, le complice convaincu du chasseur. En France, le producteur est protectionniste, naturellement et depuis toujours, mais on ne fait que difficilement appel à la sentimentalité nationale de l'acheteur, qui reste soupçonneux et rétif. Le consommateur anglais, magnifiquement pourvu d'esprit civique, paraît actuellement aussi protectionniste que ses fournisseurs! On assiste, de ce fait, à un renouveau d'activité industrielle, qui est largement l'effet d'un déplacement : beaucoup d'exportateurs se tournent pour la première fois, vers le marché anglais. A Manchester même, des maisons qui naguère travaillaient exclusivement pour l'exportation ouvrent des services de *home trade*. Les statistiques révèlent en l'espèce un résultat indiscutable, puisque, depuis deux ans, les importations se sont considérablement réduites.

C'est la lune de miel du protectionnisme : les prix n'ayant pas monté, pas encore monté, on a tout le bénéfice du tarif sans en subir les inconvénients. Non sans quelque naïveté, beaucoup de gens s'imaginent qu'il en sera toujours ainsi et qu'on peut pratiquer le protectionnisme sans renchérir le coût de la vie; beaucoup de gens croient aussi qu'on peut accorder aux industries une protection massive tout en exigeant et en obtenant d'elles un maximum d'efficacité. Sans doute se souvient-on des arguments, si vigoureux, de l'école libérale, qui ont formé trois générations d'Anglais : mais on aime à se dire que ces arguments, bons pour d'autres, ne s'appliquent pas à l'Angleterre, ce pays exceptionnel où la monnaie peut baisser sans que les prix montent! Il paraît pourtant inévitable que ce nouveau régime douanier produise

un renchérissement, d'autant plus que le but avoué du gouvernement, notamment dans sa politique agricole, est de faire monter les prix. C'est seulement lorsque pareille éventualité se produira qu'il sera possible d'estimer la véritable attitude de l'opinion à l'égard du protectionnisme : on saura alors si ses réactions traditionnelles, relativement au pain cher, à la *free breakfast table*, appartiennent décidément au passé. Ce n'est cependant pas sans étonnement qu'on voit le peuple le plus importateur et le plus exportateur du monde s'engager dans une voie qui risque de rendre ses importations plus chères et ses exportations plus difficiles; ce n'est surtout pas sans étonnement qu'on le voit s'enfoncer dans cette politique avec une sorte de joie.

## V

Ainsi l'impression dominante est celle d'un repli de l'Angeterre sur elle-même. Il est désormais certain que, par rapport à l'avant-guerre, les exportations demeureront réduites, même si, comme il est probable, elles bénéficient largement d'une reprise générale des affaires; il est de même certain que le pourcentage de la production allant à l'exportation déclinera, la part vendue sur le marché intérieur s'accroissant d'autant; pour emprunter le vocabulaire de Freud, les Anglais perdront, dans une certaine mesure, ce *complexe d'exportation* qui constituait le fond même de leur tempérament commercial. Tout cela est l'aboutissement d'une longue évolution résultant en partie d'un changement dans le caractère national, mais bien davantage des transformations du monde, qui ne permettent plus à l'industrie britannique de trouver les débouchés extérieurs nécessaires. Dans un siècle de plus en plus protectionniste, en présence de marchés qui se fermaient les uns après les autres, la vieille Angleterre libre-échangiste a fait preuve d'un beau courage : contre vents et marées, elle a sincèrement tenté de rester libérale, au milieu d'une quasi unanimité de pays qui reniaient le libéralisme. Aujourd'hui, lasse d'avoir été si longtemps la seule sage parmi les fous, elle se reconnaît vaincue et hurle avec les loups.

Exportant moins, elle importera moins aussi, c'est incontestable : un pourcentage plus grand de sa consommation lui sera fourni par la production nationale. Cela signifie qu'abandonnant le principe libéral de la division du travail, en vertu duquel on se spécialise dans les activités pour lesquelles on est doué et qu'on peut pratiquer à meilleur prix, l'Angleterre se livrera à une plus grande variété de travaux en acceptant de ce fait de produire plus cher. A l'abri de ses douanes, elle écartera les demi-produits de la métallurgie continentale, qui servaient de matière première à sa mécanique, les tissus japonais, et même de nombreux produits alimentaires, qui naguère encore affluaient librement. Une occasion exceptionnelle s'ouvre donc, soit pour de nombreuses industries, soit pour l'agriculture, et il en résulte, dès maintenant, comme une effervescence de prospérité, qui n'est pas niable et qui n'est pourtant, dans une certaine mesure, que l'illusion de la prospérité.

Il s'agit en effet d'une activité de remplacement, risquant de se payer d'autre part par des pertes correspondantes. Le protectionnisme, l'expérience le prouve, gêne au moins indirectement l'exportation. Sous ce régime aussi, la marine marchande risque d'avoir moins de marchandises à transporter, Londres et Liverpool moins de marchandises à réexporter. C'est encore une forme de contraction de l'Angleterre commerciale, et l'on comprend mal que la nouvelle politique tarifaire ait pu trouver, dans la Cité, même l'apparence d'un acquiescement. Pareille politique peut se concevoir en effet dans un État de vaste territoire et de très nombreuse population, comme les États-Unis par exemple, qui constituent à vrai dire, à eux seuls, une unité continentale. Mais, pour un pays de territoire minime et de faibles ressources naturelles comme celui-ci, tout repli sur soi-même comporte, à la longue, une menace de médiocrité et de déclin. Il n'est pas question, bien sûr, d'un protectionnisme intégral, enfermant la Grande-Bretagne et l'Irlande du Nord dans une muraille de Chine : les accords d'Ottawa, les traités de commerce conclus avec le groupe des puissances gravitant économiquement autour du foyer britannique (Argentine, Pays scandinaves...) répondent à l'évidente volonté de conserver une large expansion, dans un

domaine dépassant l'Empire lui-même. Toutefois, en renonçant à l'universalité, ou plutôt en reconnaissant par nécessité que l'universalité est désormais impossible, l'Angleterre, c'est certain, se résigne à une diminution. Le système vers lequel on s'oriente n'est pas clos, mais il ne correspond plus désormais à un univers infini.

Les Anglais, quand ils disent, d'une expression pittoresque, que l'on ne peut toujours *take into each other's washing*, veulent exprimer cette idée qu'un pays ne saurait indéfiniment s'enrichir de sa propre substance. Il le peut dans une certaine et même dans une large mesure, en mettant par exemple en valeur telles richesses qu'il avait laissées sans développement adéquat. Ainsi l'Angleterre, sans avoir à créer d'industries ne méritant pas de vivre, peut tirer de son marché intérieur un bien autre parti qu'elle ne l'avait fait, au temps où l'exportation absorbait le meilleur de son activité. De même, il est hors de doute que l'agriculture, négligée depuis trois quarts de siècle, ne soit susceptible d'une brillante renaissance : des esprits distingués s'en préoccupent et il n'y a pas de raison que, sous une latitude analogue, l'Angleterre agricole ne fasse pas ce que la Hollande et le Danemark ont si remarquablement réussi. Ceci dit, la surface et la productivité du sol britannique ont leur limite, sans doute assez vite atteinte; le même raisonnement s'applique à la capacité d'absorption du marché national, sur lequel la politique sociale d'après-guerre produit déjà, ne l'oublions pas, l'équivalent d'une sorte de dopage.

On retombe alors sur cette nécessité inéluctable, qu'il faut quand même importer et que les importations doivent se payer, soit par des exportations, soit par des « services », soit par le revenu des capitaux placés à l'étranger; et ceci revient à dire qu'une petite île, peuplée de quarante-cinq millions d'habitants dont le standard de vie est élevé, ne peut se dispenser de regarder au dehors. Si donc l'Angleterre importe moins dans l'avenir, il faudra cependant qu'elle importe beaucoup encore, et si elle exporte moins, il faudra quand même que ces exportations demeurent très importantes. Or, il n'est pas douteux que l'Angleterre ne conserve, soit dans sa capacité d'exportation, même diminuée, soit dans la supé-

riorité incontestée de ses « services », soit dans son immense fortune acquise, si intelligemment gérée, le moyen d'équilibrer sa balance des comptes. Toute crainte de catastrophe peut être écartée, il n'en est pas question; c'est plutôt une subtile diminution qu'on pourrait être tenté de redouter.

L'organisme britannique s'oriente donc vers un équilibre nouveau, qui n'a aucune raison de n'être pas viable. Une destinée qui, comme celle de ce grand pays, traverse victorieusement les siècles comporte la nécessité de bien des adaptations successives. Nul peuple n'y procède avec un instinct plus sûr que celui-ci, ni avec un sens plus vrai des conditions, pour ainsi dire biologiques, de la persistance d'une grande nation. C'est la conclusion à laquelle nous avions abouti, dans une étude précédente, en écrivant : « Comme les plantes, de la nature desquelles il participe, ainsi que l'esprit anglais lui-même, l'Empire a une puissance illimitée d'adaptation et de vie. » Nous ne pouvons que confirmer ce jugement, surtout après la magnifique défense que l'économie britannique a su opposer à la crise; et cependant nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'équilibre qui se dessine pour l'Angleterre du XX^e^ siècle sera moins brillant que celui qu'il remplace. C'est la faute des transformations du monde, auxquelles sans doute la volonté des hommes, fussent-ils doués du génie politique, ne peut pas grand'chose. En ceci, l'Angleterre nous paraît partager la destinée, à certains égards tragique, de l'Europe occidentale tout entière, qui, chargée de son passé séculaire, alourdie de son progrès social et de sa civilisation même, ne se défend qu'avec peine contre la révolte économique des autres continents.

ANDRÉ SIEGFRIED

# JACQUES CHARDONNE

OU

# LE MYSTÈRE CONJUGAL

Je connais peu de spectacles aussi pathétiques que celui d'une messe de mariage. Drame latent; tragédie voilée, d'autant plus poignante qu'on la cache sous les parures de la pompe et du bonheur. Les chants, les hymnes, la liturgie parlent d'un état désormais immuable et de liens indissolubles. Sur une musique de Bach, les chœurs exaltent l'Éternel. Mais c'est de deux mortels qu'il s'agit, de deux êtres changeants, deux cœurs mobiles, ennemis peut-être. Quel insatiable besoin d'unité pousse les hommes à tenter ainsi d'enfermer deux destinées dans une seule vie?

La cérémonie se déroule. En haut, au-dessus de l'encens et des fleurs, montent les paroles solennelles qui disent la loi, ou l'illusion. En bas, parmi les chaises remuées, la malveillance chuchotante des amis prend une hypothèque sur les réalités de la vie. A l'écart, dans l'ombre d'un bas-côté, un philosophe venu là en curieux, mais en curieux passionné, observe et médite. Si vous vous approchiez de lui, vous l'entendriez qui murmure :

— Quelle solennité est-ce là? Celle d'un bonheur humain, ou bien d'une nécessité sociale? Je vois en ce lieu la société triomphante, qui entoure le nouveau couple de son attention dominatrice et superfamiliale. Elle célèbre sa plus grande fête : celle de sa durée, de sa perpétuité, de sa vie. Cette jeune

fille qui vient d'être amenée par son père, ce fils qui est entré au bras de sa mère vont être unis pour qu'un autre jour, dans vingt ans, ou dans quarante, père et mère à leur tour, ils conduisent au mariage une autre fille, un autre fils, promis d'avance au même holocauste.

Car c'est bien de sacrifice qu'il s'agit. Une maison est fondée par une autre maison et pour lui faire suite. Mais elle n'est faite ni de pierre, ni de ciment, ni même des deux petits tas d'or qu'on a associés hier soir, à la signature du contrat. Elle est faite de deux êtres dont chacun a une valeur unique. Chacun sans doute est, dans son corps, et même dans son personnage moral, le produit hérité d'une longue suite d'aïeux, le résultat actuel de leurs cellules, de leurs globules, de leurs désirs, de leurs actes et de leurs pensées, de leurs acquêts et de leurs tares. Et il convient, certes, que cette suite en mouvement ne soit pas interrompue. Mais chacun d'eux est aussi une personne en soi, et qui n'est que soi; une individualité originale, qui a reçu toute sa particularité au jour de sa naissance, et qui la perdra tout entière, pour ce monde du moins, au jour de sa mort. Or, dans cette cérémonie où la société assure la continuité de sa vie, elle demande à ses deux victimes de devancer leur mort. Ces deux valeurs en qui le destin a peut-être mis quelque chose d'irremplaçable, quelque chose qui n'était ici-bas que pour une fois, pour la durée d'une existence humaine, ces deux valeurs vont se fondre en une, et s'y abolir en partie. Après le mariage, elles ne seront plus les mêmes.

A cette pensée, le visage de notre philosophe se crispe d'une souffrance qui l'étreint au plus vif de son individualisme exaspéré. Entre les lèvres rasées, la bouche mince est nerveusement fermée sur une indicible amertume. Sous le front dénudé, les yeux brûlants dans les orbites profondes fixent le couple que le prêtre, là-bas, achève de bénir. Une agitation fiévreuse se contient à peine dans son corps tourmenté.

Cependant, le couple a quitté l'autel et traverse l'église. Alors, penché vers sa marche radieuse, le philosophe se laisse aller à une émotion encore accrue.

— Ils sont heureux, profère-t-il d'une voix sourde, on croirait qu'ils sont heureux! Leur immolation est-elle déjà accom-

plie à ce point qu'ils ne soient plus que des organes sociaux, des virtualités de famille et d'ascendance, dont la substance propre est déjà perdue dans l'œuvre à venir? Mais non, ce n'est pas cela. Les héros de cette marche triomphale ne pensent pas seulement au foyer qu'ils fondent, mais à la félicité nouvelle qu'ils se promettent. Leurs personnes ne sortent pas de la vie, elles y accèdent. Comme si cette entrée dans la chaîne de travaux et de misères qu'est la vie héréditaire représentait en même temps l'annonce d'une participation à un tout autre état, qui tiendrait miraculeusement des plus stables, des plus certaines béatitudes, Le bonheur! La porte du bonheur!

La cérémonie s'achève en effet sur cette promesse. La société matrone en porte les vœux à pleines mains vers les battants de la sacristie qu'elle assiège. Hypocrisie soucieuse de ménager ses victimes? Ou bien acte de foi par habitude, en une vérité à laquelle il faut croire quoiqu'elle soit rarement démontrée? Ces questions et bien d'autres poursuivent notre philosophe, longtemps après qu'il a quitté la nef où l'orgue prolonge ses hymnes tonitruantes au-dessus des chaises renversées. Ces problèmes ont obsédé toute sa vie. Il ne cesse de les remuer en lui, bien plus, d'en animer des créatures de son imagination. Ces personnages dans lesquels il a refoulé son angoisse du drame conjugal peuplent les romans qu'il a signé du nom de Jacques Chardonne.

***

A vrai dire, je n'ai jamais rencontré M. Jacques Chardonne dans une église, et j'ai parlé jusqu'à présent par apologue. Je ne crois pas qu'on aurait plus de chances de le voir dans un temple, quoiqu'il soit né protestant. Sa sensibilité et le fond même de sa philosophie sont imprégnés de christianisme, mais sa pensée demeure en marge de toute religion. C'est d'ailleurs le fait de M. Jacques Chardonne qu'il se tient en même temps à côté et au centre de ce qui remplit sa vie. Il passe à juste titre pour prolonger dans notre littérature une tradition essentiellement française : celle des écrivains moralistes, des La Rochefoucauld, des Vauvenargues, des

Joubert. Mais sa mère était Américaine, et c'est pendant une convalescence en Suisse qu'il a commencé de s'engager dans la voie de l'introspection psychologique[1]. Est-ce l'influence de la Suisse qui met un peu d'Amiel dans son cas? Il est considéré aussi comme un maître analyste de l'état de mariage, et il ne cache pas que c'est pour avoir vécu intensément cet état qu'il en parle si bien[2]. Mais il a dit un jour à un ami : « Votre mariage français... » comme si l'institution à laquelle il a consacré toute son œuvre appartenait à des mœurs qui lui sont étrangères. Oui, M. Jacques Chardonne excelle à prendre une position d'observateur, au bord des choses qui tiennent le plus intimement à son être. Il s'abstrait de ce qu'il vit. Le don qui fait les moralistes est probablement celui-là.

A la faveur d'une telle faculté, l'esprit brûle au centre de la nature dont il consume la substance pour nourrir sa flamme. La richesse de la nature n'apparaît pas. Elle est sous-entendue, nécessaire d'ailleurs, mais cachée, comme dans ces paysages d'hiver chers à M. Chardonne, parce que sans doute leur aspect linéaire, leur dépouillement, leur silence recèlent l'essence de la vie. « Je ne sais, dit un de ses porte-parole, ce que je respire de si excitant en hiver, dans la fermentation colorée des bois de France, quand une clarté triste pénètre les fourrés découverts; c'est comme une volupté spirituelle, un plaisir d'ascète... » Peut-être y a-t-il un certain accord entre M. Chardonne et sa terre natale, la Charente, où les paysages sont pauvres, mais éclairés d'une lumière limpide, où les cultures sont sans opulence, mais où l'eau-de-vie concentre dans des gouttes de feu tous les trésors du sol. De telles comparaisons pèchent par une trop plaisante facilité. Mais il est bien vrai qu'au sein de la nature qu'elle exprime, la pensée de M. Jacques Chardonne tend à l'ardeur, à l'intensité, à la pureté d'un alcool. Il y a, dans l'œuvre de cet écrivain, comme un élan jamais satisfait, mais jamais las, vers l'essentiel, vers les sources de l'homme, vers sa lumière. Cet effort laisse après lui, comme des scories, nombre de réalités sociales. Les personnages des romans de Chardonne se tiennent dans la vie

1. Son pseudonyme de Chardonne est le nom d'un village voisin de Vevey.

2. « Un peu plus qu'un autre, peut-être, j'ai senti ce qui dépend d'une femme dans notre vie. Je n'en dirai pas davantage... » (*L'Amour du Prochain.*)

bourgeoise comme parmi les vestiges fragiles d'un monde désaffecté : les meubles y sont encore, voire les immeubles; mais s'il y a au mur des portraits de famille, ils sont deux fois morts, et leur présence n'a plus de signification. C'est un monde que le romancier connaît bien, mais auquel il n'accorde ni foi, ni amour, et à qui il rend un témoignage désolé. La société française dont il est issu — car l'ascendance américaine n'est que pour moitié dans sa généalogie — l'aristocratie bourgeoise et provinciale des porcelainiers de Limoges, des distillateurs de Cognac, est bonne seulement à lui fournir les éléments d'un paysage poétique qui appartient au passé. Il songe à Barbezieux comme à des souvenirs dont le charme a été emporté par la fée de l'enfance.

Il n'est pas balzacien, ah! certes non. C'est parce qu'il a si peu le sens de la structure sociale, qu'on le voit se plaire, quand il rêve de réformer l'humanité, à des idéologies fort peu positives. C'est aussi pourquoi, dans ses livres, la peinture du cadre social est si souvent artificielle. Le drame se déroule entre des panneaux de toile peinte, et la figuration fait souvent penser à l'escorte des licteurs quand on joue la tragédie dans les tournées de sous-préfectures. De l'*Epithalame*, son premier roman, à *Claire*, son chef-d'œuvre à l'heure actuelle, il a fallu qu'il apprenne à débarrasser son récit de tout l'extérieur humain, sur lequel il accumule trop de scepticisme pour en être un bon interprète. Il lui a fallu trouver le rythme de cette œuvre sans pittoresque, sans ornement, dont l'ineffable qualité tient à la vibration d'un chant intérieur. Le chant de ce qui seul importe, en définitive, de ce qui seul compte à ses yeux. « Les civilisations meurent comme les hommes, écrit-il, heureusement. Mais l'homme est vivant. »

Chardonne n'est-il donc qu'un individualiste de plus, un amateur de caractères, un analyste de l'homme étudié pour lui-même? Pas du tout. En dépit des apparences, c'est bien la société qui l'obsède. L'homme vaut surtout à ses yeux en sa qualité prééminente d'animal social. « Hors de l'amitié, de l'amour, et de quelques liens du sang, écrit-il, je ne veux pas savoir ce qu'on pense des hommes. Si on ne peut les aimer, qu'on ne m'en parle pas. » Mais en vertu de ce don

d'abstraction que nous lui avons reconnu, il ramène la société à son principe, à son élément premier, et, si l'on peut dire, moléculaire : au couple de l'homme et de la femme. Ce psychologue est au fond un sociologue, mais un sociologue de l'essentiel, comparable au biologiste qui écarte les formes différenciées et plus ou moins imparfaites que peut prendre la matière vivante pour s'attacher uniquement à la vie de la cellule. La vie du mariage, dans le corps social, est comme la vie de la cellule dans le corps humain : c'est le centre de tout, et c'est aussi le commencement de tout. « Je ne pourrais, dit Chardonne, décrire un personnage d'homme s'il n'est en contact avec une femme, dans le mariage. » Pour étudier la créature humaine, il remonte au début de la Création, au couple qui est à l'origine de l'humanité. Quand il pense au foyer, ce n'est pas par rapport aux milliers d'autres foyers dont l'ensemble compose la société; mais il considère le foyer en soi, pour sa valeur propre, et comme climat de la vie humaine. Il épure ce climat autant qu'il peut afin que son observation soit plus précise et plus intense. Là est peut-être la plus grande nouveauté de son œuvre. Le moraliste traditionnel isole, pour l'examiner, l'avarice, la colère, la vanité, non seulement un individu, mais une particularité de l'individu. Mais quand il s'agit de l'amour et du mariage, le psychologue de la vie du couple a de nombreuses et larges ouvertures sur la vie sociale qui en est le prolongement. Que l'on se réfère à *Bérénice* ou à *Madame Bovary*, cela est vrai de toutes les grandes œuvres du genre. Chardonne, lui, isole le couple de la société. Il l'éloigne de la ville, où la société le baignerait de toutes parts. Il l'enferme dans une maison de campagne, ou de banlieue, ou dans un chalet de montagne. Le mari ne va à la ville que pour travailler et assurer la subsistance, comme on porte leur nourriture aux animaux que le biologiste a mis en cage. L'épouse reste prisonnière, qu'elle s'appelle Rose, Claire ou Éva, prisonnière de ce laboratoire moral. Attaché de toute son âme à cette expérience de psychologie, le cœur tout occupé par elle, comme le cœur d'autres savants ne peut pas s'éloigner du cabinet où ils ont engagé un colloque passionné avec un problème de chimie ou d'algèbre, l'esprit exalté par cette atmosphère, où la volonté d'un homme tente

de condenser l'universel en un vase clos, Chardonne étudie la vie conjugale à l'état pur.

De là est née une œuvre qui a tout à la fois quelque chose de merveilleux et de terrible. Merveilleux, car il est bien vrai qu'au milieu de la vie de société, l'état conjugal a un caractère unique, du moins en son principe. Nulle part ailleurs, la loi d'amour qui est la grande règle de la vie, ne reçoit cette application totale. Nulle part dans la condition strictement humaine, il n'est donné ainsi à l'homme de se perdre pour se trouver, de s'abolir pour accéder au bonheur de renaître. Nulle part la vie terrestre, sans rien quitter de la chair périssable, ne s'ouvre plus immédiatement sur l'éternel. Au milieu de l'humanité tout alourdie de ses malfaçons, de ses grossièretés, de ses approximations, la société idéale que le mariage propose au couple est comme le diamant parmi les houilles et les lignites. Mais analyse-t-on le diamant sans le détruire? Et puis, en fait, le mariage qui réaliserait son idéal n'est-il pas plus rare encore que le diamant? En est-il un seul qui ne soit pas grevé des imperfections de la vie? Le moraliste traditionnel, s'il avait à dire son mot là-dessus, répéterait qu'il y a parfois de bons mariages, jamais d'excellents. Le sage, qui se défie d'une pureté arbitraire, mais qui s'établit tant bien que mal dans la vie telle qu'elle est, ajouterait que la perfection n'est pas de ce monde, et qu'il est prudent de ne pas l'y trop chercher. C'est pourquoi l'œuvre de Chardonne, avant même qu'on l'ait examinée, et d'après le seul plan où elle se situe, effraie autant qu'elle attire. Elle apparaît à la fois comme une des entreprises les plus justes et les plus téméraires qu'un esprit ait jamais tentées.

***

Cinq romans, de l'*Épithalame à Claire*, jalonnent cet effort d'ambitieuse, d'insatiable lucidité.

Dès l'*Épithalame*, la question est posée, creusée à fond, ramenée avec une lancinante perspicacité à sa donnée première. Notre vie est balancée entre le mouvement où elle est entraînée, et la stabilité où elle aspire; entre le chaos de relativités qui fait du monde et de nous-mêmes un flot

d'incertitude, et le désir d'absolu qui conduit tous nos actes. Or, le mariage porte à l'intensité la plus tragique ce conflit entre le relatif et l'éternel.

Le relatif règne sur les rapports entre les cœurs, soumis de part et d'autre à la mobilité de toute vie humaine, et il s'accroît encore de façon incommensurable par les réactions mutuelles de deux mobilités. L'union de deux cœurs, est-ce rien d'autre que l'équilibre de deux boules d'ivoire huilées? Encore, pour que l'image fût tout à fait juste, faudrait-il se figurer chacune des deux boules comme étant elle-même le résultat de l'équilibre douteux entre une infinité de sphères plus petites, contenues dans son intérieur et non moins promptes à rouler, à tourner, à fuir.

De cette relativité, qui nous change à mesure qu'elle nous compose, Chardonne a le sentiment aigu, qui le tient dans un état de douloureuse inquiétude : « A tout moment on meurt et on ressuscite un peu différent », dit un des personnages qui parlent plus ou moins en son nom. Et un autre : « Je ne suis pas encore habitué aux changements de saisons. Elles me font sentir que c'est moi qui change; on ne devrait pas les revoir à la même place. » A cette incertitude naturelle, la plupart des hommes n'en opposent pas moins un effort d'ordre, parce qu'ils ont le sens de l'actif de la société humaine. Ce sens manque totalement au héros de Chardonne, homme inquiet d'appartenir à l'humanité. D'autres que lui se sentent rassurés d'être nés et de vivre dans la succession d'Homère, de Virgile ou de Gœthe, d'arriver à un moment de l'histoire du monde, dans la suite des « phares » de Baudelaire, si ce n'est dans la communion des saints. Mais pour lui, le flot où la destinée a lancé son esquif personnel n'est fait que de vagues incohérentes. « Je me demande pourquoi ce livre et non pas un autre m'est tombé sous la main..., dit-il. Ce n'est pas sa valeur uniquement ni la volonté de personne qui l'ont poussé jusqu'ici. Combien d'autres, par hasard, n'existeront pas pour moi? Qui sait pourtant ce que j'aurais trouvé dans celui qui s'est perdu? Si tout ce qui m'était destiné me parvenait, je serais peut-être un autre homme. »

L'esprit protestant, qui met l'absolu en péril pour avoir tenté de le fixer au sein même de notre mouvante nature, accroît

probablement le vertige de cet homme à l'affût de son instabilité perpétuelle. Mais il s'enivre de ce vertige; encore plus, quand deux êtres accrochés l'un à l'autre emportent son regard dans leur tournoiement. « Ce qui dépend de l'un, murmure-t-il, ce qui appartient à l'autre, reste emmêlé dans cet étrange assemblage de deux êtres qui ne laisse personne en repos. » Et, comme un voyageur perdu dans une tempête de sable rêverait d'une eau limpide et calme, il n'en est que plus assoiffé d'un état de béatitude qu'il espère bien d'ailleurs que le couple humain trouvera en lui-même, par un miracle de sa propre vie. L'amour ne vit-il pas dans l'idée de l'éternel? Il ne vit même que de cela, car lui dire qu'il serait sans lendemain équivaudrait à le tuer. C'est donc que l'amour tient par certain côté à la fixité dont Chardonne dit quelque part que les religions ont le privilège, au-dessus des mobilités de notre existence. Et c'est bien ce qui fascine l'auteur de l'*Epithalame*, à juste titre, du reste : l'amour considéré comme un climat religieux, où les valeurs humaines connaissent une étonnante transmutation; l'amour, figure terrestre du bonheur éternel. C'est pourquoi Chardonne ne s'attache jamais qu'à l'amour conjugal, celui qui, en principe, ne doit pas être rompu.

Cependant, l'éternel à peine entrevu, le relatif n'a rien cédé. La transmutation bienheureuse n'est le plus souvent qu'un mirage : les valeurs personnelles subsistent, tenaces, égoïstes, indéracinables. L'union désirée, l'union que les cœurs se sont promise, découvre un champ de bataille, une guerre larvée, toujours renaissante, jamais résolue, où la vie individuelle ne cesse de réclamer ses droits. Et puis l'union se fait, tant bien que mal. Mais c'est moins par une exception merveilleuse aux lois de la vie, que par une acceptation patiente, oh! patiente, de la condition humaine, où toutes les aspérités particulières ont fini par se supporter mutuellement, en cessant de blesser enfin, chez l'adversaire, les chairs meurtries et cicatrisées.

Le mystère reste entier. Il est autre que celui auquel Chardonne avait rêvé. Rien, dans un mariage réussi, qui fasse penser à un triomphe demi-divin. Mais un difficile succès humain, lentement creusé à travers les résistances, et qui appelle dans l'imagination des comparaisons tirées de la vie

de la terre. « Le lit du fleuve », répète l'héroïne de l'*Épithalame* quand elle a fait son expérience d'épouse, « le lit du fleuve ». Et nous, de nous demander après elle : qui donc a creusé le lit du fleuve? La force de l'habitude, qui servirait d'apparence à la prétendue puissance de la vie du couple? Ou bien une force réelle et secrète, qui serait l'âme du mystère conjugal, qui opérerait à l'insu des époux, même contre eux, même quand tout les sépare ou les divise, et que l'on pourrait appeler, en donnant au mot *grâce* un sens extensif, un sens extra-théologique, que l'on pourrait appeler la grâce du mariage?

L'idéaliste Chardonne donne de toute son âme dans cette hypothèse. En fait de grâce, c'est la seule à laquelle il croie encore, mais avec une foi fièvreuse, avide de la possession absolue de son objet. C'est pourquoi il soumet le mystère conjugal à des expériences si cruelles. La grâce du mariage : la lucidité du psychologue sait bien parmi quelle suite d'obstacles amoncelés se développe sa vie fragile. Mais ce lui est une raison pour renforcer la rigueur de l'épreuve, car c'est par là qu'il s'assurera de la ténacité de ce ressort spirituel, et donc de son existence. Ainsi le biologiste qui pratique une vivisection se penche sur un corps pantelant, écartelé de pinces et d'épingles, afin d'épier dans un spasme la vie qui tient encore à cette chair suppliciée. Et il triomphe de constater sa présence : preuve non seulement de cette vie, mais de son existence abstraite, quasi indépendante de la chair qu'elle anime, puisqu'elle continue à se manifester alors que la chair a été exténuée et presque abolie. Tel Chardonne poursuit, à tout prix, la reconnaissance de l'esprit de la vie conjugale. Si son œuvre accumule les observations sur les difficultés et les périls du mariage, son but n'est pas la description minutieuse de cet état conditionnel. Il s'agit d'aller au-delà. Tout cela ne doit servir qu'à faire atteindre l'invisible, l'insaisissable qui est souvent l'irrationnel : la grâce, je le répète, l'amour qui règne, même ignoré, même combattu peut-être, sur la vie des époux, s'il est vrai que l'on puisse déceler au-dessus d'eux « un sentiment d'essence supérieure, incorruptible, exigeant, qui les surpasse l'un et l'autre, et relie leurs destins au-delà des volontés particulières ». Chardonne s'avise en somme, et là est l'intérêt capital de son œuvre, que

si le couple formé par l'homme et la femme a tous les caractères de la condition humaine, le plus remarquable de cette condition est de nous ouvrir une perspective vertigineuse sur l'infini que nous portons en nous.

J'avais tort peut-être, tout à l'heure, de donner à cette idée de « grâce » conjugale un sens approximatif. Il n'y a pas d'approximation dans le domaine spirituel, et, du moment où l'on y est entré, on y retrouve des problèmes qui ne changent pas. Autour de cette notion de grâce, précisément, c'est-à-dire autour de la forme des rapports entre Dieu et l'homme, pivotent toutes les questions qui modifient l'interprétation de la condition humaine. Selon qu'on a pris sur ces questions tel ou tel parti, on considère la vie en catholique, en protestant, en janséniste, ou sous quelque autre climat spirituel, encore qu'ils ne soient pas très nombreux. Au point où nous sommes arrivés dans l'examen de l'œuvre de Chardonne, il nous faut reconnaître celui de ces climats auquel elle s'accorde. Alors nous serons au centre même de la question que notre auteur s'est posée. Et peut-être en trouverons-nous la clef du même coup. L'ancien protestant qu'est Jacques Chardonne sera-t-il aussi peu surpris que nous si c'est la lecture de quelques versets de la Bible qui nous a fourni cette clef-là?

***

Au fond, quand tout a été débattu, et non pas discuté par des intelligences, mais débattu dans un conflit de chairs vives, de cœurs ensanglantés, à quoi le grand problème est-il réduit? A ceci : être deux en un. C'est la conclusion de l'*Épithalame*. D'une part, n'avoir qu'une vie : « Vivre ensemble, quelle expérience! » Et d'autre part, rester soi : « On reste deux êtres toujours différents... On reste soi-même... Je suis ce que je suis. » Autrement dit, s'il y avait une voix du couple, cette voix pourrait gémir, en ne changeant qu'un mot à la plainte du pécheur dans le cantique racinien :

*Mon Dieu! quelle guerre cruelle!*
*Je sens deux êtres en moi*

Comme si le grand malheur qui opprime toute existence terrestre était l'insoluble dualité qui s'oppose à notre inlassable

élan vers l'unité. Et comme si ce supplice était rendu plus aigu par le fantôme d'unité qui nous est accordé ici-bas. Unité de la créature, unité du couple : mirages analogues, également fictifs, et cependant fidèles reflets d'une réalité évidente. Images du bonheur, beaucoup plus que bonheur proprement dit, et qui peuvent en donner aussi bien l'avant-goût que la nostalgie désespérée.

Quand on a établi cette analogie entre la misère du couple et celle de l'individu, comment ne pas se demander si leur cause n'est pas la même, et si on ne la trouvera pas dans la chute originelle, ce principe de l'histoire de l'homme? C'est ici que nous ouvrirons la Bible et que nous verrons la Genèse apporter à nos questions une réponse éblouissante.

Cette unité vers laquelle le couple tend de toutes ses forces, comme une plante tend vers la lumière, le couple l'a possédée dans la première et bienheureuse phase de son existence, au temps où la créature était une pure émanation divine. Alors la dualité ne s'opposait pas à l'unité, mais se confondait avec elle, au point que, pour parler du couple édénique, l'Écriture sainte fait succéder sans contraste le singulier et le pluriel : « Dieu créa l'homme à son image; il *le* créa à l'image de Dieu et il *les* créa mâle et femelle (*...Ad imaginem Dei creavit illum, masculum et feminam creavit eos*). » Construction grammaticale illogique, phrase absurde, si on la lit du point de vue de notre nature actuelle. Mais phrase au contraire qui rend merveilleusement compte de l'unité d'ordre divin à laquelle l'homme participait, aux jours de la béatitude première.

La Genèse insiste sur cette unité, qui s'exprime d'une façon formelle, car il n'y eut d'abord qu'un seul nom pour les deux personnes du couple, le nom d'Adam : « Il les créa mâle et femelle; il les bénit, et il leur donna le nom d'Adam au jour qu'ils furent créés. » Et Adam dit à son tour, après la création de la femme : « Voilà maintenant l'os de mes os, et la chair de ma chair. Celle-ci s'appellera d'un nom qui marque l'homme, parce qu'elle a été prise de l'homme. » Le texte latin de la *Vulgate* prononce même avec plus de vigueur : « *Haec vocabitur Virago, quoniam de viro sumpta est.* »

Ainsi, avant la chute qui met fin à la béatitude originelle,

Ève n'existe pas en tant qu'Ève : son nom n'apparaît point, dans le récit biblique, avant le péché. Elle est « Virago », « de viro sumpta ». Elle est partie intégrante de l'unité humaine et, qui plus est, de l'unité virile. L'homme et la femme, alors, ne sont pas vraiment un couple, avec l'idée de complexité et de combat qui est inséparable de ce terme. (Dans dualité il y a duel, pourrait-on dire.) Ils sont ce qu'après eux, et séparés d'eux par un abîme, l'homme et la femme du couple déchu ne pourront souhaiter d'être qu'en vain, même si c'est éperdument : un seul être en deux personnes[1].

Si, en effet, le livre révélé apporte à l'homme le secret du bonheur dont sa chair autant que son âme garde l'obsédant souvenir, il déclare non moins nettement que la réalité de ce bonheur a disparu après la chute. L'unité merveilleuse a été brisée. La dualité est apparue. Entre le couple édénique et le ménage humain, l'événement du péché est comme un terrible rideau qui sépare tout, qui change tout. La femme reçoit son nom d'Ève, et devient la femme telle qu'elle est en ce monde : « Adam donna à sa femme le nom d'Ève, parce qu'elle était la mère de tous les vivants. » Elle devient l'épouse et la mère, avec toutes les peines et les douleurs qui sont la charge de ces fonctions sacrées. Elle reste unie à l'homme, mais elle n'est plus de l'homme comme auparavant. Ou plutôt elle l'est encore, car Dieu n'a pas condamné à mort le ménage coupable,

1. Cette nostalgie a toujours hanté l'humanité. On en trouve l'expression pathétique dans les hypothèses et méditations sur l'amour qui composent le *Banquet* de Platon, et notamment dans les lignes où Platon écrit : « Depuis ce temps, l'amour mutuel est inné chez les hommes; il nous ramène à notre primitive nature; il s'efforce de ne faire qu'un être de deux, et de réparer l'infortune de la nature humaine. » Sans doute, d'ailleurs, est-ce par un effort vers cette unité de l'homme, à laquelle la constitution féminine de sa moitié fait obstacle, que la philosophie platonique attribue une essence supérieure à l'amour entre garçons. Sentiment qui ne s'est jamais perdu, et qui fait que les émules d'Alcibiade sont toujours portés à penser qu'ils appartiennent à une élite, à une création moins impure, et, pour ainsi dire, plus proche de la perfection divine. Sentiment qui explique aussi que le chemin de la conversion s'ouvre si facilement, sans soulever les incompatibilités que l'on pourrait croire, à cette espèce d'anges manqués. Ces réflexions, qui nous viennent en passant, peuvent paraître un hors-d'œuvre, au cours d'une étude sur la vie du couple. Elles contribuent du moins à montrer que l'invincible aspiration vers le paradis perdu, qui se trouve à la source de l'œuvre littéraire que nous examinons ici, est le mobile profond de beaucoup d'actes humains.

il l'a seulement condamné à une autre vie : rien de ce qui était n'a cessé d'être, et demeure virtuellement; mais ce qui était devient à gagner, à mériter, à retrouver par un long effort contre la nature déchue. Ève, donc, n'a pas cessé d'être d'Adam, mais maintenant elle est aussi hors de lui, contre lui, et la splendeur de l'amour est désormais une lumière idéale qui éclaire la réalité d'une servitude. Car Ève a reçu, au lendemain de la faute, ce commandement : « Vous serez sous la puissance de votre mari et il vous dominera. »

A la lumière de cette explication, — et même si l'on ne considère pas la Bible comme une révélation indubitable, même si l'on n'y voit qu'une image étonnamment évocatrice de l'histoire de l'homme, il me semble difficile d'y échapper, — à cette lumière, dis-je, le mystère du couple paraît très proche de celui de la créature. C'est un mystère pascalien, qui se résout de la même façon que Pascal résout la dualité tragique de notre personne, par une méditation qui embrasse la vie totale, de part et d'autre de la faute première. Avant la chute, l'homme a connu un autre état, où il lui était permis de s'accomplir en soi, dans un bonheur immédiat et complet. Alors, l'union de l'homme et de la femme fut aussi réelle que celle que nous voyons en ce bas monde (« et ils seront deux dans une seule chair »), mais c'est une union établie dans la sérénité de l'être, à l'image de Dieu. Ève épouse et mère n'existe pas. Il existe une amante par qui la vie de l'homme atteint sa plénitude. Péguy définit admirablement cet état de perfection quand il évoque

*Une nature chaste ensemble que charnelle*

où

*Ce qui depuis ce jour est devenu la somme*
*S'obtenait sans total et sans addition,*

Cela n'est plus. L'homme d'ici-bas ne s'accomplit plus qu'au-delà de lui-même, au terme d'un effort lourd de sueur, de larmes et de sang, au sein des incertitudes et des hostilités dont la nature l'environne.

*Et nul ne connaissait la peine héréditaire*

dit encore Péguy. Mais maintenant il n'est plus d'existence, pour l'homme, dont la peine héréditaire ne soit la trame. Et l'amour, qui est l'insaisissable reflet du bonheur perdu, n'échappe pas à ce poids de la chair humiliée. Seulement l'amour ne cesse de penser, dans sa détresse, à la parfaite union paradisiaque.

N'est-ce pas là, en vérité, la clef de l'œuvre de Chardonne? Notre auteur est tout simplement, comme tant d'autres, un esprit qui n'a pas pris son parti de l'héritage du premier péché. C'est pourquoi il soupèse, de ses mains impatientes, les douleurs, les ennuis, les soucis, qui sont le bagage ordinaire des difficiles bonheurs humains. Et il s'efforce d'atteindre la substance impalpable de ces bonheurs, leur principe identique, leur source unique. Munis de notre clef, nous pouvons maintenant rentrer dans cette œuvre, et achever de l'explorer. Nous avons dit que nulle entreprise ne nous paraissait à la fois plus juste et plus téméraire. Il faut revenir, pour les apprécier — et ce sera juger du même coup la valeur de la tentative, après l'avoir définie — sur cette justesse et sur cette témérité.

***

Justesse, parce que le couple étant ainsi identifié à l'homme, « ce dieu tombé qui se souvient des cieux », rien n'est plus important que d'éclairer toute expression de notre destinée par ce sublime souvenir. Par là seulement, on rendra compte de certaines choses qui sont en nous, et d'abord de la puissance de l'amour.

La prudence de la vie sociale limite le rôle de l'amour dans le mariage. Mais l'amour réclame sa place, et, au fond, il a raison. Tout le monde a raison, mais pas sur le même plan.

D'une part, la sagesse des familles assure de son mieux l'héritage d'Ève. Elle assemble deux moments de la postérité, en vue de la postérité. Et, à moins d'accident, il arrive que cette œuvre ne réussisse pas trop mal, que la famille continue, que le patrimoine prospère. Cependant l'union ainsi organisée met les époux au bord d'un bonheur d'une autre qualité, presque inaccessible, mais auquel il est bien difficile

qu'ils ne pensent pas, du moment qu'ils sont pétris de cette substance humaine dont la nature donne le vertige aux philosophes : un bonheur qui se situerait non pas dans l'héritage d'Ève, car il échappe à la chaîne héréditaire, mais qui émergerait quasi miraculeusement du déroulement de la création, comme une réplique inespérée au bonheur parfait du couple avant la chute.

Oui, c'est bien d'une sorte de miracle qu'il s'agit. Chardonne ne nous le cache pas, quand il fait dire au héros d'un de ses romans : « Ah! sans doute, la double rencontre favorable est bien extraordinaire. Mais enfin, j'en connais un exemple, et cela me suffit. Un seul exemple! ne sentez-vous pas son importance?... Si nous savions qu'il existe vraiment un homme heureux... » Voilà qui est aussi juste qu'émouvant, parce qu'un tel propos donne toute sa valeur à ce qui dans l'homme est exceptionnel, et parce que l'exception est seule à pouvoir rendre compte du merveilleux qui est caché en nous. Par là, l'amour d'un homme et d'une femme est une étonnante manifestation de ce merveilleux. Chardonne l'indique très sûrement quand, dans son étude du mystère conjugal, il fait une large place au « coup de foudre », par lequel le mystère prend la forme d'une éblouissante révélation. A quelqu'un qui objecte que c'est là une révélation toute physique et d'ordre assez bas, il oppose cette réplique : « Quelquefois on saisit ainsi d'infinies nuances spirituelles. Le fond d'une nature est jugé d'emblée à notre convenance sur un signe mystérieux. » Dans un de ses romans, *Les Varais*, Chardonne exprime avec une poésie singulière cette valeur mystique qui est au centre d'un mariage d'amour, qui peut se heurter aux réalités de la vie, qui peut être submergée et paraître noyée par elles, mais qui demeure, comme une flamme que nulle tempête ne saurait éteindre, comme un rêve qui, en même temps que la transparence du cristal, en aurait l'inaltérable matérialité. C'est bien un rêve, et le rêve d'un pauvre fou, qui, dans *Les Varais*, sur les ruines d'un mariage malheureux, subsiste à travers ces mots : « Il y avait ici une femme... Je l'ai aimée toute ma vie... » Un fou... Oui, l'amour est une sorte de folie sublime, dit Stendhal, et l'on connaît trop un autre mot, celui de Pascal, sur les raisons du cœur que la raison ignore. Ah!

certes, tout cela est banal, est usé, parce que l'héritage d'Ève comporte dans son capital l'habitude, et que l'humanité s'habitue à tout, même à ce qui lui reste de possibilités miraculeuses. Pourtant, c'est bien à ces méditations magistrales qu'il faut revenir, à cette vision de l'homme, qui décèle la raison à travers la folie, qui découvre par-dessus les raisons rationnelles, pour ainsi parler, une raison pure et divine dont l'ineffable lumière se laisse discerner sous les traits de l'amour. Alors, il serait vain de demander à la conscience, à la raison telle qu'on l'entend d'ordinaire, à la sagesse des familles, de se prononcer sur une chose qui la dépasse tellement[1]. Il y a là une merveilleuse manifestation terrestre du triomphe de l'amour sur la connaissance; un cas, entre tous, où l'homme est le jouet de son destin, qu'il l'appelle hasard ou Providence. J'aimerais, pour l'exprimer, modifier le mot de Pascal, en disant quelque chose comme ceci : « Le cœur répond à l'appel d'une raison que les raisons ne connaissent pas. » Car il faut bien voir que cette raison-là se tient très haut au-dessus des mobiles positifs auxquels nous donnons le même nom qu'elle. Et qu'en même temps elle est étonnamment plus vivante que ces raisons abstraites, toujours un peu refroidies par le mécanisme intellectuel qui a présidé à leur développement. Bien mieux, elle ne craint pas de prendre pour agents les mouvements les plus grossiers et les plus brutaux de la vie, parce que ce sont aussi les plus puissants. Là est le point troublant où se rassemblent les sens divers du mot amour. Les illuminations de l'amour semblent n'être le plus souvent que l'expression de notre nature physique. Mais il arrive qu'elles soient, à travers les instincts naturels, comme un signe que Dieu ferait à sa créature amoindrie, pour lui faire entrevoir

1. Cette distinction qu'il convient de faire entre la valeur sociale du mariage et sa valeur mystique est corroborée par la différence entre le droit civil et le droit canon quant à la nécessité du consentement des parents. Alors que, du droit romain jusqu'à nos jours, le consentement des parents a toujours été exigé plus ou moins par le droit civil, les canonistes ont adopté, dès le moyen âge, la doctrine de la validité du mariage contracté sans l'assentiment du père de famille. Et le Concile de Trente frappa d'anathème les partisans de la nullité du mariage pour défaut de consentement des parents. On a plaisir à donner l'appui du Concile de Trente aux vues les plus justes de M. Jacques Chardonne sur les choses de l'amour.

l'existence parfaite qui se réalisa dans le couple du paradis. Alors, il semble que l'individu, qui se sent si fragile quand il est isolé dans l'univers, aperçoive la splendeur de sa condition primitive qu'un éclair lui a furtivement rendue. « Seul on n'existe pas tout entier », dit un personnage de Chardonne. La vie du couple, dans le mariage idéal, rouvre à notre personne déchue une échappée vers la totalité de notre être.

Seulement l'idéal, même quand il nous est accordé d'en approcher autant, demeure au-dessus de nos œuvres. Autant il est juste de ne pas perdre le sentiment de la destinée sublime qui reste malgré tout la nôtre, autant il est téméraire de prétendre la réaliser plus qu'il n'est possible en ce monde, par l'effort d'une ambition forcenée.

La pensée de Chardonne, profondément marquée, nous l'avons dit, par l'esprit protestant, n'est pas la première à nous montrer un homme qui veut trouver en soi une vérité intacte, pure de tout héritage et de toute influence, à proximité immédiate de l'absolu. Rêve d'un homme qui se voudrait Dieu, et qui n'accepte pas d'être un homme. Mais être un homme, c'est précisément, tout en cultivant cette valeur unique que chacun d'entre nous porte en lui, ne pas cesser un moment d'être soumis aux conditions où cette valeur est située et se développe : à la société humaine, toute tissée de rapports, de charges et de profits mutuels, à la chaîne héréditaire qui se déroule en long et en large depuis que notre mère Ève en a reçu le poids dans ses mains coupables, et dont chaque maillon est un couple fait d'un homme et d'une femme. Dieu ne s'est pas retiré, sans doute, de cette société, partagée entre un perpétuel effort vers le rassemblement, vers l'unité première, et les forces de dissociation que sa déchéance a mises en elle. Mais c'est, de la part de l'homme, un orgueil comparable à celui de l'ange rebelle, que de ne point accepter cette condition où toute perfection est relative, où rien n'est situé dans l'absolu. C'est, en outre, un risque à peu près sûr de mensonge, parce que, le paradis terrestre étant perdu, l'homme qui ose en refaire un à son usage, ne peut s'établir que dans la fiction, pour ne pas dire dans l'imposture.

Peut-on vraiment trouver dans un couple humain l'amour

pur et comme désincarné, dont Chardonne dit quelque part qu'il serait « préservé de la vie », qu'il aurait « un goût vrai et certain, exclusif, indépendant », qu'il pourrait « subsister dans le secret, sans recours aux environs, sans ingrédients sociaux »? Trouvaille qui serait un triomphe sans précédent sur les conditions de vie où la créature humaine se trouve depuis sa chute. Ou bien, au contraire, cette volonté d'obtenir à tout prix un amour dont la possession parfaite échappe à notre monde ne mène-t-elle pas l'audacieux qui s'y efforce à une position intenable? Alors, il apparaîtrait que ce que nous avons appelé le sociologue de l'essentiel n'existe pas, — à moins d'être un ascète et un saint, — qu'il peint seulement un individualisme particulièrement redoutable, parce que revêtu de quelque hypocrisie.

Sans doute, le bonheur qu'un être humain trouve parfois dans les plus secrètes délices du mariage peut paraître un reflet du bonheur éternel. Mais il ne peut pas faire que l'éternité soit présente dans la vie mortelle. Le mariage le plus radieux n'est pas le lieu où l'amour triomphe de la mort. Chardonne finit par se heurter à cette vérité implacable au terme du rêve vécu qu'est l'histoire de *Claire*. « Un bonheur effrayant », dit Claire en parlant de celui qu'elle tient dans ses mains; et elle ajoute : « Nous avons tout risqué sur la mort. » Pas même risqué, mais perdu à coup sûr, du moment que les amants-époux se sont donné l'illusion de l'éternité. C'est le premier et le plus terrible démenti infligé à l'homme qui a voulu rivaliser avec Dieu. Non, ce bonheur n'accède pas à l'immortalité. Ce qui dans la vie terrestre a plus de chances de surmonter la mort, tant bien que mal, c'est l'autre aspect de l'union conjugale, c'est la vie héréditaire, en dehors de laquelle, sinon contre laquelle, Chardonne construit le bonheur du couple. Le bonheur éternel a bel et bien été perdu par l'homme au jour de la chute. Il ne lui a été rendu que sous condition. Le semblant d'immortalité auquel il lui est permis d'atteindre sur la terre n'est qu'une suite de peines et de labeurs qui, pour finir, d'ailleurs, n'échappe jamais à la mort. Quant à l'éternité véritable, il se peut que l'amour conjugal ouvre sur elle comme des visions de terre promise. En fait, la mort est là, qui attend les époux, pis, qui attend l'un d'eux.

C'est à quoi les héros de Chardonne ne peuvent se résoudre. « Je ne peux goûter que les choses qui me semblent éternelles » dit l'un d'eux. Ils n'entrent pas dans le jeu de la création, tel qu'il se déroule en ce monde. Ils ont la hantise de l'éternité, point le goût de la postérité. Ils n'aiment pas les enfants, ils n'en ont guère, et s'il en survient dans leur histoire, c'est un désagrément ou un désastre. Au fond, et cela est logique, la postérité est pour eux l'ennemi, puisque la chaîne héréditaire fut le châtiment infligé à l'homme quand il perdit le bonheur de se réaliser en soi. Quand Claire, beaucoup plus proche de la nature que son mari, lui avoue son désir d'un enfant, il lui explique pourquoi il n'en souhaite pas, lui. Comme toujours, Chardonne écarte les considérations conditionnelles : « Les différences de générations ne constituent qu'une petite comédie négligeable. » Et il va à l'essentiel : « Le drame, c'est qu'ils sont nos enfants, tout simplement... Ils sont nos enfants et, aussi, eux-mêmes. Cela se concilie mal. » C'est en effet le point crucial, le conflit renouvelé à chaque génération entre l'humanité d'après la chute et ce qui demeure de l'homme d'avant. La naissance de chaque personne, de chaque individu, de chaque âme, est comme une explosion de l'ordre divin dans le déroulement de l'ordre humain. Et cependant, c'est aux conditions de l'ordre humain qu'est confiée la vie dont chacune de ces étincelles est l'origine. Cela est insupportable aux héros de Chardonne. « Est-ce que je suis responsable des fautes de la création? » demande l'un d'eux. Non, pas de la création. Mais héréditairement responsable de la faute première, et par conséquent destiné à subir les conséquences qui s'ensuivent pour la créature. Tout est là.

Tout est si bien là que le mariage, dans l'œuvre de Chardonne, afin d'échapper si c'est possible aux exigences de l'ordre terrestre, prend aussi une figure abstraite à l'égard de ce qui en est pourtant, en même temps que l'acte principal, la réalité la plus charnelle. Entre le couple innocent et le couple fautif, il n'y a pas seulement l'avènement de la dualité, il y a l'expression misérable de cette dualité, ou plutôt les moyens très bas, toujours proches d'un immonde péché, qu'elle doit prendre à chacun de ses efforts vers l'insaisissable unité première. Nous avons dit tout ce qu'on peut entrevoir

de l'éternel à travers l'amour conjugal. Il faut bien dire aussi ce qu'il a d'inévitablement humain. Mais quoi! la loi chrétienne ne s'en détourne pas. Par là aussi le mariage appartient à l'héritage d'Ève, envers qui la loi qui régit l'union de l'homme et de la femme fait acte de soumission.

C'est parce qu'une telle soumission est absente de l'œuvre de Chardonne, que le lit nuptial y est l'objet d'autant de réserve, pour ne pas dire de froideur, que le désir de la progéniture. De ce point de vue, la part faite à la chair, et même l'aveu de la sensualité, pourrait être le fait d'un cœur humble. Mais, dans l'amour que peint Chardonne, il entre décidément un grand esprit d'orgueil, ou, pour mieux dire, beaucoup d'orgueil de l'esprit. C'est le secret du puritanisme conjugal qui règne dans toute cette œuvre. Le mari d'Éva loue, chez sa femme, une pudeur où il aime à trouver quelque chose « d'inhumain ». La ravissante Claire apparaît comme un ange de la félicité nuptiale. Mais on ne se marie pas avec un ange. Le bonheur que décrit Chardonne est moins un bonheur d'époux que de fiancés, et encore de fiancés qui ne seraient pas de ce monde. C'est la vision d'une union qui ne serait pas issue d'humaines accordailles, mais d'une impossible Annonciation.

Pour ce couple de rêve, Chardonne a créé un jardin qui est vraiment une tentative de réplique au paradis terrestre. Et ce décor moral est plus évocateur que toute analyse, du couple qu'il s'efforce d'y faire vivre. On trouve déjà l'image de ce jardin dans l'*Epithalame* : un jardin qui a l'attrait de l'inconnu, où des amoureux, qui ne sont ni époux ni même fiancés encore, s'enivrent d'un sentiment presque virtuel. Mais c'est dans l'*Amour du Prochain*, où Chardonne parle sans personnage interposé, qu'il donne d'un tel lieu l'évocation la plus curieuse et la plus révélatrice. Il écrit alors : « J'ai planté ces narcisses à l'automne, en pensant que leur pâleur de cierge serait belle sous les cerisiers en fleurs; je me disais qu'en arrivant par cette allée, un matin, à la fin d'avril, on aurait la surprise de ce bosquet nuptial, drapé de blanc, au sol étoilé. Quand j'orne mon petit jardin, ce n'est pas pour moi : je pense à un être vague, qui regardera ces choses, qui aimera ces couleurs, qui sera content de ma trouvaille, et je partage son plaisir. Il faudrait que cette personne

soit très exacte, car le spectacle est court. J'ignore le nom de ce prochain, pour qui j'ai planté tant de fleurs, et qui ne vient jamais, heureusement, car il me dérangerait. » Je crois bien qu'il n'y a rien de plus caractéristique, chez Chardonne, que ce jardin à prétentions édéniques : ce paradis pour mariages blancs, cette apparence angélique d'une terre vouée au bonheur, mais dont le jardinier a le cœur dévoré par le serpent de la curiosité, de l'orgueil, de l'égoïsme, le serpent par qui l'enfer est entré dans le jardin, au premier jour du monde.

Car il faut aller jusqu'au bout de cette tentative surhumaine et inhumaine, et bien voir où elle tend finalement. Nous avons tâché de nous rendre compte, en le serrant de plus en plus près, de cet étonnant mariage idéal. Mais quels époux habitent ce mariage-là? Quel visage nous montrent-ils?

Le mari d'abord, l'homme. Ou plutôt cette espèce d'homme qui refuse tout l'ordinaire de sa condition, et qui joue au démiurge pour refaire à son gré la loi du mariage. Nous ne l'avons jamais désigné, dans ces pages, que par allusion. « L'un des personnages de Chardonne », avons-nous dit, chaque fois que nous l'avons rencontré. Ces personnages s'appellent Albert, Pierre, Frédéric, ou portent d'autres prénoms encore. Ils ont chacun leur caractère, et pourtant ils se ressemblent tous. Ils ont tous, de l'amour, le même sentiment ombrageux, inquiet, jaloux moins de l'aimée que d'eux-mêmes, éperdus de bonheur absolu et solitaire. Il faut finir par donner à ce personnage unique sous ses apparences diverses un nom unique lui aussi, et symbolique en même temps. Nous l'appellerons *Ego*.

Ego est un dilettante du mariage, — du mariage considéré non tout à fait comme un des beaux-arts, mais au moins comme un instrument de délectation individuelle. Ego n'aime point la partenaire de cette entreprise; il n'aime que lui-même. Il l'avoue, au fond, car il se connaît, — il passe sa vie à se connaître, — et il sait qu'il lui manque le principal de l'amour : le renoncement à soi. « Il faudrait se débarrasser tout à fait de soi, dit-il quand il pense à son épouse, et devenir elle-même. Au contraire, j'offre, pour lui plaire, des choses qui me contenteraient et qui ont toujours quelque rapport avec mon amour. » Le véritable mariage est un don de soi. C'est

ce qui fait sa magnificence. C'est ce qui l'emporte, malgré tout, avec tout ce qu'il a d'imparfait et d'impur, du côté de la grande loi d'amour par laquelle tout peut être finalement sublimé. Mais pour Ego, au contraire, le mariage sert au culte de soi. Ego ne cesse pas de le dire. Il évoque, dans l'*Epithalame*, « cette étroite société que nous formons avec le meilleur, le plus vrai de nous ». Il exalte, dans le *Chant du Bienheureux*, ceux qu'il a connus avec « une vie pure, parce qu'ils étaient solitaires ». Bien plus, il ne craint pas de peindre, en termes atroces, le tableau du mariage sans amour dans lequel il se plaît : « L'amour nous perd toujours. Malheureux, il dévaste; satisfait, il nous dépossède davantage... Il n'est pas fait pour moi. Je veux la solitude, la chasteté, et tout l'usage de mon esprit. A défaut du monastère, c'est le mariage qui me l'a donné. Il se passe de l'amour. » Cependant, comme s'il redoutait ce que cette profession d'égoïsme a de trop cynique, il fait une certaine part à l'amour, sous le nom de ce qu'il appelle l'amitié : « Je ne connais que l'amitié, dit-il, le seul sentiment, je crois, que je sois capable d'éprouver : elle ne réclame ni pitié, ni charité, ni bonté. Elle s'en offenserait. Voilà bien l'amour du prochain. » Propos odieux, dira-t-on, qui fait de l'amitié un sentiment de tartuffe, une parure mensongère de la plus affreuse sécheresse du cœur. Peut-être, mais peut-être aussi est-il vrai — et quand Chardonne prête de tels propos à Ego, il ne nous laisse pas oublier qu'il est un psychologue terriblement perspicace — peut-être est-il vrai que l'amitié est mieux compatible avec l'orgueil, en tout cas avec l'individualisme, que l'amour. Elle ne pose pas, comme l'amour, le problème auquel Ego tient à se dérober, de l'abdication totale de l'individu. Si l'amitié plaît tant à Ego, — et les amitiés les plus illustres démentiraient-elles, si on les creusait à fond, cette triste vérité? — c'est qu'elle offre les attraits de l'amour sans engager l'homme à se donner tout entier. Il ne serait peut-être pas nécessaire que l'amour du prochain fît l'objet d'un commandement tellement impérieux, si l'amour des créatures qui nous sont le plus proches n'exigeait pas des sacrifices méritoires, dont savent se dispenser ceux qui se donnent l'agrément d'aimer au loin. L'amitié peut n'être souvent qu'un amour d'amateur.

Ego est cet amateur-là. Ego n'aime point. Il croit aimer.

Il n'a qu'une passion, celle de connaître. Au fond, toute connaissance est dangereuse, car elle est la compagne de l'orgueil, qui, aussitôt qu'il est entré dans le jeu, stérilise tout ce qu'il atteint, à commencer par la connaissance elle-même. Mais périlleuse entre toutes est la connaissance du cœur. Connaître ce que l'on aime, quelle témérité! Il n'est qu'un moyen sûr, qu'un moyen juste : aimer, pour participer à la connaissance triomphale par la grâce de l'amour.

Ego le sait. C'est pourquoi il a voulu tant épurer l'amour, afin de mieux connaître, afin d'approcher davantage d'une exacte vérité. Pureté, vérité, il a toujours ces mots à la bouche, mais avec un sens excessif, et comme exaspéré par l'effort qui les prononce avec insistance. En fait, il a tué l'amour par cette volonté quasi diabolique de connaître, qui en forçant la nature, en retourne la puissance contre soi. Il aime son intelligence; ce qu'il appelle l'amour n'est que l'esclave de sa domination intellectuelle. « Une femme intelligente et qui vous aime, dit-il, est un auditoire merveilleux. On ose tout dire. On peut parler de soi, et on est toujours entendu. » Ego retrouve ainsi l'unité qui est le but du mariage; mais c'est en trichant à son profit, en escamotant l'autre partie pour faire l'unité autour de lui seul. Quand nous avons parlé de la merveilleuse puissance de l'amour, nous nous sommes référé à une raison surhumaine en qui viendraient se fondre toutes les raisons de l'homme. Mais Ego le démiurge substitue frauduleusement à cette raison-là sa raison d'homme, et même sa raison de raisonneur. Ce qu'il appelle amour n'est pas l'élan vers son objet, et, à travers cet objet, la soumission à la Raison Créatrice, mais la tyrannie d'un insatiable sujet qui est à soi-même son propre dieu.

Voilà l'œuvre de l'orgueil dans le paradis qu'Ego a voulu se construire de ses propres mains. Voici, par voie de conséquence, la place qu'y occupe le mensonge.

Un tel paradis a tôt fait de ressembler à un enfer. D'abord, parce que cet isolement d'une orgueilleuse intelligence tourne à un tourment atroce, qui est son propre châtiment. Ce La Rochefoucauld en ménage, contracté sur le cœur féminin, et qui explore à la pointe d'un scalpel sa tendre victime, ne cesse de se piquer lui-même. Mais surtout, c'est un enfer,

parce qu'Ego est appelé à y subir la peine qui est proprement infernale, et cela aussi bien dans les tableaux de la damnation quand ils sont évoqués par Dante, que dans les enfers selon Homère ou Virgile : l'impuissance à saisir l'objet qu'un désir sans frein s'est proposé, la réalité évanouie dans le moment qu'on croyait l'atteindre, la rencontre de l'ambitieux avec le vide, du cupide avec le néant.

Quel sera le nom de l'épouse d'Ego? Ce sera *Ombre*, *Reflet*, *Image*, tout ce qui peut exprimer le décevant et l'insaisissable. Oui, Ombre, comme ces figures qui se dérobent à l'étreinte d'amants désolés sur les rives du Styx. Berthe, Rose, Marie, Éva, Claire, autant d'Ombres. Éva, par exemple, dont son mari doit avouer, qu'il ne sait même pas qui elle est : « La femme que je vois, Éva la rejette comme une abominable déformation de sa personne, et, dans le personnage que je suis, et que je crois connaître assez bien, elle distingue, à travers ce cahier, un être que je n'admets pas. C'est un conflit de fantômes... » Conflit tragique dont le comique n'est pas exclu parfois, car l'aventure humaine lui garde toujours une place. On le voit dans *Éva*, que l'on pourrait appeler le roman de la relativité dans le mariage : Ego a cru fuir le relatif; le relatif s'est vengé en se faisant femme infidèle, ce qui est à la fois le comble et le plus ordinaire du relatif en matière conjugale. C'est d'ailleurs le seul adultère dans toute l'œuvre de Chardonne, où l'idéal du mariage est imposé avec assez de puissance pour qu'il soit impossible à la femme de tromper son mari. Prendre un amant, ce serait encore une façon de participer à l'héritage d'Ève, au-dessus duquel l'épouse d'Ego a été haussée bon gré mal gré. Dans le mariage où elle est enfermée, elle peut mourir, elle ne peut pas s'évader.

Ombre finit par mourir presque toujours, d'autant plus sûrement qu'elle est entrée davantage dans les cercles de l'amour transcendantal. Elle meurt de ce qui donnait la vie à ses sœurs aînées sur les bords du fleuve souterrain : la coupe de sang frais que leur tendait Ulysse ou Enée, le sang symbole de la vie. Toute rentrée dans la vie est fatale à l'amour dont Ego écrit : « Je me dis qu'il devait exister un amour magnifique, gratuit et raffiné, qui est vraiment notre œuvre et fait de rien. » Ombre est la victime désignée de cet amour-là, de ce

bonheur voulu, caduc parce que trop voulu. Le jour où Ego a cru atteindre ce bonheur impalpable, Ombre s'appelle Claire. Ombre Claire... Oui, c'est très bien ainsi : comme il y a les Ombres blanches dans l'opéra de *Castor et Pollux*. Le conflit de fantômes s'est résolu dans une extatique figure de ballet sur un duo d'amour. Ombre Claire... Oh! toucher sa robe blanche! Mais la créature de la volonté d'Ego, tout comme ses sœurs qui l'ont précédée dans la mort, habite un lieu irrespirable, une construction arbitraire de l'art d'aimer. Quand l'air de la vie y pénètre, elle chancelle, et son sang trop léger quitte ses veines, comme il arrive aux corps vivants en présence d'une rupture d'atmosphère. Claire elle-même n'a pas échappé à ce destin. C'est le plus grand malheur d'Ego, et sa faillite définitive. Aventure commune à tous ceux qui, pour avoir voulu atteindre ici-bas l'essence de la vie, ont débouché sur les lieux affreux où c'est la Mort qui s'installe dans l'Éternité.

***

Nous voilà au terme de l'expérience de laboratoire à laquelle Jacques Chardonne a soumis l'état de mariage. La critique qui a été faite le plus souvent à l'œuvre de Chardonne est précisément d'être une expérience de cette sorte, où les êtres sont placés hors de la vie, dans les conditions les plus propres à les rendre inhumains. Nous avons tâché de discerner nous-mêmes et d'identifier cette inhumanité, c'est-à-dire, pour donner à ce mot son sens explicite, d'y reconnaître ce qui est tourné contre l'ordre de l'homme. Mais, en ce sens-là, il entre beaucoup d'inhumain dans l'humain, car l'ordre de l'homme n'est pas de ce monde. C'est pourquoi l'œuvre de Chardonne ne représente pas une monstrueuse abstraction comme on l'a dit parfois. La nature morale a ses poisons, comme la nature physique. Seulement, dans la vie, les poisons sont dilués et circulent à travers les corps. Ils sont fleur, ils sont pulpe, ils sont tendre chair d'enfant. Ils n'en sont pas moins poisons au fond du creuset ou de la cornue. Ainsi de l'esprit malin que Chardonne isole et met en valeur. Les personnages romanesques qui incarnent cet esprit semblent des monstres, parce qu'ils sont, comme tous les personnages de romans,

l'expression excessive d'une force qui, dans l'ordinaire de l'humanité, se manifeste de façon plus atténuée ou tout au moins plus sournoise. Mais si l'on a soin de leur rendre le caractère de symbole qui appartient de droit à toute créature poétique, ce sont moins des monstres que les miroirs d'une terrible vérité.

La vie humaine, qui peut ouvrir des échappées sur le Ciel, qui en peut ouvrir d'autres sur l'Enfer, n'est jamais ni le Ciel ni l'Enfer à l'état pur. Mais elle est jeux mêlés de l'Enfer et du Ciel. L'œuvre de Chardonne, en nous montrant une tentative de vie céleste que sa folle audace conduit à une issue infernale, nous mène aussi près qu'il est possible de l'une et de l'autre porte. Elle a entr'ouvert la porte du Ciel, qui est Amour. Elle ne laisse pas voir moins nettement que la porte de l'Enfer est le contraire de l'Amour, autrement dit l'amour de soi.

Ego, un monstre? Soit. Mais un monstre qui ne serait pas aussi près de nous, si l'égoïsme dont il représente la quintessence n'était pas aussi insidieusement répandu dans toute la vie. Monstrueuse l'hypocrisie d'Ego? Pourquoi? Parce que c'est tartufferie suprême que d'invoquer l'amour le plus pur, tandis qu'on ne pense qu'à soi-même? Alors, je voudrais bien savoir quel homme, ni quelle femme, n'a jamais été ce tartuffe-là. L'échec de l'individu devant les exigences de l'amour : y a-t-il un autre drame sur la terre?

L'œuvre de Chardonne exprime ce drame avec intensité. C'est ce qui fait sa grandeur. Une grandeur à qui rien ne manque : car Chardonne n'enferme pas l'individu dans une impasse, comme on le croit trop souvent. Il y a dix pages de lui qui ne doivent pas rester inaperçues : ce sont celles qui terminent *Claire*, quand le créateur d'Ego a mené son personnage aux limites d'un impossible bonheur. Le rêve d'amour s'est brisé dans la mort. Ombre Claire a regagné le domaine des ombres, sa patrie. L'évasion de la vie, que l'imprudent Ego a tant voulue, elle en a pris le seul chemin qui soit. Si Ego était aussi abstrait de l'humanité qu'il a pu croire, il n'aurait qu'à la suivre. Mais, parce qu'il n'est qu'un homme un peu plus terriblement vrai que ses pareils, il consent enfin à rentrer dans la vie d'homme. Dans cette sorte d'aventures à

mi-chemin de ce monde et de l'autre, c'est le plus souvent Eurydice qui reste dans l'autre. Alors, Ego sera délivré de son côté en découvrant l'issue de sa prison morale. « Dans la vie acceptée, se prend-il à dire, il y a quelque chose qui est plus que la vie. » Le dépassement de soi, tant cherché en vain, le voilà trouvé : dans le renoncement de soi. Ego lui-même y arrive. La vie est une grande maîtresse. Bien rebelle qui lui échappe.

L'amour vrai ne se cherche pas. Il se trouve dans toutes les abolitions de l'égoïsme. La grandeur de l'amour tient souvent à de petites œuvres. Il s'agit en somme de faire entrer le souvenir de l'Eden dans l'héritage d'Ève. Cela ne va pas sans qu'une exacte fidélité aux charges de l'héritage accompagne le sentiment de l'éternel. Et qu'elle doive même le précéder. Aimer, ce n'est pas toujours regarder le soleil. Le soleil ne se laisse point regarder fixement. Mais c'est prendre soin, par d'humbles et dociles travaux, des plantes de la terre qui vivent du soleil et qui témoignent pour lui.

De petites amours sont communément le chemin le plus sûr d'un amour plus grand. Etre soi mais être nous, tel est apparu le problème insoluble du mariage. Et il est bien insoluble si on le heurte de front. Mais il se trouve que les petites tâches de la vie, loin de nuire à ce grand dessein, en procurent des solutions détournées. « Etre nous » devient plus facile, quand on a commencé de l'être avec chaque chose qui s'offre à soi.

Quand j'étais enfant, et que je disais : « Je veux, » on me répliquait, pour m'apprendre à vivre : « Le roi dit : nous voulons. » Cela ne doit-il pas être vrai aussi du roi de la création? Dire « je », être Ego, c'est peut-être, au fond, la seule chose défendue sur la terre. « Je veux », règne de soi, ambition, déception. Mais « nous voulons » : acceptation de l'héritage d'Ève, où l'on est toujours deux, où il n'y a pas de sujet sans objet. Je veux, dit l'orgueilleux, et s'il est artisan, la pièce de bois éclate sous le coup de sa violence. Mais nous voulons avec le bois, et le bois se fait cannelure ou feuille d'acanthe. Nous voulons, répond modestement Mozart au prince qui lui commande un petit ballet, et le ballet sera musique immortelle.

Et quand nous voulons avec notre propre chair, avec une âme sœur de la nôtre, il advient que notre œuvre soit éclairée par la lumière du bonheur. Seulement, il ne faut pas trop vouloir le bonheur. C'est déjà bien beau de pouvoir le garder quand il passe. La vie aussi est une œuvre d'art. Le malheur des hommes est que, pour cet art-là, tout le monde se croit du génie. Vous savez comment cela se fait, Chardonne, une œuvre d'art : dans la patience, contre l'anxiété, dans le labeur, contre la lassitude et le dégoût. Et puis, il arrive que le bonheur d'expression nous échoie, comme si nous l'avions mérité. Le merveilleux, c'est qu'il nous soit donné quelquefois. Le vrai mystère du mariage, c'est que le visage du bonheur puisse s'y montrer si fascinant.

ANDRÉ ROUSSEAUX

# LA GUERRE SOUS LES MERS[1]

A cette époque, les plus célèbres virtuoses du sous-marin opéraient en Méditerranée : Hersing, sur l'*U-21*; Gansser, avec l'*U-33*; Büchner, avec l'*U-34*; Kophamel, sur l'*U-39*; Valentiner, sur l'*U-38*, qui prit la mer le 5 février et fut, à la fin du même mois, relevé par Arnault de la Périère.

Lothar von Arnault de la Périère fut envoyé de Berlin à Cattaro par voie de terre. Il se révéla, d'emblée, comme un des plus dangereux ennemis du trafic allié. Ses aïeuls étaient français : l'un d'eux offrit son épée à Frédéric II. Depuis cette époque, la famille avait fourni à la Prusse de loyaux serviteurs. Il n'était pourtant venu qu'assez tard à l'arme sous-marine. Il avait d'abord été officier torpilleur, puis aide de camp de Tirpitz. Au début de 1916, il avait, enfin, obtenu le commandement d'un des meilleurs sous-marins modernes, l'*U-35*.

Arnault n'aimait pas la torpille. Il préférait arraisonner et couler ensuite, à coups de canon et de bombes. Il ménageait, ainsi, ses provisions, se rendait un compte exact de l'identité et du tonnage de ses victimes.

Son premier coup de maître fut la destruction du *Provence II*, avec dix-huit cents hommes de troupes à bord. Puis, au large de Port-Saïd, il détruisit un petit sloop, le *Primula*, qui lui opposa une résistance désespérée. Frappé violemment à l'avant, le vapeur essaya d'éperonner l'*U-35*. Il reçut, mais évita, une deuxième et troisième torpille : il ne succomba qu'à la quatrième.

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 octobre, 1er et 15 novembre.

A la même époque, deux petits *UC*, de la base de Pola, commençaient à infester de mines la Méditerranée. L'Italie, qui était entrée en lutte aux côtés de l'Entente, et n'avait déclaré officiellement la guerre à l'Allemagne que le 27 août 1915, ressentit bientôt leurs pernicieux effets. Au début de décembre, le transport *Re Umberto* chargé de troupes, coula devant Valona, puis ce fut le tour d'un torpilleur, l'*Intrepido*; d'un croiseur auxiliaire, le *Citta-di-Palermo*; d'un autre transport, le *Brindisi*. Un des deux *UC*, le *UC-12*, se prit à son propre piège, et, sortant de Cattaro, dans la direction de Tarente, coula à pic sur une mine qu'il avait mouillée trois jours auparavant. Les Italiens renflouèrent le bateau et l'utilisèrent dans leur flotte.

Les sous-marins allemands s'avancèrent jusque dans la mer Noire. En dépit de leur activité, l'*U-39* qui y avait rallié l'*U-33*, au mois de mai, et resta jusqu'au mois d'août dans le Pont-Euxin, n'y fit qu'un très maigre butin : quelques vapeurs, voiliers et petits bateaux de pêche. Gansser, commandant de l'*U-33*, se couvrit de honte, en envoyant par le fond le navire-hôpital *Portugal*, avec quatre-vingt-dix victimes, dont quinze infirmières.

Mais ces succès pâlirent auprès de ceux remportés par La Périère. Du 26 juillet au 20 août, il ne coula pas moins de cinquante-quatre bâtiments, d'un déplacement total de quatre-vingt-onze mille tonnes; il ramène à Pola leurs cinquante-quatre pavillons. Fidèle à sa tactique habituelle, il tira au moins neuf cents coups de canon, au cours de sa plus longue croisière, et lança seulement quatre torpilles : une, d'ailleurs, contre le croiseur français *Waldeck-Rousseau*, mais sans effet. Son canon de 105 millimètres, manié par un pointeur d'élite, coulait généralement les victimes après un coup de semonce. Il ouvrait le feu, de très loin, à plus de cinq milles, puis se rapprochait, et, tandis que l'équipage abandonnait le navire, l'achevait de deux coups bien ajustés, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière. On attribua à Arnault la destruction de plus d'un demi-million de tonnes de navires — le cinquième du total des pertes de la Méditerranée : deux navires de guerre, un croiseur auxiliaire, cinq transports de troupes, cent vingt-cinq steamers, soixante-deux voiliers.

Au mois d'octobre, — le 4 — Arnault de la Périère porta à la marine française un coup terrible par la destruction du croiseur auxiliaire *Gallia*, de quatorze mille neuf cent soixante-six tonnes. Le *Gallia* marchait pourtant à belle allure — dix-huit nœuds — et en zigzags; il avait à bord deux mille hommes de troupes, Serbes et Français, ainsi qu'un important matériel d'artillerie destiné à Salonique. Une panique se produisit : plusieurs soldats se jetèrent par-dessus bord. La mer se couvrit d'embarcations de sauvetage surchargées et de nageurs luttant dans l'eau froide de l'automne. Le grand vapeur coula, par l'avant, au bout de douze minutes; six cents hommes périrent. Le poste de T. S. F. avait été avarié par l'explosion de la torpille; aucun signal de détresse ne put être lancé. Ce n'est que le lendemain que le croiseur *Châteaurenault*, qui suivait la même route, recueillit douze cents hommes, réfugiés sur les embarcations et les radeaux.

Pendant la deuxième moitié de l'année 1916, deux cent cinquante-six navires furent ainsi détruits en Méditerranée : quatre-vingt-seize britanniques, avec quatre cent quinze mille quatre cent soixante et onze tonnes; vingt-quatre français, avec soixante-quatre mille huit cent vingt-neuf tonnes; cent quatre-vingt-six italiens, avec cent soixante et un mille huit cent trente et une tonnes. Au mois de décembre, six grands sous-marins et trois petits tenaient la mer. Dès le début de 1917, vingt-cinq unités sous-marines furent « basées » dans les ports de l'Adriatique.

En cette fin d'année, les sous-marins allemands avaient d'ailleurs été, à dessein, répartis sur toutes les mers, pour frapper l'opinion alliée et les marins de tous les pays neutres. On les vit, presque à la fois, apparaître sur les côtes américaines, dans l'océan Glacial, entre l'Islande et les îles Féroë, près de Cadix, au large du Portugal, dans le golfe de Gascogne. Ils voulaient ainsi répandre la terreur sur toutes les mers, troubler les imaginations par leur don d'ubiquité.

Le sous-marin allemand fut même employé à des missions pour lesquelles il n'eût jamais paru convenir en temps de paix : transporteur de personnel sur des côtes désertes, exécuteur de missions secrètes et d'espionnage, ravitailleur des alliés lointains de l'Allemagne.

C'est ainsi que l'*UC-20*, petit sous-marin construit spécialement à cet effet, doté de soutes au lieu de puits de mines, quitta l'Allemagne le 20 octobre 1916 : il était chargé de porter des armes à l'agitateur marocain El Hiba. Le service des renseignements français en fut avisé. Le 24 novembre, un de nos chalutiers, croisant dans les parages du cap Noun, découvrit, à un mille de terre, un grand radeau, en toile caoutchoutée, gonflé d'air, rempli de fusils Lebel et de cartouches on y trouva aussi un petit code, destiné à correspondre avec une mission déjà descendue à terre avec des armes, et qui était composée d'un capitaine allemand, ancien attaché à la légation de Fez, d'un capitaine turc, d'un sergent d'artillerie bavarois, et d'un tirailleur marocain, fait prisonnier en France par les Allemands. La cargaison du radeau était le reste du chargement total, que le sous-marin n'avait pas pu débarquer, à cause du mauvais temps. Il ne put pas non plus entrer en liaison avec les émissaires qui durent se rendre aux Espagnols.

Deux jours plus tard, un autre sous-marin, l'*U-52*, parti d'Allemagne pour opérer dans la région de Madère et des Canaries, et interrompre le trafic argentin et brésilien, destiné aux Alliés, se trouvait, par gros temps, à deux cents milles des côtes de Portugal. Son commandant aperçut soudain un grand navire de guerre, qu'il prit pour un anglais. Il lui décocha presque à bout portant — à cinq cents mètres — une torpille, qui le frappa juste par le milieu, dans une soute à munitions. Le navire, complètement éventré, sombra instantanément. Revenus en surface, les Allemands ne purent repêcher qu'un collet d'obus éclaté, projeté sur leur pont, et le ruban d'un bonnet français. Celui-ci portait le nom de *Suffren*. Le vétéran des Dardanelles, l'ancien bâtiment-amiral de l'amiral Guépratte, qui s'était couvert de gloire à l'assaut des forts turcs, avait été envoyé, sans escorte, à Brest pour des réparations. C'est là qu'il trouva, à la lueur blafarde de l'aube d'un jour d'hiver, dans des parages où aucun ennemi n'avait jamais été signalé, la mort sournoise et sans merci.

La guerre sous-marine étendait donc sans cesse ses ravages. En décembre, Valentiner conduisit son *U-38* devant Funchal.

La traversée du détroit de Gibraltar est souvent dure, contrariée par des courants brutaux. Le rusé corsaire eut l'idée

d'arraisonner un vapeur neutre et, pour épargner son combustible, de se faire remorquer par lui, à travers le détroit. Il rencontra un grand paquebot américain, mais le laissa passer pour ne pas risquer d'envenimer les rapports allemands avec les États-Unis.

Pendant la nuit, la mer grossit : le vapeur en profita pour larguer ses amarres et pour s'échapper. Le lendemain, le temps était si mauvais que tous les marins de quart sur le kiosque durent s'y attacher.

Arrivé en vue de Funchal, le 3 décembre, au matin, Valentiner y distingua un grand voilier à six mâts : c'était un américain; il n'y toucha pas. En s'approchant, l'Allemand aperçut, derrière le voilier, une petite canonnière : c'était la française *La Surprise.*

Valentiner pénètre audacieusement dans le port : il sort légèrement le périscope et passe à deux mètres d'un vapeur portugais brun. Arrivé à cinq cents mètres du navire américain, à la même distance de *La Surprise*, entourée de chalands qui l'approvisionnent en charbon, Valentiner vise juste en son milieu, et vire aussitôt de bord. Le petit navire français, atteint dans une soute centrale à munitions, vole littéralement en l'air, ainsi que les chalands. L'Allemand lâche une seconde torpille sur un gros vapeur câblier de six mille tonnes, le *Datia*, qui coule, mais dont le canon arrière, émergeant encore, ouvre le feu sur le périscope; une troisième torpille est lancée sur le convoyeur de sous-marins *Kangouru.*

Alertés, les forts portugais tirent, au jugé, dans la mer. Leurs vieux canons ne portent même pas jusqu'à l'*U-38*, qui réussit à prendre le large. Il règle les obus de cent cinq millimètres à explosif, sur les forts et la ville. Une grosse explosion laboure celui de gauche; des fragments de roches volent jusque dans la mer. L'offensive a donc parfaitement réussi. Quelque temps après, Valentiner, de retour en Allemagne, reçoit l'*Ordre pour le Mérite*, des mains même de celui que tous les sous-mariniers détestent à cause de son influence sur l'esprit de l'Empereur : l'amiral von Müller.

Cependant la situation générale avait, une fois de plus, évolué favorablement pour l'Allemagne : la fin de l'année 1916 est couronnée de beaux succès; le 18 novembre, l'armée

roumaine est battue à Craïova; le 6 décembre, les armées allemandes entrent à Bucarest.

Aux États-Unis, Wilson a été réélu en novembre. Son triomphe renforce en lui la volonté de paix. Il veut être l'arbitre de l'univers.

***

Le Président réfléchissait encore aux moyens de réaliser ses grands desseins, quand, sans attendre plus longtemps, et fidèles à leurs habitudes de brutalité, les Allemands lancèrent, le 12 décembre 1916, un véritable ultimatum. Ils se déclaraient prêts à participer à une conférence pour la paix — mais une paix fondée, en somme, sur leur victoire.

La proposition allemande avait été, au fond, conçue comme un prélude à une reprise éventuelle de la guerre sous-marine sans merci : « Nous sommes, télégraphia Bethmann à Bernstorff, le 9 décembre, décidés à exploiter la situation favorable créée par la chute de Bucarest... Si nos adversaires repoussent nos avances, c'est sur eux que retombera la haine provoquée par la continuation de la guerre. » La déclaration lue au Reichstag, le 12 décembre, se terminait par des mots gros de menaces : « Si la lutte continue, les quatre puissances déclinent formellement toute responsabilité devant l'Humanité et devant l'Histoire. Dieu sera juge. Nous sommes prêts pour la lutte, nous sommes prêts pour la paix. » L'Empereur adressa de son côté, à l'armée, ce message : « Soldats, d'accord avec les souverains alliés, conscient de notre victoire, j'ai fait une offre de paix à l'ennemi. Il n'est pas encore certain qu'elle soit acceptée. Vous vous battrez jusqu'à ce que ce moment arrive. »

C'est alors que Wilson lança une note, demandant aux belligérants de faire connaître leurs buts de guerre : il prit bien soin de faire remarquer qu'il n'existait aucun lien entre cette démarche et celle de l'Allemagne.

Le 19 décembre, les deux gouvernements, britannique et français, firent une réponse concordante : « Il faut que la restitution soit complète, que la réparation soit absolue, que les garanties soient effectives. »

Cette fière réplique fut bien accueillie par la majorité de l'opinion publique américaine. Mais, pour Wilson, elle fut une désillusion. Il se méfiait de tous les gouvernements belligérants, d'où qu'ils fussent, de l'Europe centrale ou d'ailleurs. Il se croyait plus que jamais voué, de par sa réélection même, à préserver son pays de la guerre. A son confident, le colonel House, qui le pressait de faire, enfin, des préparatifs, en vue d'une lutte éventuelle, il répondait : « Il n'y aura pas de guerre! Le pays ne veut, à aucun prix, être impliqué dans le conflit. Nous sommes, aujourd'hui, la seule des grandes nations blanches en dehors de la guerre. Ce serait un crime contre la civilisation que d'y prendre part. »

Mais l'évolution rapide, désormais, en Allemagne, vers la guerre sous-marine sans restriction, allait enfin lui dessiller les yeux, et le convertir, — le dernier peut-être des citoyens des États-Unis, — à l'action aux côtés des Alliés.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir été prévenus par le pénétrant Bernstorff que les chefs de la politique allemande, faisant fi de ses conseils, allaient définitivement s'aliéner les États-Unis. « Il est de toute importance, mandait Bernstorff à Berlin, le 17 novembre, de ne pas rouvrir les hostilités contre les navires de commerce armés, surtout à cause des projets de paix de Wilson. » Et, quelques jours après : « Toute controverse sous-marine rendrait plus mauvaise l'opinion publique à notre égard : si l'on peut, au contraire, éliminer cette question, la tension entre l'Angleterre et les États-Unis s'accentuera. » Bernstorff voyait juste : la Liberté des mers était le grand espoir caressé par Wilson pour fonder la paix du monde. Ce principe ne pouvait qu'agréer à l'Allemagne, et, par contre, inquiéter l'opinion britannique.

Jusqu'au dernier moment, Wilson, fluctuant, et foncièrement pacifiste, n'avait-il pas pu croire à la possibilité du retour de l'Allemagne à la sagesse? Quand, le 5 décembre, l'ambassadeur américain Gerard avait rejoint son poste à Berlin, il avait proclamé, dans le banquet de réception qui lui avait été offert, à Berlin, à l'Hôtel Adlon, que « jamais les rapports n'avaient été aussi bons entre les deux nations ».

L'état d'esprit allemand était pourtant loin de répondre aux espoirs de Wilson. Son ambassadeur trouva, tout d'abord, le

Ministère des Affaires étrangères aux mains d'un partisan de la lutte à outrance, Zimmermann. Inféodé au parti militaire, il avait remplacé von Jagow, jugé trop tiède. Gerard ne tarda pas à déchanter et à se rendre un compte exact de la sincérité du pacifisme allemand. Quand il demanda à Bethmann-Hollweg quelles conditions mettrait l'Allemagne à l'évacuation de la Belgique, il ne put en obtenir que des réponses évasives : l'Allemagne désirait conserver Liége et Namur, obtenir des rectifications de frontières dans le Nord de la France.

Le duumvirat militaire, tout-puissant, par la veulerie de Guillaume II, parla bientôt en maître absolu. Le 20 décembre 1916, Ludendorff télégraphia à Zimmermann : « Lloyd George, ayant, dans sa déclaration à la Chambre des Communes, repoussé notre offre de paix, j'ai la conviction, fondée sur les impressions recueillies sur le front ouest que, désormais, la guerre sous-marine doit être engagée avec toute la vigueur possible. » Hindenburg confirma, le surlendemain : « A mon avis, écrivit-il à Bethmann-Hollweg, étant donné la situation militaire, nous devons, sans tarder, passer au torpillage des navires de commerce armés... Votre Excellence, à l'occasion des conférences de Pless, de la fin d'août dernier, a fait dépendre la décision de commencer la guerre sous-marine à outrance, d'une déclaration de ma part, par laquelle j'estimerais, d'après la situation militaire, que le moment en serait devenu opportun. Je fixe ce moment à la fin de janvier prochain. Notre victoire en Roumanie sera alors complètement exploitée. »

Bethmann-Hollweg manifesta un enthousiasme des plus mitigés; il fit de nombreuses objections. Pour lui, la guerre sous-marine sans restriction ne devait point être engagée avant que les troupes nécessaires eussent été réunies aux frontières hollandaise et danoise. Il désirait surtout, avant d'engager la lutte, être sûr que les avantages de la guerre sous-marine à outrance seraient plus grands que les inconvénients résultant du passage de l'Amérique dans le camp ennemi. La réponse de Hindenburg, le 6 décembre, fut catégorique : ... « J'avais souligné la nécessité d'une prompte et énergique action sur mer, car j'y voyais le seul moyen d'amener

la guerre à une fin rapide... Notre situation ne permet pas que des négociations quelconques puissent entraver une mesure militaire dont on a reconnu l'opportunité. Je maintiens formellement mon opinion. Je renouvelle ma demande de voir commencer, sans négociation préalable, la guerre sous-marine contre les navires de commerce armés, et entamer, immédiatement, les pourparlers relatifs à la préparation de la guerre sous-marine intensifiée. »

Sur la demande du haut commandement, et sans attendre l'issue de pourparlers de paix, engagés par l'Allemagne et par Wilson, von Holtzendorff avait, le 22 décembre 1916, adressé au maréchal von Hindenburg un mémoire destiné, dans l'esprit de son auteur, à entraîner l'adhésion définitive, et générale, au principe de la guerre sous-marine sans restrictions.

« Je n'hésite pas à déclarer, — *ainsi raisonnait l'amiral*, — que, dans les circonstances actuelles, la guerre sous-marine sans restriction peut, en cinq mois, forcer l'Angleterre à la paix. Il est bien entendu qu'il ne peut s'agir que d'une guerre sans restriction, et pas le moins du monde, d'une guerre de course.

Si l'on part du chiffre de six cent mille tonnes, établi comme moyenne coulée mensuellement dans cette hypothèse, si l'on escompte que les deux cinquièmes, au moins, du trafic neutre, se détourneront immédiatement de l'Angleterre, à cause de la terreur qu'inspirera cette méthode, on peut déduire, par le calcul, que le commerce maritime sera réduit de 39 p. 100 (*admirons cette précision!*) de sa valeur actuelle. Au bout de cinq mois, l'Angleterre sera incapable de supporter...

Je propose que l'ouverture et la déclaration de la guerre sous-marine sans restriction se succèdent à un assez court intervalle pour qu'il n'y ait pas de place pour les tractations, particulièrement entre l'Angleterre et les neutres. A ce prix seul, la « sainte terreur » pourra les frapper.

La guerre avec les États-Unis, *poursuivait l'auteur*, est chose si grave qu'il faut tout faire pour l'éviter. La crainte d'une rupture ne doit, cependant pas, à mon sens, nous empêcher d'utiliser, au moment décisif, l'arme qui promet la victoire. Quelle influence aurait, sur l'issue de la guerre, l'entrée en lutte des États-Unis aux côtés de nos ennemis? Du point de vue du tonnage, cette influence serait négligeable. Celui qui se trouve interné dans les ports américains, comme appartenant aux Empires Centraux, est tellement endommagé qu'il sera incapable de naviguer pendant la période décisive des premiers mois. Les dispositions sont prises. D'ailleurs, on ne trouverait pas

d'équipages. Il ne faut pas davantage attribuer une influence décisive aux troupes américaines, que la pénurie de navires empêchera d'arriver en grand nombre, non plus qu'à l'apport d'argent américain, qui ne peut suppléer ni aux importations, ni au tonnage menacé...

J'en arrive à la conclusion suivante : le déclenchement de la guerre sous-marine sans restriction, assez tôt pour amener la paix avant la moisson, c'est-à-dire le 1er août 1917, mérite que l'on coure le risque de rompre avec l'Amérique, car il ne nous reste aucune autre solution. C'est le bon moyen, le seul, de terminer victorieusement la guerre. »

La suite des événements a montré la valeur de ces prophéties.

A ce moment, l'opinion publique, et le gouvernement allemands, étaient en proie à une véritable psychose sous-marine.

Le gouvernement allemand refusa, lui aussi, à la fin de décembre, la médiation de Wilson et prétendit qu'il préférait s'expliquer directement avec les États belligérants.

« Après la paix, déclara Zimmermann sur un ton cavalier, nous ne voyons aucun inconvénient à discuter les problèmes de sécurité de la future paix mondiale. »

Il avertit, le 5 janvier 1917, Bernstorff désespéré, que les mesures contre les bâtiments de commerce armés commenceraient à être prises dans un avenir très rapproché. Il ne lui dissimulait d'ailleurs pas, « que la médiation américaine au sujet de la paix n'était pas désirable, ne fût-ce qu'à cause de l'opinion publique allemande ». « Mais, ajoutait-il, assez naïvement, si Votre Excellence pouvait nous dire comment nous pourrions conduire une telle guerre sous-marine sans rompre avec l'Amérique, je la prie de me le câbler immédiatement. »

La situation était encore loin d'être compromise, pour peu que Berlin le voulût. L'opinion américaine avait ressenti une profonde horreur devant une violation du droit comme celle du *Lusitania*. Celle-ci avait été, avec l'envahissement de la libre et petite Belgique, le germe principal de l'indignation populaire aux États-Unis. Les déportations de population belge avaient encore renforcé cette révolte instinctive d'un peuple généreux et sentimental. Mais le même peuple serait volontiers resté impassible devant la destruction des navires de commerce non américains, tant que les règles de la guerre de course auraient été respectées. Il n'était même pas très

éloigné de se réjouir, inconsciemment, des malheurs du cousin britannique, et de le voir dépossédé de son hégémonie maritime.

C'est à peine si la croisière de l'*U-53*, détruisant, impunément, des navires neutres, à quelques milles des côtes américaines, avait provoqué un mouvement d'indignation. Depuis, l'opinion s'était lentement apaisée. Wilson, bien que qualifié de pro-allemand par une partie de l'opinion publique, en conservait pourtant la direction et savait la modérer.

## VIII

### LA FAUTE SUPRÊME

On peut juger du désarroi de Bernstorff quand il apprit la nouvelle de la déclaration prochaine de la guerre sous-marine sans restriction : « La guerre est inévitable, câbla l'ambassadeur à Berlin... Si des motifs militaires ne sont pas absolument impérieux, un délai est impérieusement désirable... Wilson croit pouvoir aboutir à la paix, sur la base, proposée par nous, de l'égalité de toutes les nations... »

Bernstorff voyait juste. Jamais, à cette époque, l'esprit de Wilson n'avait paru plus éloigné de la lutte aux côtés de l'Entente, d'une décision belliqueuse ou même partiale, que dans le message qu'il adressa au Sénat, le 22 janvier 1917. Il prétendait y parler au nom de l'Humanité et en faveur des droits des États neutres. Il se gardait de se prononcer pour l'un ou pour l'autre camp. Il ne semblait songer qu'à la paix, « qui conduirait à une entente quelconque et claire des puissances », et qui « rendrait impossible le retour d'une pareille catastrophe ».

« Il ne doit pas naître un équilibre de nation, mais une Société de Nations... » Et Wilson poursuivait par la fameuse phrase, qui lui fut, alors, si vivement reprochée par l'Entente : « Ceci me paraît impliquer qu'il faut conclure une paix sans victoire. Une victoire comporterait une paix imposée au vaincu... Elle serait acceptée avec le sentiment de l'humiliation, avec des sacrifices insupportables. Elle laisserait comme

un aiguillon, un sentiment de vengeance, un souvenir amer, sur lesquels la paix reposerait, comme sur du sable... »

Et, esquissant, dès ce moment, ce qui devait devenir plus tard la théorie des quatorze points, Wilson abordait, en un sens qui risquait d'être souverainement désagréable à l'opinion britannique, le problème de la Liberté des mers.

La lecture de ce message, profondément imprégné de l'esprit de paix et d'une impartialité tout idéaliste, permet de juger quelle folie insigne commettaient les dirigeants berlinois, en jetant, d'un cœur léger, dans la lutte, cet homme obsédé, jusqu'à ce jour, de l'idée d'une paix sans victoire.

Le 31 janvier, Bernstorff révéla secrètement au confident du Président, le colonel House, en même temps que les conditions de paix de l'Allemagne, l'intention de celle-ci de reprendre la guerre sous-marine sans restriction.

Il essaya, sans grande conviction, de donner le change à son pénétrant interlocuteur : « Mon gouvernement, lui écrivit-il, est persuadé que le blocus sous-marin amènera la fin de la guerre très prochainement. Entre temps, il s'efforcera de sauvegarder, de son mieux, les intérêts de l'Amérique : il prie le Président de poursuivre ses efforts pour amener la paix... »

Il ne se faisait aucune illusion — pas plus, d'ailleurs, que Bethmann-Hollweg.

La funeste décision, qui devait entraîner, aussitôt, l'entrée en guerre des États-Unis aux côtés des Alliés, fut prise à Pless le 9 janvier 1917, à onze heures quinze du matin, au cours d'une conférence qui eut lieu entre le chancelier Bethmann-Hollweg, le maréchal von Hindenburg et le général Ludendorff.

Pour la dernière fois, les deux camps s'affrontèrent. Mais le chancelier, vaincu d'avance, n'esquissa qu'une molle résistance. Le même jour, le Kaiser écrivit au chef d'État-major de la Marine : « J'ordonne de commencer, le 1er février, la guerre sous-marine, sans restriction, avec la plus grande énergie. Vous prendrez immédiatement les mesures nécessaires, mais sans que l'ennemi ni les neutres puissent avoir vent de nos intentions. »

Les militaires et les marins allemands avaient donc triomphé. C'est ce que l'ambassadeur d'Autriche-Hongrie à Berlin écrivait, le 12 janvier, à son chef, le comte Czernin, président du

Conseil de la Double Monarchie : « Aux objections qu'on leur fait sur les conséquences possibles de cette mesure en Amérique, les militaires allemands répondent que l'Amérique se gardera d'entrer dans la guerre, qu'elle en est bien incapable. »

Czernin, qui, comme Bethmann-Hollweg, voyait clair, se méfiait, pria son ambassadeur de résister de toutes ses forces. Il dépêcha, pour le soutenir, un des directeurs du Ministère des Affaires étrangères, Flotow. Celui-ci fut accueilli par les mêmes raisonnements péremptoires : « Le temps travaille contre nous, et pour l'Entente. Les puissances centrales ne peuvent pas espérer le succès au delà de 1917. L'Angleterre n'a plus de provisions que pour six semaines, au plus pour trois mois. L'intervention des États-Unis n'est pas à redouter, avant trois ou quatre mois. Du reste, la guerre sous-marine serait menée sur quinze points différents, en mer du Nord. Elle sèmera la terreur sur les mers : aucun grand navire ne s'y risquera ni ne parviendra plus en Angleterre. » Mais Zimmermann lui-même avoua à Flotow, en un moment de découragement : « J'ai passé bien des nuits sans dormir. Il n'y a pas d'assurance positive de succès, seulement des calculs... »

A Vienne même, dans un conseil de guerre présidé, le 20 janvier, par l'empereur Charles, les militaires et les marins autrichiens, disciples des Allemands, soutenus par Holtzendorff, envoyé de Berlin, écrasèrent les civils sous les mêmes arguments massifs. Le chef d'État-major général de la marine autrichienne, l'amiral Haus, proclama que le danger américain n'existait pas : « Quand un faible et un fort font ensemble la guerre, note Czernin avec philosophie, le faible ne peut pas lâcher le fort... Nous donnons notre assentiment, le cœur gros... »

Cependant, la situation politique de l'Allemagne ne tarda pas à s'aggraver. Sa diplomatie ne pouvait pas longtemps tenir secrète la décision du 9 janvier. Le 31 janvier, quelques jours après que le président Wilson eut lu devant le Sénat le message où il rendait compte de ses démarches auprès des deux groupes de belligérants, et où il proposait aux nations, comme doctrine mondiale, la doctrine de Monroë, la Liberté des mers, la modération des armements, les principes de l'Humanité, — le gouvernement de Berlin adressait à Berns-

torff, pour qu'il la transmît au gouvernement américain, une note pleine de réticences. Il tentait de rejeter sur les Alliés la responsabilité de l'échec de la tentative de paix.

« Le 31 janvier, à cinq heures de l'après-midi, écrit Bernstorff dans ses mémoires, je fis à M. Lansing la communication prescrite. Ce fut mon dernier entretien politique en Amérique; nous sentions tous deux que c'était la fin, mais nous ne nous le dîmes pas. Le Secrétaire d'État se contenta de répondre qu'il soumettrait la communication au Président. Je ne me faisais pas d'illusion sur la décision à attendre, car l'ultimatum du 18 avril 1916 ne laissait aucune issue, pour empêcher la rupture diplomatique. Aussi avais-je, dès le matin du 31 janvier, donné l'ordre de détruire les machines des navires allemands mouillés dans les ports américains, comme on me l'avait prescrit, au moment de la crise du *Sussex*.

« Il était temps, car, dès le soir du 31, les navires furent occupés par la police américaine : tous avaient été rendus inutilisables. »

La décision de l'Allemagne provoqua dans l'âme généreuse de Wilson un ressentiment violent, une amère déception. « Il éprouva, écrit House, comme l'impression que la planète se serait, soudain, renversée, qu'après avoir tourné de l'est à l'ouest, elle allait, maintenant, de l'ouest à l'est, et que lui, Wilson, ne pouvait pas reprendre son équilibre. »

Wilson, écœuré, « voyait rouge », câblait Bernstorff à Berlin, quand on lui parlait de l'Allemagne. Mais il se refusa pendant quelque temps à admettre que la rupture diplomatique entraînait, automatiquement, la guerre. Il n'avait pas encore complètement renoncé à son rêve de paix.

La réplique ne tarda cependant pas. Le 3 février, à douze heures, Wilson dans une session commune des deux Chambres du Congrès, annonça la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne. Les passeports furent remis à Bernstorff et au personnel de l'Ambassade. La guerre était, en principe, décidée. Elle ne fut pas immédiatement déclarée.

Bernstorff et le personnel de l'Ambassade quittèrent les États-Unis le 15 février : aucune manifestation d'hostilité ne marqua ce départ. Une révélation sensationnelle remua, quelque temps après, l'opinion américaine jusque dans ses

couches les plus profondes. Le chef du service des renseignements de l'Amirauté britannique, l'amiral Hall, passé maître dans l'art d'intercepter et de déchiffrer les télégrammes allemands les plus secrets, avait réussi à interpréter un message chiffré, daté du 16 janvier, adressé par le ministre des Affaires étrangères d'Allemagne au ministre à Mexico. Zimmermann lui faisait prévoir l'imminence de la guerre sous-marine à outrance. Il lui envoyait, en même temps, des instructions pour qu'il tentât, au cas où les États-Unis déclareraient la guerre à l'Allemagne, de conclure une alliance germano-mexicaine. L'Allemagne promettait au Mexique, le Nouveau-Mexique, le Texas et l'Arizona. La publication du télégramme, qui prouvait irréfutablement la mauvaise foi allemande, déchaîna le courroux populaire. Le pacifique Wilson, lui-même, emporté par cette immense vague, prit la tête de la croisade anti-sous-marine.

Mais il restait bien déterminé à ne rien brusquer. Il voulait ne déclarer la guerre que contraint et forcé par les actes de l'Allemagne. « Nous devons, affirmait-il encore devant House, écarter tout sentiment de colère. » Le gouvernement allemand lui fournit rapidement l'occasion d'agir.

Les ordres lancés, immédiatement après la conférence de Pless, jusqu'à la déclaration du 31 janvier, donnèrent à la guerre sous-marine un caractère de sauvagerie tel que le pacifiste le plus déterminé, fût-il Wilson lui-même, ne pouvait rester impassible. Le 12 janvier, l'amiral von Holtzendorff, chef d'État-major général, ne déclarait-il pas, dans un ordre adressé à la flotte, « qu'afin d'intimider la navigation neutre, il était de la plus haute importance que l'effet produit, dès le début, fût aussi intense que possible »?

Le 17 janvier, le commandant supérieur des sous-marins, le capitaine de frégate Bauer, réunit en une conférence tous les commandants de sous-marins, puis, dix jours plus tard, leur envoya d'importantes instructions.

« Par ordre de S. M. l'Empereur, — y était-il dit notamment, — la guerre sous-marine sans restriction — guerre au commerce — commencera le 1er février 1917. Cette méthode de guerre a pour but d'obliger l'Angleterre à faire la paix, et aussi, de décider du sort de la guerre. Une action énergique est nécessaire, mais, avant tout, une action

rapide... Notre but est d'isoler l'Angleterre du trafic par mer, et non d'obtenir des résultats problématiques dans des parages éloignés. On devra donc, autant que possible, se maintenir près des côtes anglaises... »

Enfin, la déclaration du 31 janvier précisa les limites de la zone du blocus, dans laquelle tous les navires de toutes les nationalités seraient détruits sans avertissement.

Elle s'étendait de la côte hollandaise à la Norvège, puis, de là, aux îles Feroë et au cap Finistère, c'est-à-dire le long d'une bande située à quatre cents milles à l'ouest de l'Irlande. La Méditerrannée était également comprise dans les eaux interdites, sauf une route à l'est et au sud de l'Espagne, et autour des Baléares. Un corridor étroit était accordé à la Grèce. Deux steamers américains furent, en outre, autorisés à passer, chaque semaine, entre New-York et Falmouth. Mais ils devaient porter de grandes bandes verticales rouges et blanches; c'était — comme par hasard — l'insigne des forçats américains. Un steamer hollandais pouvait également faire la navette entre Southwold et Flushing, de jour, avec des couleurs fixées par les Allemands.

Dans un document du 28 janvier, l'Allemagne avait reproché aux Alliés d'employer indûment les bateaux-hôpitaux, notamment pour la campagne de Gallipoli. C'est ainsi que le paquebot *France* était accusé d'avoir transporté des automobiles sur son pont et d'avoir été employé, alternativement, comme hôpital et comme transport. Le 29 mars 1917, Berlin enjoignit, d'ailleurs, aux bateaux-hôpitaux de toucher Kalamata dans le Péloponèse, pour notifier la date de leur départ ainsi que leur nom, six semaines à l'avance. Bien entendu, l'Amirauté britannique protesta très vigoureusement contre cette innovation. En novembre 1915, elle avait fait inspecter à Naples le *Mauretania*, par les consuls danois, suisse et américain.

En janvier 1917, deux autres zones entourèrent les Açores et les Iles du Cap Vert. Mais, en pratique, les sous-marins allemands détruisirent tout ce qu'ils purent, et n'importe où.

Ces mesures draconiennes seraient restées vaines, si elles n'avaient pas pu être appliquées avec des moyens matériels suffisants.

Les premiers grands programmes sous-marins n'avaient pas été, nous l'avons dit, élaborés avant mai 1916. A cette époque, furent mis en chantier trente-deux *U* et vingt-quatre *UB*; en octobre furent ajoutés au programme quatorze *U* et seize *UB*. Cependant, les quarante *UB*, seuls, entrèrent en service au cours de l'année 1917; tous les *U* n'étaient pas encore terminés à la fin de la guerre. Ce n'est qu'à la fin de 1917 que la direction des sous-marins conçut un programme gigantesque. Deux cent cinquante-cinq sous-marins furent mis en chantier; cent huit autres furent commencés en 1918; mais aucun ne fut terminé avant l'armistice.

Cependant, le nombre des sous-marins en service avait plus que doublé, de janvier 1916 à 1917 : il était passé de quarante et un à cent trois. Comme les pertes au cours de l'année 1916 n'avaient été que de vingt-deux, la flotte sous-marine allemande avait bénéficié de quatre-vingt-quatre unités nouvelles.

Le 1er février 1917, la flotte sous-marine, composée de cent onze unités, était répartie de la façon suivante : quarante-neuf en mer du Nord, trente-trois dans les Flandres, vingt-quatre dans l'Adriatique, trois à Constantinople, deux dans la Baltique.

Mais le sous-marin est un bâtiment fragile et lent. Il a besoin d'un temps assez long pour gagner sa zone d'opérations : il doit être minutieusement revu, à chaque retour de croisière. Un poste dans les parages de l'ouest de l'Angleterre n'exigeait pas moins de cinq unités : un navire en opérations, un en route, parti d'Allemagne, un rentrant à la base, un en réparation, le dernier en refonte. Il ne lui fallait pas moins d'une semaine pour se rendre au sud-ouest de l'Irlande; les grands sous-marins de huit cents tonnes avaient un rayon d'action qui ne dépassait pas trois semaines. Quand la guerre sous-marine sans restriction fut déclarée, les forces de la mer du Nord avaient à la mer vingt-trois unités; elles en envoyèrent vingt-sept pendant le mois de mars. C'est un total qui ne fut dépassé que deux fois. En Méditerranée, il y eut rarement plus du tiers de l'effectif en action.

Huit postes de combat purent donc être, en moyenne, occupés par les bâtiments de la mer du Nord : mais quand les engins de défense sous-marine eurent été perfectionnés par

les Alliés, et que leurs patrouilleurs obligèrent les Allemands à s'éloigner jusqu'à deux cent milles de Fastnet pour prendre leurs proies en chasse, leur efficacité fut grandement réduite : il fallut prévoir jusqu'à sept unités en rotation pour en maintenir une seule en opération.

Les autorités navales allemandes déployèrent les plus grands efforts pour augmenter le rendement de leurs unités du front. Elles ordonnèrent d'abord de passer par le Pas de Calais : cette prescription avait pour objet de raccourcir le chemin à parcourir jusqu'à la zone d'opérations, infiniment plus long quand les bâtiments faisaient le tour des Iles Britanniques par le nord.

Au début, seuls, les plus expérimentés parmi les commandants, en particulier ceux des Flandres, s'étaient risqués à franchir le détroit. Le haut commandement naval allemand rendit réglementaire cette prouesse de quelques audacieux. L'économie de temps réalisée sur le voyage valait bien un sérieux sacrifice. Les sous-marins de la mer du Nord gagnaient six jours sur vingt-cinq, ceux des Flandres, huit sur quatorze.

Mais le commandement de la Patrouille de Douvres ne tarda pas à remarquer ce long défilé de sous-marins, qui, par le Pas de Calais, se déversait dans la Manche et l'Océan, où ils décimaient le trafic britannique; la presse locale même s'émut et attaqua violemment l'Amirauté. Elle faisait, pourtant, de son mieux. Des mines d'un type nouveau avaient été mouillées. Mais leur mise de feu et leur amarrage étaient encore défectueux : les courants, très violents, du Pas de Calais interdisaient de mouiller des mines en surface : ils les coulaient ou les entraînaient à la dérive; en outre, leur enveloppe était fréquemment poreuse. Les sous-marins allemands étaient dotés de cisailles à l'avant, ou garnis de cordages; les mines venaient cogner, sans leur faire de mal, contre leurs flancs.

Il eût fallu pouvoir lancer un grand nombre de patrouilleurs à la poursuite des sous-marins, pendant la traversée même du Pas de Calais. L'amiral Bacon harcelait l'Amirauté de ses récriminations : « Des frégates! Des frégates! » s'écriait jadis Nelson. « Des torpilleurs! des torpilleurs! » réclamaient inlassablement les amiraux de Douvres et de Dunkerque.

Mais la Grande Flotte britannique de Scapa Flow ne voulait pas lâcher les indispensables éclaireurs de ses escadres, et la marine française était très pauvre en unités légères.

A mesure que la menace sous-marine se faisait plus durement sentir, la défense redoublait de vigueur et d'ingéniosité. C'est la lutte classique du canon et de la cuirasse : l'offensive provoque toujours la riposte.

Les Amirautés, française et britannique, recherchèrent les meilleurs moyens de protection contre les sous-marins. Un de ceux qui vint naturellement à l'esprit fut celui de la dissimulation la plus parfaite possible, aux yeux, ou plutôt aux périscopes allemands : le camouflage. On commença par peindre les superstructures, en couleurs neutres, ou volontairement salies. On masqua toutes les lumières du bord, et jusqu'aux feux de navigation. On enseigna à se voiler en des rideaux de fumées ou de brouillards artificiels.

L'art vint au secours de la navigation. Les couleurs les plus baroques furent essayées, tout d'abord sur les navires mouillés devant Gallipoli, pour les faire disparaître comme sous une chape magique. Le superbe *Agamemnon* se mua en lépreux, le sloop *Begonia* arbora une coque verte, des cheminées jaunes. Dès 1915, plusieurs bâtiments de ligne de la Grande Flotte, comme le *Tiger*, et les croiseurs de bataille se couvrirent de longs parallélogrammes gris sombre, sur le bordé avant et arrière. D'autres bâtiments tentèrent d'empêcher l'ennemi de régler correctement son tir : c'est ainsi que le *Saint-Vincent* porta, en 1917, une grande demi-ellipse blanche, coupée horizontalement par une large bande noire.

L'essentiel parut bientôt n'être pas l'invisibilité absolue, d'ailleurs impossible à réaliser, mais la rupture de la ligne générale, le changement total de l'aspect du bâtiment; tous deux visaient surtout à égarer le sous-marinier sur la route suivie. Les Anglais recoururent à des couleurs et des formes plus ou moins cubistes. Ils cherchèrent à transformer l'aspect de toute leur flotte. Cinquante transports britanniques reçurent l'ordre de se camoufler; en octobre 1917, la mesure fut appliquée à toute la marine marchande anglaise. On employa, de préférence, le noir, le bleu, le vert. On s'aperçut par la suite que le blanc rendait, à distance, certaines parties

du navire moins visibles : son usage fut étendu. On reconnut aussi, de plus en plus, les avantages des très larges bandes. On prit soin de varier les teintes selon les bords, pour que l'impression du sous-marinier fût entièrement différente, selon le côté où la cible lui apparaîtrait.

Il ne s'agissait pas seulement de se dissimuler ou de faire illusion. Il fallait encore pouvoir tirer pour se défendre et contre-attaquer. Dès le début de 1917, tous les vapeurs alliés furent armés, d'un ou de deux canons; le calibre des pièces fut augmenté; les voiliers eux-mêmes militarisés. A l'avant de chaque navire fut installé un mortier lance-bombes; il projeta à courte portée une forte charge d'explosif : arme terrible contre le sous-marin immergé à faible profondeur. Celui-ci se vit, ainsi, pratiquement obligé d'attaquer à la torpille. Mais cette arme coûtait très cher, était d'une fabrication fort délicate et l'on ne pouvait emporter que quelques engins.

Le camouflage pouvait égarer les regards du sous-marinier. Le bâtiment marchand reçut, par surcroît, l'ordre de marcher en zigzags. A bord fonctionna une veille de mieux en mieux organisée : dans le haut des mâts, sur les passerelles, les meilleurs veilleurs, en France, comme en Angleterre, reçurent des récompenses en argent, quand ils sauvèrent leur navire par leur attention toujours en éveil. Dans les deux dernières années de la guerre, les navires neufs qui entrèrent en service, furent dotés de moyens de protection perfectionnés, et minutieusement compartimentés. Les plus anciens étaient, souvent, bourrés de liège. Des prescriptions, de plus en plus strictes, réglèrent l'arrimage de la cargaison, la fermeture des portes étanches; les engins de sauvetage furent multipliés. Dans tous les ports de commerce alliés règne une activité fébrile : les servants s'exerçaient au canonnage, les officiers à la direction du tir; d'innombrables radiotélégraphistes furent formés; les capitaines reçurent des lettres de commandement. Il n'y eut plus de marine marchande, mais une seule flotte de guerre, immense, armée, organisée contre l'ennemi commun.

Mais les résultats, presque foudroyants, obtenus par les sous-marins allemands, dès les premiers mois de la guerre sous-marine sans restriction, montrèrent vite aux Amirautés

française et britannique que les moyens de protection individuelle étaient loin d'être suffisants. C'était toute la tactique et toutes les méthodes de navigation qui se trouvèrent bientôt mises en question et qui durent être véritablement bouleversées par le système des convois.

Le premier mois de guerre fut, en effet, désastreux pour les marines de commerce alliées. Jusqu'au 1er février 1917, la flotte de commerce britannique n'avait perdu qu'une moyenne mensuelle de trente-sept navires par sous-marins, et de huit par les mines. Dès le mois de février, quatre-vingt-six bâtiments britanniques, représentant deux cent cinquante-six mille tonnes, furent coulés par les sous-marins allemands, douze, avec vingt-huit mille quatre cent treize tonnes, par les mines : plus de quatre cents hommes périrent. Sur les mers lointaines, sept autres navires, avec près de vingt-neuf mille tonnes, furent la proie des corsaires.

En mars, la situation empira.

Pour la première fois les sous-marins allemands dépassèrent le chiffre de cent navires détruits; le tonnage total se chiffra par deux cent quatre-vingt-trois mille six cent quarante-sept tonnes: c'était presque le triple du chiffre du mois de janvier. Il en allait presque de même pour les vies humaines sacrifiées : six cent trente au lieu de deux cent trente-cinq. Les mines continuèrent leurs ravages; elles coûtèrent douze navires, près de vingt-sept mille tonnes, et cinquante et une existences. Au large, le *Möwe*, le *Wolf*, le *Seadler*, poursuivirent leurs exploits, capturèrent ou détruisirent neuf bâtiments, avec quarante et un mille trois cent vingt-cinq tonnes, et douze hommes.

Ainsi, le total général des navires exterminés ne fut pas inférieur à cent vingt-sept navires, jaugeant trois cent cinquante-trois mille quatre cent soixante-dix-huit tonnes, et le bilan des morts à sept cents.

La situation s'aggrava encore au mois d'avril : cent cinquante-cinq navires britanniques, jaugeant cinq cent seize mille trois cent quatre-vingt-quatorze tonnes, succombèrent par le canon, la torpille, la bombe; quatorze autres navires se perdirent sur les mines, onze cent vingt-cinq marins ou passagers périrent sur les navires britanniques. Les pertes des Alliés de

l'Angleterre et des neutres n'étaient guère moins effrayantes : trois cent trente-six mille tonnes furent coulées, cent treize mille avariées; Hollandais, Norvégiens, Suédois, Danois, terrorisés, consignèrent les navires au port.

Les vapeurs de secours à la Belgique, eux-mêmes, furent impitoyablement torpillés. Au retour de l'Adriatique, le célèbre Hersing, sur son *U-21*, rencontra un convoi de huit vapeurs hollandais munis de sauf-conduits. Il en coula six au large de Falmouth. Sur cent navires qui quittaient la Grande-Bretagne, vingt-cinq ne revenaient point : les trois quarts des bateaux non encore armés étaient détruits. La terreur planait sur les mers d'Europe. Une lutte féroce faisait rage entre les Davids sous-marins, et le Goliath que représentait l'immense Armada britannique et alliée. Contre les vingt-trois unités de la mer du Nord, et les neuf des Flandres, commandées par les meilleurs sous-mariniers de l'Empire, fut lâchée toute la meute des patrouilleurs, des bateaux-pièges, des paquebots et des cargos armés. Dès qu'un corsaire s'était signalé par une destruction, il était, aussitôt, poursuivi : il disparaissait dans les abîmes ; patient, il attendait sur le fond, aux aguets, ou bien émergeait quelques milles plus loin : la chasse recommençait.

Au mois d'avril, les sous-marins coulèrent plus de la moitié de plus que le tonnage promis par l'Amirauté : près de neuf cent mille tonnes de navires, de tous pays, furent, en quatre semaines, envoyés par le fond. Il paraissait mathématiquement certain que la Grande-Bretagne ne posséderait plus, à la fin de l'année 1917, que le tonnage strictement indispensable pour transporter sa nourriture, qu'elle ne pourrait plus rien pour ses Alliés, qu'elle devrait interrompre le transport de ses troupes, de leurs renforts, de leurs munitions, du charbon et de tant d'autres matières industrielles, indispensables au front allié et à l'arrière. Cette victoire, que l'Allemagne n'avait jamais pu atteindre, qui s'était dérobée devant elle, sur la Marne, dans les Flandres, en Champagne, à Verdun, en Galicie, sur tous les théâtres d'opérations terrestres, elle semblait, enfin, surgir à ses yeux éblouis, des profondeurs marines.

Les « risque-tout » de la bande Tirpitz, les duumvirs auda-

cieux, avaient, enfin, raison des timorés, du diplomate Bethmann, et de son « hydre ». L'Amirauté allemande avait donc dit vrai : en six mois l'Angleterre serait sur les genoux, et demanderait merci.

C'est alors que la Grande-Bretagne et ses Alliés tentèrent et réussirent un des plus beaux rétablissements de toute la guerre, d'autant plus impressionnant, pour des observateurs, aujourd'hui avertis, qu'il s'opéra discrètement, par la volonté, par l'intelligence des marins et des techniciens, sans que les peuples ni les armées s'en doutassent, ni que risquât d'être compromis l'effort gigantesque, qu'exigeaient les combats du front. A la guerre de destruction sous-marine, sournoise et muette, répliqua une lutte d'organisation, opiniâtre; elle se poursuivit, obscurément, pendant presque deux années.

La gravité de la situation n'avait pas échappé à l'Entente. Dès le 30 avril 1917, l'impassible amiral Jellicoe adressa un rapport aux Nobles Lords de l'Amirauté, où il déclarait crûment : « La situation actuelle nous mène tout droit à notre perte; si nous ne nous rendons pas compte que nous ne possédons ni la maîtrise de la mer incontestée, ni une certaine partie de cette maîtrise, ma conviction est que nous perdrons la guerre, par la famine de notre population, et par le manque de charbon. »

Le chef du Gouvernement britannique, Lloyd George, reconnut, dès la première semaine de la guerre sous-marine sans restriction, que l'Angleterre, l'Entente entière seraient en danger dans le plus bref délai. Quand, le 20 octobre 1916, Jellicoe, qui était encore commandant en chef de la Grande Flotte, avait envoyé une lettre au Premier ministre où il exprimait déjà ses soucis au sujet du péril sous-marin, et prophétisait, avec une remarquable clairvoyance, son renforcement pour le printemps suivant. Lloyd George lui demanda aussitôt, quelles mesures de défense il proposait : Jellicoe confessa son impuissance.

Le seul moyen, imaginé par l'Amirauté britannique, à la fin de 1916, consistait à suspendre la navigation entre l'Angleterre et le continent, quand on signalait des sous-marins ennemis : la conséquence en fut une véritable disette de charbon, en France, au début de 1917.

Cependant, l'état-major général de la marine française avait, déjà, proposé l'adoption d'un système nouveau de transport pour le « trafic du charbon français » (*french coal trade*). Il conseilla d' « amener ces navires à naviguer en groupes, et à soutenir à peu près la même vitesse ». Rien n'empêcherait, d'autre part, des patrouilles de se trouver dans le voisinage ou sur la route de ces groupes. Ce système pourrait s'appeler « navigation contrôlée », pour éviter le mot d'escorte, et ne pas froisser le sentiment d'indépendance, si vif, chez les marins britanniques ou neutres. Le système entra en vigueur dès le 5 février 1917. La traversée de la Manche se faisait, de nuit, par groupes, sous l'escorte de deux patrouilleurs : les convois, escortés, suivaient ensuite les côtes françaises, jusqu'à Bayonne.

L'Amirauté britannique ne se convertit que très lentement à ce système. Sir John Jellicoe nia qu'on pût faire marcher les navires en ordre assez serré, pour les faire protéger, efficacement, par quelques torpilleurs. Le ministre du Commerce Runciman déclara le convoi trop coûteux, gaspilleur de temps.

En janvier 1917, l'Amirauté était encore opposée à cette méthode; plus nombreux les navires navigueraient dans les zones hantées par les sous-marins, plus ceux-ci feraient de victimes. Le navire de commerce armé, avait, de l'avis des marins britanniques, beaucoup plus de chances d'échapper au péril, s'il marchait, isolé, à vive allure. L'amiral Jellicoe, entre temps nommé Premier Lord naval, ne croyait pas non plus possible la marche en zigzags de convois entiers. Mais il prescrivit de poursuivre l'étude de la question.

Il ne semble pas, d'ailleurs, que les commandants de sous-marins britanniques aient été consultés. Les décisions étaient prises par des officiers généraux, initiés seulement à la guerre d'escadre ou au service des bureaux. Ils ne se rendaient pas compte du peu de place, tenu sur l'immensité de la mer, par un convoi, même important : il n'y avait guère de différence, pour le sous-marin, dans la recherche d'un groupe ou d'unités isolées : les chances de rencontrer ces dernières étaient, au contraire, plus nombreuses.

Mais l'attitude des chefs britanniques était encore encouragée par les avis d'un grand nombre de capitaines de bâti-

ments marchands. Ils déclarèrent, tous, impossible la navigation de leurs navires en rangs serrés, à cause de leur incapacité de tenir leur position dans une ligne ou d'exécuter des mouvements d'ensemble : les machines étaient trop différentes, les allures trop inégales; les navires rapides devraient réduire leur allure sur celle des plus lents.

Sir John Jellicoe conseillait, en outre, au début de l'année 1917, d'attendre que l'attitude des États-Unis fût devenue plus claire : même dans le cas de rupture diplomatique avec l'Allemagne, rien ne garantissait qu'ils permettraient aux navires marchands neutres de se réunir dans leurs ports, ce qui aurait risqué d'y attirer le péril sous-marin.

Cependant les pertes, véritablement effrayantes, subies dès la première semaine de la guerre sous-marine sans restriction, amenèrent le Premier britannique, Lloyd George, à prendre personnellement en main le problème de la défense anti-sous-marine. Le 13 février 1917, il eut une entrevue avec Sir John Jellicoe, et lui soumit une étude de Sir Maurice Hankey, secrétaire du *Defence Committee*, qui révélait, sous une forme volontairement très modérée, pour ne pas blesser l'amour-propre de l'Amirauté, une connaissance approfondie de la situation.

L'auteur y abordait, hardiment, le problème de l'organisation des convois. Une bonne partie des objections qu'on lui avait opposées pouvaient être surmontées. L'utilisation de toute la Marine marchande britannique et de son personnel, permettrait à l'Amirauté, qui la ferait passer sous la direction d'officiers de la Marine royale, de lui enseigner la navigation en rangs serrés. Les navires de même vitesse seraient rassemblés en un même convoi; ceux de plus grande valeur seraient placés au point le mieux défendu.

L'échec de la défense anti-sous-marine était dû, selon Sir Maurice Hankey, au fait que, si le trafic côtier se trouvait relativement bien protégé par les trois ou quatre mille bâtiments de toute classe, affectés aux régions maritimes, les sous-marins jouissaient, en haute mer, d'une impunité presque absolue, car son immense étendue empêchait de patrouiller.

Ce qu'il fallait, également, c'était arrêter les sous-marins ennemis devant leurs repaires eux-mêmes. Ce résultat eût pu

être d'ailleurs obtenu dès le début de la guerre, si l'Amirauté britannique avait montré moins de répugnance pour l'emploi de la mine. Sir Maurice Hankey terminait son rapport par un véritable hymne en l'honneur du convoi : celui-ci offrait l'avantage de pouvoir dissimuler, aux yeux de l'ennemi, la date exacte de la traversée, et la route suivie. Les navires franchiraient de nuit les points les plus menacés; les routes choisies seraient celles où, à cause des grandes profondeurs, les mines sous-marines ne pouvaient pas être mouillées. Les bateaux naviguant de conserve, pourraient, en outre, se porter mutuellement assistance, être accompagnés de bâtiments capables de ramener au port les équipages des navires coulés : le système du convoi étendrait à la marine de commerce elle-même les méthodes de marche des formations de la marine de guerre.

Ces arguments restèrent encore sans force sur l'esprit des Lords de l'Amirauté et de leurs conseillers. La question ne fut plus reprise par le cabinet de guerre, pendant tout le mois de mars. Mais l'idée était en marche.

Les expériences, faites, au cours du mois de février, avec des convois charbonniers, grossièrement formés, et destinés au Nord de la France, furent encourageantes, car les pertes, jadis, très sérieuses, en ces parages, diminuèrent sensiblement.

Le 3 avril, eut lieu, à Longhoper, une conférence qui étudia les moyens de réduire les pertes subies par le trafic scandinave. Tous les officiers préconisèrent la formation de convois réguliers. Les Amiraux cédèrent, à contre-cœur, inquiétés par la perspective de raids contre ces formations que l'ennemi ne pourrait pas, croyèrent-ils, ignorer.

La question fut remise sur le tapis à la séance du Cabinet de guerre britannique du 23 avril. L'amiral Jellicoe continua à temporiser, à mettre en avant le manque de torpilleurs, dont la Grande Flotte elle-même avait constamment souffert depuis le début des opérations. Comment satisfaire aux demandes des deux mille cinq cents navires qui, chaque semaine, touchaient ou quittaient les ports britanniques?

Mais on s'aperçut, tout à coup, que ce chiffre, évidemment effrayant, avait été artificiellement gonflé par le Ministère de la Marine marchande, pour décourager l'adversaire et rassurer

le pays : en réalité, si l'on ne tenait compte que des vapeurs de mille six cents tonnes et au-dessus, il ne s'agissait plus que de cent vingt ou cent quarante navires à protéger à la fois, ce qui paraissait parfaitement possible.

Un fait capital survint. Les Américains apportèrent aux Alliés le concours de leur flotte : le 6 avril 1917, le président Wilson se résolut, enfin, à déclarer la guerre à l'Allemagne.

## IX

### L'AMÉRIQUE EN GUERRE

Wilson s'était flatté de pouvoir maintenir la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne, sans, pour cela, être nécessairement obligé d'entrer en guerre contre elle. La divulgation de la dépêche mexicaine avait, toutefois, violemment secoué l'opinion américaine. La déclaration de blocus des côtes américaines par l'Allemagne effraya les compagnies de navigation américaines au point qu'elles retinrent leurs navires dans les ports. Une vague d'indignation déferla sur le pays. Le Président se vit encouragé à procéder, de sa propre autorité, à l'armement des navires pour lesquels cette mesure serait reconnue nécessaire. Le 12 mars, le Secrétaire d'État Lansing annonça que le gouvernement américain avait décidé de « placer sur tous les navires marchands américains, qui traversaient les zones interdites par l'Allemagne, un armement destiné à les protéger et à garantir la sécurité des personnes à bord ».

Mais Wilson attendait toujours. Le lendemain même du jour où il déclara que « l'acte manifeste » ne s'était pas encore produit, un sous-marin allemand coula, sans avertissement, un transatlantique de la Cunard, le *Laconia* : douze personnes périrent, dont deux femmes, citoyennes américaines. Quinze jours plus tard, un vapeur américain, transportant des vivres de New-York à Londres, fut, également détruit, sans le moindre avertissement. Huit jours après, trois autres navires américains furent coulés, en moins de vingt-quatre heures : quinze hommes de l'équipage disparurent avec l'un d'eux, le *Vigilentia*.

Dans la soirée du 2 avril, enfin, Wilson se présenta devant le Congrès pour lui demander de déclarer l'existence d'un état de guerre entre les États-Unis et l'Allemagne.

La communication fut accueillie par un tonnerre d'applaudissements, dans une explosion d'enthousiasme patriotique. « La guerre menée par les sous-marins allemands contre le commerce, déclara le Président, est une guerre contre l'Humanité... C'est une guerre contre toutes les nations... A chaque peuple de décider lui-même comment il y fera face... Nous devons nous garder de tout sentiment exalté. Notre raison d'agir ne sera pas la vengeance. Nous ne voulons pas affirmer par une victoire, la force matérielle des États-Unis, mais simplement défendre les droits de l'Humanité dont nous sommes le seul champion... Avec un sentiment profond du caractère solennel, tragique même, de la mesure que je prends et des graves responsabilités qu'elle implique, mais obéissant, sans hésiter, à ce que je considère, de par la Constitution, comme mon devoir, je conseille au Congrès de déclarer que l'attitude, récemment adoptée par le gouvernement impérial allemand, n'est, en somme, rien moins que la guerre contre le gouvernement et le peuple des États-Unis... Le jour est venu où l'Amérique a l'insigne honneur de pouvoir verser son sang et de dépenser sa force au service des principes qui lui donnèrent le jour. Ils lui donnèrent le bonheur et la paix qu'elle a toujours précieusement gardés. Avec l'aide de Dieu, elle ne saurait agir autrement. »

Si pacifiste fût-il, Wilson ne pouvait pas fermer, plus longtemps, l'oreille à ses conseillers militaires, soutenus par son confident, House. Ceux-ci lui firent comprendre toute la gravité du désastre, au-devant duquel marchait l'Entente, si la guerre sous-marine sans restriction réussissait. Le gouvernement des États-Unis se prépara à secourir l'Entente, et tout d'abord, sur mer.

Dès la fin du mois de mars 1917, le contre-amiral W. S. Sims, qui dirigeait alors le *Naval War College*, à Newport, fut mandé secrètement au ministère de la Marine, à Washington. Il reçut l'ordre de partir immédiatement pour l'Europe, sur un navire de commerce, sous un faux nom, en vêtements civils. Il devait, en Angleterre, prendre contact

avec l'Amirauté, et envoyer à Washington des rapports francs, et détaillés, sur la situation.

Elle lui apparut aussitôt dans son aveuglante horreur. Tous les journaux endormaient le public dans la sécurité la plus fausse. Les chiffres publiés par l'Amirauté démontraient que quatre ou cinq milliers de bâtiments entraient, ou sortaient, chaque semaine des ports britanniques. Les statistiques des pertes se gardaient bien de faire connaître le nombre des navires neutres coulés. « La situation continue à s'améliorer »; « Le tonnage anglais se maintient »; « La paix semble prochaine. » Tels étaient les titres d'articles que l'amiral Sims put lire, dès son débarquement.

Arrivé à Londres, il y trouva la « season », qui battait son plein, les théâtres combles, chaque soir, les rues, brillamment illuminées, sillonnées d'automobiles, remplies de femmes, en grande toilette, et de gentlemen en tenue de soirée.

Les voiles de l'illusion tombèrent dès la première entrevue de Sims avec Jellicoe. Les deux marins s'étaient connus en Chine. Sims fut tout d'abord agréablement impressionné par le calme souriant du chef suprême de la marine britannique.

Après les premiers compliments d'usage, celui-ci tendit simplement à son interlocuteur une feuille, tirée de son tiroir. Elle contenait le tableau récapitulatif du tonnage détruit pendant les trois derniers mois : cinq cent trente-six mille tonnes en février, six cent trois mille en mars, neuf cent mille en avril. C'était trois ou quatre fois plus que les communiqués de la presse n'en annonçaient.

EDMOND DELAGE

(*A suivre.*)

## A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

# RÉCEPTION
# DE M. FRANÇOIS MAURIAC

Dès une heure et demie il n'y avait plus de places; et des dames âgées attendaient devant les défilés qui mènent au « Centre », coincées entre des gardes municipaux et des jeunes femmes impatientes. Il y eut des violences. Le secrétaire administratif de l'Institut, embusqué derrière la garde, regardait fort calme les résultats de son imprévoyance et de ses libéralités. « Est-ce donc là l'ordre si cher à l'Académie? », nous demandait avec un peu de surprise M. Robert de Traz. Que répondre? De réception en réception le désordre s'accroît par l'abus des invitations. C'est tout juste si la famille du récipiendaire trouve à se caser. L'histoire anecdotique prétend-elle qu'il en a toujours été ainsi? Point de cette façon-là, pourtant. Nous nous rappelons à ce sujet les fureurs et les forts grognements de Frédéric Masson, lequel avait fini par remettre de la mesure dans ce service. De nouveau, les abus se produisent et avec eux des scènes indignes du lieu où elles se déroulent et de l'occasion qui nous y conduit.

A deux heures, maintenu encore en deçà des barrières, nous vîmes passer le bureau et le récipiendaire entouré de ses deux parrains M. Paul Valéry et M. Henry Bordeaux. Le tambour battait et les gardes présentaient les armes. M. François Mauriac avançait, maigre, élancé, dans son habit vert, le regard devant lui, pâle comme un grand enfant. Ce sérieux

et cette émotion, ce retour aux sentiments de la jeunesse, nous n'étions pas surpris de les trouver chez un écrivain que sa jeunesse a plus que tout marqué, qui vit encore sur les principes qu'il y a reçus, les souvenirs qu'elle lui a prodigués. Si M. François Mauriac a évoqué, à l'âge où l'on rêve son ambition, cet honneur extrême auquel il touchait, son émoi de la réussite a été certainement de la même qualité que son rêve. Entre le départ et l'arrivée, il n'a pas connu les usures morales, les abdications, les adieux railleurs que tant de provinciaux rencontrent à Paris. Protégé par cette jeunesse dont il prolongeait naturellement en son âge d'homme l'espérance, les craintes, le noble tourment, il a accompli son œuvre sans rien céder, pour la mener à bien, sur ses croyances ou sur ses goûts... Il n'a teint, ni amené aucune de ses bannières. Il est entré à l'Académie comme il était, sans rien affecter, et n'eût été ce visage, émacié par l'épreuve physique — et cet habit lauré — nous aurions pu croire l'autre journée, dans ce froid couloir, qu'un collégien passait devant nous pour le dernier concours général...

Quand il fut à son banc. M. François Mauriac saisit les feuillets de son discours à deux mains et il commença de lire le texte qu'il avait composé à la louange de son prédécesseur. Sa voix encore éraillée par la maladie, s'échauffa peu à peu et sans s'éclaircir tout-à-fait, devint plus timbrée, plus ardente. Il prononçait bien chacun des mots et marquait ceux qui correspondaient à une conviction particulière, à un élan profond, d'une nuance plus accentuée et peut-être aussi plus douloureuse. L'effort, comme tout à l'heure, l'attitude, signalait aussi un pli de la jeunesse : celui d'une éducation sévère — la volonté d'accomplir jusqu'au bout, et dignement, sa tâche. Et ce remerciement en prenait un son plus grave et se situait, tout de suite, sur un plan élevé. Pourtant que ces deux hommes, Brieux et Francois Mauriac, étaient loin l'un de l'autre! Une seule rencontre : l'instruction religieuse. Mais élevé par des pères, Brieux n'avait pas tardé à rejoindre le milieu où il était né, celui d'une famille d'artisans, comme il en était de nombreux sous le second Empire, dans les corps de métier où le machinisme n'avait pas encore banalisé le travail jusqu'à l'amertume. L'adolescent y

retrouvait le goût du travail bien fait, l'attrait des perfections manuelles qu'il appliquerait bientôt, avec quelque naïveté, aux problèmes de l'esprit. Son appétit de connaissances, son besoin de justice allaient se transmuer peu à peu en convictions intellectuelles puis en problèmes dramatiques. Rien ne s'explique plus clairement par les origines que l'œuvre de Brieux : il est le fils d'honnêtes artisans et il en a conservé toujours le double caractère d'honnêteté et de « primarité ». Mais ce mot de « primaire » qui a dû venir plus d'une fois à la pensée de M. François Mauriac, tandis qu'il apprenait à connaître son prédécesseur, rendons-lui grâce de ne l'avoir pas prononcé. Il aurait pu passer une pointe de dédain sur son éloge : le dédain instinctif d'un jeune patricien de la province pour un fils d'ouvrier parisien. Rien de semblable! Voilà la marque de l'élévation d'esprit et de la noblesse de cœur : le discours n'emporte évidemment ni l'adhésion philosophique, ni intellectuelle; mais il tient compte d'un bout à l'autre de la fermeté du caractère, de la sincérité de l'expression. Cela, non par respect académique, mais par justice et par communauté d'altruisme. Le destin eût pu placer sur la route de M. François Mauriac (s'il y en avait eu un à l'Académie...) un écrivain uniquement occupé de son succès, falsificateur de ses sentiments, dédaigneux des humains, entêté de gloire et de jouissances, enfin quelqu'une de ces créatures dont M. François Mauriac sait si bien démonter les sentiments et montrer le cœur noir. Mais il n'a même pas eu à repousser la tentation d'une telle analyse. Le jeu de la vie et de la mort l'a assis, dans le fauteuil d'un saint. Un « saint laïque », il est vrai. Néanmoins la sainteté y était bien pour une part et, sa vertu, M. François Mauriac l'a fait paraître avec des traits, qui, dans sa main, prenaient une force singulière.

L'adhésion sur le théâtre et spécialement sur le théâtre d'Eugène Brieux était plus difficile. M. François Mauriac s'est défendu d'avoir pour le théâtre des sentiments distants. « Une légende, a-t-il dit, veut que les romanciers, aujourd'hui, éprouvent quelque dédain pour les auteurs dramatiques. Au vrai, s'il n'est rien de plus vain que d'établir une hiérarchie entre les arts, qui oserait nier qu'un Shakespeare, un Racine,

en même temps qu'ils ont connu d'avance tout ce que les romanciers contemporains devaient redécouvrir avec fracas, ont atteint, chacun selon son génie, les plus pures régions de la poésie? Quand on nous demande : « Ne ferez-vous pas aussi du théâtre? », ce n'est pas le dédain qui nous oblige à secouer la tête, mais au contraire le sentiment d'une difficulté presque insurmontable. »

Sans vouloir mettre en doute cette adhésion, comment ne pas nous souvenir pourtant d'une phrase, qui pouvait paraître injuste, et que François Mauriac écrivit en rendant compte d'une pièce d'il y a dix ans : « Au théâtre, la sagesse est de viser un peu bas.» M. François Mauriac, on le conçoit, ne pouvait pas goûter pleinement, fût-ce pour un éloge posthume, ces « pièces à thèses » que l'auteur des *Remplaçantes* a appliquées, comme des vésicatoires, sur quelques-unes des plaies sociales de notre temps. L'artifice des personnages-opinions, soufflés ainsi que des discours, ne pouvait que heurter le romancier si fort habitué à pénétrer dans la chair et le sang, à plonger ses mains dans les entrailles. Sa générosité critique a été de trouver chez Brieux un homme qui bousculait parfois le théoricien pour donner à ses créations un souffle plus large que la doctrine, une allure plus libre que les circonstances. Ainsi le sociologue Brieux, débordé par le créateur qu'il avait en soi-même, dressa-t-il çà et là quelques types qui échappaient à ses démonstrations volontaires pour retourner à l'humain. Finalement c'est encore vers l'apôtre, que M. François Mauriac, lança son suprême hommage, au bienfaiteur qui, « au soir de sa vie » se consacra aux soldats aveugles : « Il croyait avoir perdu la foi, mais il savait que le plus achevé des ouvrages de l'esprit ne vaut pas le moindre mouvement de charité; en revanche, beaucoup parmi nous qui se flattent de croire à la vie éternelle ont fait de l'art une idole à qui tout est dû. C'est ainsi, messieurs, qu'au terme de cet éloge nous nous retrouvons en face de la vérité dont je vous parlais en commençant et que grâce à Eugène Brieux il m'a été donné de mieux connaître : ce même amour, que beaucoup ne confessent que des lèvres, embrase réellement le cœur de certains hommes qui pourtant le nient ou qui ne connaissent pas son véritable nom. Les œuvres des poètes passeront; des livres

que nous avons le plus aimés, nos petits-enfants ne sauront même plus les titres; les drames que nous applaudissons aujourd'hui, demain ne trouveront pas de spectateurs, car ce grand aquilon dont parle le poète ne pousse qu'un très petit nombre d'ouvrages humains jusqu'aux époques lointaines. Heureux l'artiste que ni le talent, ni la gloire, ni les plus beaux triomphes n'ont détourné de nourrir ceux qui avaient faim, d'accueillir ceux qui étaient sans asile, de vêtir ceux qui étaient nus, et de rendre enfin les clartés de l'espérance et de la joie aux blessés des yeux qui ne voient plus la lumière. » Cette péroraison prononcée d'une voix où M. François Mauriac mettait la fermeté de la conviction fut unanimement saluée d'applaudissements.

L'auteur de *Destins* s'assit, se pencha vers M. Henry Bordeaux, lui parla comme pour échapper à la gêne que lui causaient les applaudissements de tout un public, puis, le silence revenu, commença d'écouter la réponse que lui faisait M. André Chaumeix. Cette réponse fut de pure tradition académique. Nous savons bien, encore que M. Chaumeix ait accordé à la politique, tout au moins à la chronique politique, le meilleur de son activité, nous savons bien qu'il n'a jamais cessé d'observer l'ensemble de son temps. Un moraliste n'accomplirait pas convenablement sa tâche en gardant les yeux fixés sur un coin du tableau, en n'en embrassant pas l'horizon et tous les détails. Si la littérature a une signification sociale par le témoignage qu'elle apporte sur les mœurs, par les désirs et les troubles qu'elle signale, comment un observateur, tel que M. André Chaumeix, curieux de naturel, et intelligent de toutes choses, n'en eût-il pas suivi et pénétré les mouvements? Il a très bien « vu » les talents, — et les œuvres qu'il a accueillies dans cette Revue au moment où il en assumait la charge, le prouvent amplement. Il n'a donc pas découvert M. François Mauriac à l'occasion d'une réception académique, il avait à coup sûr apprécié son talent avant cette rencontre, réfléchi sur son art et ses tendances. Il a dû être frappé comme tant de gens, de la sombre vie de ces romans, des tristes et terribles créations qui hantent ces maisons et ces landes où M. François Mauriac rejoint à la fois

son inspiration et ses « héros ». Et il a touché l'apparente contradiction d'une œuvre conçue dans une volonté de spiritualisation et qui s'exprime par le réalisme le plus impitoyable. Eh quoi! est-ce donc aimer sa province que de la montrer comme un repaire; est-ce donc travailler pour le ciel que d'étaler de pauvres êtres sans cesse envasés? M. André Chaumeix était trop habile pour ne pas tirer quelques effets spirituels de ces antithèses, trop délicat aussi pour y insister : « Quand j'ai lu vos livres, monsieur, j'ai cru que vous alliez troubler l'harmonieuse image que je garde de votre région... J'ai failli prendre la Gironde pour un fleuve de feu, et la Guienne pour un nid de vipères ... » Ces petites pointes académiques amenèrent deux où trois fois des sourires dans l'assistance. Elles ne pouvaient suffire à situer une œuvre consacrée à l'éternel calvaire des âmes. Il y a chez M. François Mauriac une qualité inestimable : l'absence d'hypocrisie envers soi-même, qualité qui lui a permis, comme nous le marquons plus haut, d'entrer à l'Académie avec tous ses dieux et ses démons. Il serait injuste pourtant de croire que ces fréquentations (nous pensons aux démons) lui soient douces. S'ils conservent encore ce pouvoir, c'est que M. François Mauriac connaît le rare privilège d'une sensibilité vierge. Le monde de son enfance est intact en lui. Ses expériences d'homme, appelons-les ses expériences parisiennes, n'ont rien effacé des tourments, des grands profils, des passions muettes qui ont peuplé, ombres menaçantes, la blancheur de ses jeunes années. C'est cet écran qu'il voit toujours, c'est cette projection du passé, qui lui figure la vie au milieu d'un présent invisible. Les efforts d'une jeunesse partagée entre l'austérité provinciale, la peur du mal et le désir, continuent d'alimenter l'inspiration de l'homme. Et les personnages de M. François Mauriac apparaissent d'abord dans cette lueur livide qui baigne les crépuscules de Baudelaire :

*... l'heure où l'essaim des rêves malfaisants*
*Tord sur leurs oreillers les bruns adolescents...*

Comment M. André Chaumeix, si attentif et juste aussi, n'eût-il pas décelé cette particularité, ne lui eût-il pas donné son rang? Il a bien vu que les pages où M. François Mauriac

a parlé de la jeunesse sont parmi les plus belles de son œuvre — qu'elles en sont aussi les plus révélatrices. « Dans ces visages d'anges que vous aimez peindre, a dit M. André Chaumeix, il y a la promesse de tous les malheurs. Ils sont le songe d'une journée, flétri demain par la démesure ou ravagé par la tempête. Tous ces jeunes gens, vous les conduisez, par des chemins où il n'y a que des accidents, au supplice de la vieillesse et à la mort. Et c'est pourquoi vous avez pour eux une tendresse irritée. »

« Ils sont pour vous le symbole même du drame qui domine l'existence. Ils recèlent en eux les puissances secrètes du bien et du mal. Si bien enfermés qu'ils soient dans un cercle vertueux, ils finissent toujours par s'évader. Age pathétique, où le jeune homme qui a été élevé avec vigilance porte en lui le goût de la noblesse et de la pureté, et où il découvre autour de lui et en soi-même le monde du mensonge, de la vanité et de la débauche. Ce conflit entre tout ce qu'il a appris à aimer et tout ce qu'il discerne des choses désirables vous épouvante. Vous l'avez éprouvé vous-même. Vous l'avez exprimé dans le langage aimé de la jeunesse, par la poésie. »

Le discours de M. André Chaumeix fut plein de ces justes aperçus, de ces perspicacités bien dites. Mais le bureau de l'Académie est une chaire exceptionnelle d'où l'on a le droit d'inviter ceux qu'on accueille et même qu'on admire au repentir ou à l'humilité. M. André Chaumeix ne se fit pas faute de proposer à M. François Mauriac des sujets moins « troubles », moins éprouvants aussi pour les illusions qu'on peut conserver sur la nature humaine. Il l'appela non point jusqu'au royaume de Dieu, dont il ne peut pas plus qu'un autre se flatter de posséder les clés, mais jusqu'aux terrestres chemins qui y conduisent, jusqu'à la vertu. Il lui a confié la prochaine distribution des prix que l'Académie accorde à ceux qui ont triomphé du Mal, et même aussi du Bien dans ce qu'il peut avoir d'exigeant et de monotone : « Vous lirez avec recueillement, avec piété ces dossiers vénérables qui nous sont transmis... Vous sentirez ce qu'il y a de désintéressement dans ces actes accomplis par des êtres qui ne prétendent pas à la perfection, mais qui sont capables de sortir de soi et de se dépasser eux-mêmes. Alors, au brillant et troublant cortège des possédés

qui peuplent vos livres, vous opposerez avec ravissement ce beau cortège de vivants qui, dans ce grand drame de la tentation dont vous êtes le peintre pathétique, ont été avec simplicité des vainqueurs. »

C'était le terme de ce discours d'accueil, le terme aussi d'une réception qui, il faut l'écrire, honorait vivement l'Académie et les lettres françaises. On nous rendait, à ces quais semés de flaques et de feuilles mortes, à ces passantes anonymes plus parentes, hélas et malgré tout, sous cette lumière d'automne, des héroïnes de Mauriac que des élues de Montyon.

GÉRARD BAUËR

# LE LOUP-COLONEL[1]

## XIII

Au jour et à l'heure indiqués, Sobakine pénétrait dans la cour du nº 74, rue Gogol. Il trouva, non sans difficulté, l'escalier du sous-sol qui n'était pas éclairé. Une ombre masculine le dépassa et disparut en silence dans l'obscurité. Boris descendit à tâtons, découvrit une porte, l'ouvrit et se heurta contre quelqu'un qui se tenait dans le couloir.

— Attention, — dit une voix. — Passez à gauche et ouvrez la porte du fond.

Sobakine suivit le conseil, ouvrit la porte et ferma les yeux, ébloui par l'électricité. Une table recouverte de drap vert était dressée au milieu de la pièce. Plusieurs groupes se tenaient dans les coins, mais Boris, clignant des yeux, ne reconnaissait personne. Enfin quelqu'un le toucha à l'épaule, et il vit Grzendlowsky qui lui tendait une enveloppe.

— Voici votre mandat, — murmura-t-il. — Allez maintenant faire la connaissance de vos électeurs.

Il conduisit Sobakine à l'autre bout de la pièce et lui présenta :

— Monsieur Kriegel, que vous avez dû connaître au ministère; monsieur Lopoukh, commerçant d'Odessa. Tous deux membres du bureau du parti.

— Enchanté, messieurs, — dit Boris. — Monsieur Kriegel,

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 octobre, 1er et 15 novembre.

vous allez bien? Je vous ai perdu de vue au début de la révolution.

Kriegel le regardait d'un air bienveillant, Lopoukh avec respect. Sobakine se rappela que Kriegel était beaucoup plus âgé que lui et qu'il occupait un poste élevé au ministère.

— Dites-moi, Excellence, — demanda-t-il à Grzendlowsky, — y avait-il nécessité absolue à m'élire président, tandis que ces messieurs restent seulement membres du bureau? Il me semble que M. Kriegel...

— C'était indispensable, — répondit Grzendlowsky. — Sans cela le parti n'aurait pas eu de représentant au comité. M. Kriegel et M. Lopoukh représentent d'autres organisations dans lesquelles ils occupent aussi des postes présidentiels.

Boris ne comprenait pas.

— Moi, le parti monarchiste de gauche, — expliqua Kriegel.

— Et moi, l'union nationale des paysans républicains, — compléta Lopoukh.

— N'ayez pas peur, mon ami, — ajouta Grzendlowsky. — Ces mots : républicains, gauche, ne doivent pas vous effrayer. Ce n'est que pour l'opinion. En fait, nous sommes tous monarchistes d'extrême droite, comme vous.

Boris aurait voulu poser encore d'autres questions, mais à ce moment quelqu'un s'approcha de Grzendlowsky et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Celui-ci se détourna de Sobakine et prononça à haute voix :

— Messieurs, occupez vos places, s'il vous plaît!

Il s'assit lui-même devant la table, à la place présidentielle. Boris se plaça entre ses deux compagnons.

— Messieurs, — dit Grzendlowsky en ajustant son lorgnon, — la séance est ouverte; c'est peut-être la dernière que nous tenons à Odessa, et il faut que nous traçions le plan de notre prochain travail. Veuillez entendre le rapport spécial que j'ai fait préparer dans ce but. Ivan Antonovitch, lisez, s'il vous plaît.

Un jeune homme au visage maigre et imberbe, qui se trouvait en face de Grzendlowsky, retira de sa serviette une liasse de papiers et se mit à lire.

Boris n'avait pas l'habitude d'écouter de longs rapports. Les lire lui-même, cela pouvait encore aller. Mais de les

écouter, il était tout à fait incapable. Aussi se mit-il à observer les hommes qui prenaient part à la séance. Il reconnut deux ou trois personnes; les autres constituaient un mélange d'intellectuels déguisés en paysans et de paysans déguisés en intellectuels. Il y avait aussi deux étudiants. Tout à coup il aperçut en face de lui Granitzky, son ancien collègue au ministère de Pétrograd, qu'il avait toujours connu comme un homme d'action. Granitzky avait été son grand ami, bien que ses opinions politiques ne se fussent jamais accordées avec celles de Sobakine. Maintenant il écoutait le rapport avec beaucoup d'attention, tout en dessinant quelque chose sur un bout de papier trouvé devant lui sur la table. Il sentit le regard de Sobakine fixé sur lui, leva les yeux, et sourit en reconnaissant Boris. Puis il s'absorba de nouveau dans son dessin.

Le rapport tirait à sa fin, et le jeune homme au visage maigre lisait :

« ...Dans les dites circonstances, il n'y aurait vraisemblablement qu'une solution au problème. C'est de continuer ailleurs notre activité, qui s'est montrée si fructueuse jusqu'à présent, et, comme le territoire où elle pourrait s'exercer se rétrécit de plus en plus, il ne nous reste d'autre ressource que de transporter la susdite activité à l'étranger, c'est-à-dire dans les pays les plus proches de la Russie et en même temps les plus favorables à notre idée nationale. En premier lieu, nos regards doivent être dirigés vers les Balkans... »

— Il fallait le faire depuis longtemps, — murmura Kriegel. — Seulement, pourquoi les Balkans? Berlin, j'aurais compris.

Le jeune homme lut encore quelques pages d'où l'on devait conclure que les pays balkaniques offraient d'énormes avantages à la propagande de l'idée nationaliste. Puis il s'arrêta.

— C'est tout, — dit-il.

Personne ne souffla mot. Quelques-uns toussèrent.

— Permettez-moi, messieurs, — dit Grzendlowsky, — d'ajouter quelques mots à ce rapport. Pour commencer notre action dans les pays balkaniques, il faut que quelqu'un s'y rende d'abord en qualité de pionnier. Je crois de mon devoir de faire savoir à l'honorable assemblée que je possède déjà une place à bord d'un paquebot à destination de Constantinople, ainsi qu'un passeport visé...

— Oui, oui, d'accord, — firent plusieurs voix.

— ... Aussi permettez-moi de rédiger notre résolution dans les termes suivants : « Le Comité, vu l'impossibilité de continuer son action sur le territoire russe, décide de la prolonger à l'étranger et autorise son président — moi, en l'occurrence — à se rendre à Constantinople et dans les pays balkaniques aux fins d'y rechercher les moyens d'organiser le travail avec l'aide des groupements politiques de l'étranger qui voudraient apporter leur concours à l'idée nationale russe. » J'ai en vue nos amis de Berlin, — ajouta Grzendlowsky en regardant tout le monde avec une mine de conspirateur. — Il va sans dire que...

— Oui, oui, d'accord, — s'écrièrent de nouveau plusieurs voix, et Kriegel murmura :

— Enfin! je l'avais dit qu'on ne se passerait pas de Berlin.

Sobakine vit Granitzky lever soudain les yeux et regarder d'abord Kriegel, puis Grzendlowsky; mais il ne dit rien et se remit à dessiner avec plus d'entrain que jamais.

— Permettez-moi de mettre aux voix la résolution, — reprit Grzendlowsky. — Je commence par le côté gauche... Votre opinion?

Un petit vieillard se leva au bout de la table à droite.

— Je ne fais pas d'objections, — dit-il, — mais je me permets d'adresser à notre honorable Fédor Vasilliévitch (c'était Grzendlowsky) quelques petites questions. *Primo* : où Fédor Vassiliévitch compte-il se rendre exactement après Constantinople?

— Cela dépend, — répondit Grzendlowsky. — Je ne sais pas encore dans quel pays on me laissera entrer. Je n'ai qu'un visa jusqu'à Constantinople...

— Seconde question, — continua le petit vieillard, — en quoi consistera notre action en dehors de notre patrie? et comment y participerons-nous?

— Cela dépend, — répéta Grzendlowsky. — Cela dépendra de nos possibilités et des circonstances.

— Troisième question... — le petit vieillard en avait, évidemment, pour longtemps — que veut dire notre honorable Fédor Vassiliévitch quand il parle de nos amis de Berlin?

Kriegel l'interrompit.

— Je ne vois aucune raison de discuter ici tous ces détails,

— dit-il. — Il n'y a de certain que deux choses : l'une, c'est qu'il faut dorénavant travailler à l'étranger, et l'autre, que notre président possède un passeport, un visa et un billet de voyage. Il lui faut encore notre autorisation écrite pour la présenter aux organisations étrangères lorsqu'il cherchera leur appui. Il n'y a ici rien à discuter, il faut signer l'autorisation, voilà tout. N'ai-je pas raison, Fédor Vassiliévitch?

— Mais certainement, — répondit Grzendlowsky, qui paraissait ennuyé par les questions du petit vieillard.

Celui-ci était confus.

— Mais je ne voulais pas faire d'objections, — balbutia-t-il, en se rasseyant.

— Alors, on commence à voter, — dit Grzendlowsky. — Votre opinion?

Tout le monde était d'accord. Lorsque ce fut le tour de Boris, Grzendlowsky lui demanda :

— Quel est l'avis des nationaux-libéraux du Sud-Ouest?

— D'accord, — fit Sobakine avec dignité.

Puis vint le tour de Granitzky.

— Vous, monsieur?

Granitzky était en train de dessiner un grand cercle avec une combinaison compliquée de losanges inscrits. Il répondit sans lever les yeux :

— D'accord.

Au bout de cinq minutes Grzendlowsky put proclamer solennellement :

— Adopté à l'unanimité!

Tout le monde applaudit.

— Maintenant, — dit Grzendlowsky, — veuillez signer le procès-verbal qui est prêt... La séance est levée.

Les membres de la réunion quittèrent leurs places et vinrent se grouper autour du secrétaire qui leur expliqua où et comment il fallait signer. Chacun devait inscrire à côté de son nom le nom du parti qu'il représentait. Après avoir signé, Sobakine se mit à chercher Grzendlowsky et le trouva enfin en train de causer avec Kriegel et quelques autres.

— Excellence, — lui dit Boris en le tirant légèrement par le bras. — Excellence!

Grzendlowsky se retourna.

— Fédor Vassiliévitch, — lui dit Boris à voix basse, — que faut-il que je fasse maintenant, et où nous reverrons-nous?

— A l'étranger, je pense... Mon paquebot part dans trois jours.

— Vous ne me donnez pas d'instructions?

— Non; le travail est arrêté pour le moment. La seule chose que je puisse vous conseiller, c'est de suivre mon exemple...

— C'est-à-dire?...

Grzendlowsky baissa encore la voix.

— Vous ne comprenez pas? Partez pour l'étranger, par Constantinople — car c'est la seule direction qui nous reste — et tâchez de m'y retrouver.

Boris se sentit tout déconcerté.

— Mais la collaboration avec Bimberg?

Le visage de Grzendlowsky prit une expression d'ennui.

— C'est là que nous allons collaborer, — dit-il — Excusez-moi, mais je n'ai plus le temps de causer avec vous. Au revoir, j'espère que nous nous reverrons dans des circonstances plus favorables.

— Mais que se passe-t-il? — se demanda Sobakine lorsque Grzendlowsky lui eut tourné le dos. A l'étranger?... Pourquoi donc à l'étranger? et ici? qui donc restera à travailler ici?

Il se plongea dans l'obscurité du couloir en cherchant la sortie. Quelqu'un derrière lui heurta une chaise et cria :

— Ah! diable!

— Est-ce toi, Granitzky? — demanda Sobakine en reconnaissant la voix.

— Oui, c'est moi... Nom d'un chien! pourquoi cette obscurité? On pourrait se croire à Petrograd, où il aurait fallu nous cacher pour éviter les mains et les yeux de la Tchéka... Comment vas-tu, Boris? Il me semble avoir vécu deux ou trois existences depuis notre dernière rencontre.

Une fois dans la rue, Boris demanda :

— Dis-moi, André. Qu'est-ce que tout cela signifie?

— Quoi? La réunion que nous venons de quitter?

— Oui. Je n'y ai rien compris.

— Cependant, tu y as voté?

— Oui, mais c'est parce qu'il fallait appuyer Grzendlowsky.

S'il avait proposé de commencer des pourparlers avec les soviets, j'y aurais consenti également... C'est que je suis un membre de parti bien discipliné.

— Excuse-moi, Boris; mais, d'après ce que j'ai cru comprendre, tu n'es pas seulement membre du parti, mais tu en es le président... Ça fait une petite différence... Néanmoins, je vais te donner les explications que tu demandes. C'est très simple. En partant pour l'étranger, le bonhomme veut avoir l'air d'être appuyé par une puissante organisation, qui pourrait représenter toute la Russie conservatrice et modérée. Il lui faut donc un mandat spécial, avec le plus de signatures possible. Il nous invite, il invite une foule de personnes, et nous fait signer. Je n'ai pas fait d'observations, parce que je trouve que toute l'affaire est assez innocente et ne peut nuire à personne, tandis qu'elle peut profiter à quelqu'un, c'est-à-dire à Grzendlowsky. Du reste, tout ceci n'a aucune importance. Mais ton passeport? l'as-tu déjà?

— Tu plaisantes! Je suis bien ici, et je ne songe pas à voyager.

— Tu as tort, surtout chargé de famille comme tu l'es. Il ne faut pas fermer les yeux sur ce qui se passe.

— Mais que se passe-t-il donc? — s'écria Sobakine. — Jusqu'à maintenant tout paraissait tranquille. Les victoires remportées par l'armée, l'avance vers Moscou...

— Est-ce que tu te lèves de bonne heure le matin? — interrompit Granitzky.

— Pas de trop bonne heure... Mais je voudrais que tu m'expliques...

— Si tu te levais un jour entre cinq et six heures, et si tu passais par la ville, surtout auprès des établissements officiels, tu apercevrais quelque chose de fort intéressant.

— Quoi donc?

— L'évacuation générale qu'on est en train d'opérer la nuit pour ne pas inquiéter la population civile... Quelle naïveté! ils ne savent pas que la population désire leur départ depuis longtemps.

Boris ne savait que penser.

— Es-tu sûr de ce que tu dis? — demanda-t-il.

— Tout à fait sûr. On emporte les meubles, les marchan-

dises. Toutes les places sur tous les bateaux russes qui se trouvent dans le port, sont retenues depuis longtemps. La préfecture travaille jour et nuit à distribuer des passeports pour l'étranger, une foule formidable assiège toutes ses entrées et toutes ses issues. Comment se fait-il que tu ignores cela?

Boris avait peine à réaliser ce que lui apprenait Granitsky.

— Et toi, André? — demanda-t-il enfin. — Penses-tu aussi quitter Odessa?

— Certainement. Mais je ne sais pas encore la direction que je prendrai. Comme je n'appartiens pas à l'armée, ni à l'administration, cela ne sera pas facile de partir, mais je partirai quand même. Je ne suis pas comme ces idiots, les marchands par exemple, qui croient que leur situation ne sera pas plus mauvaise sous les Soviets que sous les armées blanches. Est-ce que tu ne t'es pas aperçu que les blancs se conduisent ici, vis à vis de la population, comme des conquistadores en pays ennemi? Les amis, les libérateurs, imposeraient-ils, par exemple, des contributions en les accompagnant de menaces?... Même pendant une véritable occupation, cela ne se fait que pour des raisons spéciales, exceptionnelles... Ici, c'est simplement pour se procurer de l'argent.

— Tu te trompes sûrement, — dit Boris. — Où as-tu vu cela?

En guise de réponse, Granitzky tira de sa poche une feuille de papier pliée, et se mit à lire :

« Nous vous avisons qu'une contribution de cinquante mille roubles est imposée sur votre entreprise. La dite somme doit nous être versée dans un délai de quarante-huit heures, sans quoi vous serez considéré comme ennemi de l'armée volontaire... »

— Eh bien! que dis-tu de cela? — demanda-t-il.

— Qui t'a donné ce document?

— Un petit négociant d'appareils photographiques. Il a payé cette contribution, cela va sans dire, sans quoi son magasin aurait été réquisitionné, détruit, et lui-même probablement mis en prison... La cause blanche est perdue, cher Boris, il y a eu trop de faits comme celui-ci — et pires encore — pour qu'elle puisse conserver les moindres sympathies dans la population. Ecoute mon conseil : il faut partir le plus vite

possible... Grzendlowsky a beaucoup de bon sens. S'il s'enfuit, c'est qu'il pense, et qu'il sait, ne plus pouvoir rien faire ici. A moins que tu ne préfères rester avec les bolcheviks...

— Oh! non, non! — dit Boris.

— Alors... Va-t-en.

Là-dessus il serra fortement la main de Sobakine et disparut dans l'ombre nocturne.

Et, comme pour confirmer tout ce qui venait d'être dit, deux coups de fusil parvinrent aux oreilles de Boris. Deux coups éloignés, mais significatifs.

## XIV

Le vieux majordone Maxime Ivanytch fut fort étonné, le lendemain matin, de voir Sobakine pénétrer chez lui, en robe de chambre, de très bonne heure.

— Chut! — fit Boris en mettant le doigt sur ses lèvres. — Excusez-moi de vous déranger de si grand matin (Boris était toujours très poli avec le vieux domestique), mais il faut absolument que je vous parle. Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit. Et je ne veux pas que ma femme nous entende.

— Qu'est-il arrivé? — demanda le majordome. — Est-ce qu'il manque quelque chose dans la maison?

— Oh! non; il n'est pas question de ça...

Et Boris exposa tout au long ce qu'il avait appris la veille de Granitzky.

— Est-ce vrai, tout cela? — demanda-t-il anxieusement.

Le vieillard resta pensif un bon moment. Boris le regardait avec angoisse.

— Je le crains... — dit enfin Maxime Ivanytch. — En tous cas, ce que l'on vous a dit des passeports est absolument exact. L'évacuation des établissements, ma femme en a entendu parler au marché, mais jusqu'à présent je ne me fiais pas trop à toutes ces rumeurs.

— Croyez-vous, — dit Boris parcouru d'un frisson léger mais désagréable, — croyez-vous que les Soviets pourraient reprendre Odessa?

— Dieu nous en garde!... Mais cela pourrait très bien arriver...

Sobakine se leva et se promena nerveusement d'un bout de la pièce à l'autre.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit au sujet des passeports? — demanda-t-il sur un ton de reproche, en s'arrêtant devant le majordome. — Pourquoi ne nous avez-vous pas prévenus qu'il me fallait aussi en demander un?

— Boris Fédorovitch! — réplique le vieux majordome, un peu offusqué du ton de Sobakine, pouvais-je me permettre de vous donner des conseils? Vous êtes un *barine*, tandis que moi, je ne suis qu'un serviteur.

— Cher Maxime Ivanytch, fit Sobakine qui n'avait eu nullement l'intention d'offenser le vieillard, pour moi et pour ma femme, vous n'êtes pas un domestique; vous êtes notre ami, notre ange-gardien, sous la protection duquel nous nous trouvons depuis notre arrivée. Je n'ai rien à vous reprocher, et cependant... croyez-moi, je ne sais que faire, je me sens perdu... Toutes les places sur les bateaux sont déjà prises! Et les passeports? On dit que la préfecture est assiégée par la foule. Combien de temps me faudra-t-il faire la queue pour pénétrer là-dedans?

Maxime Ivanytch se gratta la nuque.

— Un de mes petits-neveux est garçon de bureau à la préfecture, — dit-il enfin. — J'irai le voir aujourd'hui et je verrai s'il peut nous être utile. D'autre part, j'ai entendu dire que les nobles de la province de Kherson se proposent d'affréter un paquebot attendu à Odessa, pour s'y embarquer avec leurs familles... Croyez-moi, monsieur, je ferai tout mon possible pour vous aider.

Boris lui serra la main.

— Je vous répète, Maxime Ivanytch, que vous êtes pour nous un véritable ange-gardien. Mais je vous prie bien de ne rien dire encore à ma femme.

— ... Et me voilà décidé à partir! — se dit-il en quittant la chambre du majordome. — Quand l'ai-je décidé? Hier soir, cette nuit, ce matin? Partir pour où et pour combien de temps? Une semaine, un mois, un an? Que c'est bête, en somme, d'entreprendre un voyage sans but, sans terme, et... sans argent! Et cependant il faut partir. Ce serait pour moi un malheur, un vrai désastre, si nous restions à Odessa.

Malgré tous ses efforts, Marie ne réussit qu'à grand peine à tirer quelques mots de Boris au sujet de la séance de la veille. Il lui transmit cependant le bon souvenir de Granitzky, en ajoutant que celui-ci était devenu pessimiste et ne croyait plus à la défaite des rouges. Mais lorsque Marie essaya de connaître les détails de leur conversation, Boris ne voulut plus rien raconter; elle comprit qu'il lui cachait quelque chose.

Alors elle alla chercher le vieux majordome pour se renseigner, comme d'habitude, mais elle ne le trouva pas à la maison.

— Maxime Ivanytch est parti pour toute la journée, et sa femme ne sait même pas où il est allé, — dit-elle en revenant. — C'est bizarre! Jusqu'ici il n'avait pas l'habitude de s'absenter aussi longtemps.

— Il faut que je parte aussi, — dit Sobakine en se levant de table après avoir pris son café. — Je veux aller voir Olga.

— Tu pourrais rester avec moi, — fit Marie mécontente. — Maxime Ivanytch n'est pas là, et il ne faudrait pas abandonner toute la maison aux femmes. Tu es déjà allé voir Olga avant-hier.

Sobakine ne se laissa pas convaincre. Il sentait qu'il devait agir, qu'il lui était impossible de rester insouciant, de ne pas chercher le moyen d'échapper aux bolcheviks... Il les imaginait déjà à quelques kilomètres d'Odessa... Il s'habilla et revint auprès de Marie pour lui dire adieu avant de quitter la maison.

— Qu'as-tu aujourd'hui, Boris? — lui demanda-t-elle. — Regarde ce que tu as pris à la place de ton chapeau!

Boris vit qu'il tenait à la main sa casquette militaire, abandonnée depuis plus de trois mois. Elle était noire de poussière, et avait l'air d'avoir assisté à plusieurs combats. Il la jeta de côté et prit son chapeau habituel.

— Adieu, Marie, — dit-il. — Je reviendrai pour le dîner.

Il traversa le parc et se rendit d'abord à la préfecture, où il vit une foule immense. Il s'y mêla. Au bout d'un moment, il aperçut Maxime Ivanytch en conversation avec un jeune homme.

— Est-ce vous, Votre Noblesse? — s'écria joyeusement le

majordome. — Quelle chance! Voici mon neveu. Veuillez le suivre, il vous renseignera sur ce qu'il faut que vous fassiez.

Puis, s'approchant de l'oreille de Sobakine :

— Il dit que cela va vous coûter quinze cents roubles.

Boris avait cette somme sur lui. L'huissier le conduisit, non sans peine, à travers la foule. On entendit des protestations indignées, et le jeune homme dut expliquer à tout le monde que Sobakine faisait partie du personnel de la préfecture. Un fois dans le bâtiment, il apporta de l'encre et du papier et expliqua à Boris comment il lui fallait rédiger la demande de passeport; puis il accepta les quinze cents roubles et promit d'aller le lendemain soir chez Maxime Ivanytch pour avoir les photos de Sobakine et de sa femme.

Boris sortit de la préfecture calmé et presque joyeux. Mais à mesure qu'il approchait du domicile de sa mère et de sa sœur, un nouveau sentiment l'envahissait. Comment se résoudrait-il à avouer à sa sœur qu'il s'était trompé, que c'était elle qui avait eu raison? En suivant la rue de Ribas, il regardait attentivement tous les passants, cherchant à lire sur leurs visages une expression d'inquiétude, une angoisse à l'idée de l'approche des bolcheviks. Mais chacun avait l'air tranquille... Ce n'étaient peut-être que bruits confus, balivernes, tout ce qu'avait dit Granitzky; et pourtant Maxime Ivanytch... Au même instant, il entendit derrière lui des cris épouvantables et un fracas de vitres brisées.

Il se retourna. Un homme courait à sa rencontre, le visage bouleversé d'effroi. Il venait de s'échapper par la porte d'un petit hôtel dont les vitres brisées couvraient le trottoir. Cet homme était poursuivi par un gros caporal, lancé derrière lui, la tête en avant, l'air furieux, le revolver au poing. Derrière le caporal, on apercevait deux ou trois civils et un officier, qui faisaient tous leurs efforts pour le rejoindre.

L'homme tomba; en même temps l'un des civils attrapa le caporal par le bras.

— Laissez-moi, sacré nom! — criait celui-ci. — Cette canaille a osé me dire que j'ai abandonné le front!

En un instant, une foule considérable entoura les acteurs de cette scène et pressa Sobakine de telle manière que celui-ci se trouva près du caporal et de sa victime.

— Monsieur le colonel! — criait quelqu'un en s'adressant à l'officier, — mais dites-lui donc de remettre son revolver dans son étui! Vous laissez votre subordonné assassiner le portier de l'hôtel en plein jour!

Sobakine se démena de son mieux pour sortir de la foule. Il y parvint enfin et s'empressa de s'éloigner, prêt à entendre à chaque instant des coups de revolver. Mais il ne perçut derrière lui que des cris menaçants, des pleurs, la rumeur de la foule.

— Ça va mal, — se dit-il, comprenant instinctivement qu'il venait d'assister à un manquement flagrant à la discipline. — Ça va mal! il est bien probable que ce caporal est réellement un déserteur. Et son colonel aussi, par-dessus le marché.

Poursuivant ses observations, il aperçut encore quelques soldats qui lui parurent des déserteurs. Puis il vit passer un fiacre, contenant deux officiers, en capote sale, le col négligemment relevé. Ils avaient le visage rouge, la casquette sur la nuque. Ils se tenaient par le bras, ce qui ne les empêchait pas de vaciller de droite et de gauche. Boris les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils disparussent.

— Ça va mal, — répéta-t-il. — Il faut partir...

— Qu'est-il arrivé? — demanda Olga en voyant l'expression de son visage. — Je ne t'attendais pas aujourd'hui.

— Olitchka, — dit-il, en entrant sans quitter son pardessus, je veux te parler. Où est maman?

— Elle est sortie, elle est au marché. Tu peux parler librement. Qu'y a-t-il?

— Olitchka... tu sais... tu sais... les bolcheviks approchent.

— Oui, Boris; je sais.

— Penses-tu partir d'Odessa? S'ils reviennent, cette fois ce sera peut-être pour longtemps.

Olga regardait le chiffre de son mouchoir de poche qu'elle froissait entre ses mains.

— Je reste, mon petit, — fit-elle en levant les yeux.

— Tu restes? Mais si les blancs ne reviennent qu'au bout...

— S'ils ne reviennent *jamais*, tu veux dire? Tant pis. Je reste avec les bolcheviks.

Boris s'assit lourdement sur une chaise, sans ôter son pardessus, et dit simplement :

— Et moi, Olga, je pars.

Elle se détourna et regarda par la fenêtre.

— Oui, Boris, — prononça-t-elle en baissant la voix. — Oui... il *faut* que tu partes.

Il bondit de sa chaise.

— Comment! — s'écria-t-il. — Pourquoi dis-tu cela?... Pourquoi le *faut-il*?

Olga se retourna vers lui.

— *Elle* m'a parlé de toi... puis on m'a dit...

Un long silence suivit ces paroles.

— Olitchka, — dit enfin Boris, dont la voix tremblait, — je ne sais pas précisément ce que l'on t'a dit à mon sujet; seulement il faut que tu saches...

— Je ne veux rien savoir, — répliqua vivement Olga. — Je ne veux rien savoir, et, si tu le permets, je ne saurai rien!... Mais toi, ce qu'il faut que tu saches, c'est que je déteste les bolcheviks, que je les hais de toutes les forces de mon âme, surtout cette horrible femme que tu as aimée!... Si je pouvais rencontrer quelque part Lénine ou Trotsky, je n'hésiterais pas à leur arracher les yeux, à les étrangler de mes propres mains! mais, après tout, je ne suis qu'une femme une faible femme, et j'ai besoin d'une main forte, d'un appui sûr... ce n'est pas ma faute si je l'ai trouvé là où je l'attendais le moins. Quant à ton armée, à tes généraux, ne m'en parle plus... Qu'ont-ils de commun avec l'ancienne armée russe, la grande armée, la glorieuse armée?... Ce qui a été ne reviendra plus. Il faut oublier le passé et vivre une nouvelle existence, une existence odieuse, intolérable peut-être, mais enfin, malgré tout, il faut la vivre...

Elle fondit en larmes; Boris la voyait pour la première fois s'abandonner ainsi. L'angoisse lui serra le cœur, il se sentit vraiment du même sang que cette femme qui pleurait. Et pour la première fois de sa vie, il éprouva la force des liens de parenté.

— Fais ce que tu pourras pour partir le plus vite possible, — dit-elle. — Il ne faut pas attendre le dernier moment. Qui sait? Ce moment pourrait venir beaucoup plus tôt qu'on ne l'attend.

Boris la quitta, l'âme troublée. L'énigme des nouvelles relations d'Olga avec les bolcheviks, la prochaine réapparition de Rose à Odessa — qui lui paraissait maintenant hors de doute — l'urgence du départ, tout cela se confondait et formait dans sa tête un tourbillon confus. Il s'aperçut qu'il marchait à grandes enjambées dans la direction de la préfecture.

— Où vais-je donc? — se dit-il. — Pour le moment, j'ai besoin d'un photographe. Il me faut aussi une photographie de Marie. Je vais aller la chercher à la maison.

C'est ainsi que commença la dernière période du séjour de Sobakine à Odessa, une période de démarches affolées, de nuits sans sommeil, d'actions désordonnées. Boris obtint son passeport au bout de peu de jours. Mais il n'était pas au bout de ses soucis. Il fallait encore faire viser ce passeport, puis se procurer des places à bord d'un bateau. Pour le visa, Boris se rendit au consulat d'Angleterre où, malgré sa parfaite connaissance de la langue anglaise, il n'obtint rien. Le consul, un homme de haute taille, au visage sec, à la chevelure rousse légèrement grisonnante sur les tempes, lui demanda :

— Quel âge avez-vous?

— Trente-deux ans, — répondit Sobakine, croyant que l'Anglais voulait noter son signalement sur le visa.

— Eh bien! si vous en aviez quarante-cinq ou davantage, j'aurais visé votre passeport à l'instant même. Mais vous êtes encore bon pour le service armé, et je ne vous reconnais pas le droit de partir. Faites établir un passeport séparé pour votre femme et vos enfants, je le viserai très volontiers. Quant à vous... non!

Et il ajouta en grommelant :

— Pourquoi tout le monde s'enfuit-il? Personne ne songe à combattre les rouges. Il ne serait pourtant pas difficile de les refouler...

Après beaucoup de démarches il réussit enfin, au consulat de Bulgarie, à se faire délivrer un visa pour ce pays, via Varna. Il ne lui restait plus qu'à trouver un paquebot. Suivant le conseil de Maxime Ivanytch, il se rendit à la réunion des nobles de Kherson.

Là, on lui expliqua que tout dépendait d'un monsieur Sta-

ritzky, ancien procureur du tribunal de seconde instance et frère du maréchal de la noblesse de la province voisine. Ce Staritzky avait affrété un bateau étranger, le *Pernambouc*, actuellement en marche vers Odessa, et il était l'organisateur unique de l'opération. Chaque place à bord devait être payée dix mille roubles. Pour les Sobakine, cela se monterait à trente mille; Boris décida de demander à Staritzky la faveur de ne payer que vingt mille roubles. Malheureusement il ne parvenait pas à voir l'ancien procureur qui était toujours absent. Cela l'inquiétait : tout le monde avait déjà versé le prix des places; il était à craindre que l'on ne pût maintenant en avoir que sur le pont.

Cependant, chaque jour, de nouveaux symptômes annonçaient l'approche du désastre. Malgré l'interdiction de l'alcool, les ivrognes étaient nombreux sur les trottoirs. Les rues étaient encombrées de déménagements qui s'effectuaient sous escorte militaire. Les bijoutiers, l'un après l'autre, fermaient leurs magasins. De nouveaux personnages, aux gestes furtifs, aux regards sombres et insolents, apparurent dans les lieux publics. Sur les colonnes Morris, on voyait le matin des lambeaux d'affiches communistes, collées pendant la nuit et arrachées par la police au lever du jour. Des coups de fusil et de revolver retentissaient dès la tombée de la nuit dans l'air glacial de décembre, et les chiens poussaient des aboiements plaintifs et prolongés.

Les jours se succédaient, et le départ des Sobakine paraissait toujours problématique. La seule consolation était que le *Pernambouc* n'était pas encore arrivé. Chaque matin, Boris arpentait la ville, faisant toujours le même chemin, de son domicile à la réunion de la noblesse de Kherson — et toujours pour y obtenir les mêmes réponses :

— Non, le *Pernambouc* n'est pas encore arrivé...

— Non, M. Staritzky n'est pas là. Vous ferez bien de repasser demain matin.

## XV

Le début de janvier 1920 fut très rigoureux à Odessa, et tous ceux qui s'apprêtaient à s'embarquer observaient avec

anxiété le port qui se couvrait peu à peu d'une couche de glace. La neige tombait presque chaque jour. Le bulletin météorologique annonçait un cyclone qui devait traverser la mer Noire en se dirigeant du nord vers Constantinople. On se demandait, comment, dans des conditions pareilles, on pourrait évacuer les habitants.

Sobakine maigrissait de peur et d'inquiétude. Un jour que la neige ne tombait pas et qu'un brouillard épais couvrait toute la ville, il n'osa pas traverser le parc Alexandre pour se rendre à la réunion de la noblesse, et fit un détour. Passant ainsi près de l'école militaire, il rencontra Zaviékoff. Celui-ci sortait du bâtiment de l'école et se dirigeait vers une automobile qui l'attendait au bord du trottoir.

— Monsieur Sobakine! — fit Zaviékoff en reconnaissant Boris. — Où allez-vous de si bonne heure, et avec cette rapidité?

Boris s'arrêta et lui serra la main. Zaviékoff semblait de très bonne humeur. Sobakine remarqua sa bonne mine, ses joues roses, son air de prospérité. L'homme portait une capote toute neuve et fort élégante.

— Eh bien? — répéta Zaviékoff. Je vois que vous avez quitté l'armée. — Dites-moi où vous courez, je pourrais peut-être vous conduire dans mon auto.

Boris nomma la rue.

— Parfait! cela me détourne à peine de mon chemin. Montez, s'il vous plaît.

Boris ne se le fit pas dire deux fois. Lorsque l'automobile fut en marche, Zaviékoff lui posa toutes sortes de questions et connut ainsi le projet de départ de Boris.

— Vous avez eu tort de ne pas venir me trouver il y a quinze jours, — dit-il. — J'aurais pu vous procurer des places pour Sébastopol, et cela ne vous aurait pas coûté plus de douze ou quatorze mille roubles. Mais il est trop tard pour parler de cela maintenant; l'évacuation est en pleine marche... Je travaille jour et nuit, et avec beaucoup de succès, croyez-moi. Savez-vous, par exemple, ce que je viens de faire à l'école militaire?

— Ma foi, non.

— J'ai réussi à obtenir l'autorisation d'évacuer sur Cons-

tantinople les stocks de drap kaki et de chocolat qui se trouvent actuellement dans les dépôts de l'école.

Il regarda triomphalement Sobakine.

— Constantinople! — répéta celui-ci. — Mais vous m'aviez dit Sébastopol?..

— Oui, pour vous évacuer, vous, je ne pouvais vous offrir que les ports de Crimée. Moi, je me rends à Constantinople à bord d'un bateau anglais. Les frais de transport seront nuls. Les stocks peuvent être évalués à deux mille livres sterling environ, soit dix mille livres turques. Une belle affaire, n'est-ce pas?

Sobakine ne comprenait pas encore.

— Mais que ferez-vous de ces stocks? — demanda-t-il.

Zaviékoff cligna de l'œil.

— Gros malin! Vous faites celui qui ne comprend pas... C'est votre habitude, n'est-ce pas? comme à Ekatérinodar... Mais, mon ami, serait-ce bien de laisser toutes ces richesses aux Soviets? Notre devoir est d'emporter avec nous le plus de choses possible. Cela affaiblira les rouges, et en même temps nous aurons notre récompense... nous autres, qui luttons pour la Russie!

— Ah, — fit Sobakine. — De ce point de vue, certainement...

— De quelque point de vue que vous jugiez la question, mon cher, j'aurai toujours raison. Regardez ces bâtiments — il montra les maisons le long desquelles glissait l'automobile — chacun d'eux contient plusieurs appartements, et chaque appartement contient toutes sortes de biens. Il ne s'agit que de les prendre et de les emporter. Songez seulement aux appartements abandonnés par leurs maîtres lors de l'évacuation précédente, ou à ceux qui vont l'être maintenant, sans que leurs occupants aient la possibilité d'emporter avec eux ce qu'ils possèdent... Prenez, si vous avez le moyen. Cela vaut toujours mieux que d'abandonner cette proie aux rouges...

Sobakine avait compris : malgré lui, il voyait devant ses yeux les tapis, les tableaux, les porcelaines de l'hôtel Lessoutoff...

— ... Il ne s'agit pas, bien sûr, de votre cas, — continuait Zaviékoff, car vous n'avez pas encore vos places à bord d'un

bateau; mais supposez que vous les obteniez, à la fin des fins?... Agissez alors, ne perdez pas un instant, passez dans ces appartements, dans les établissements abandonnés, passez même chez les bijoutiers, si vous en trouvez encore, et choisissez, emportez. Ne laissez rien aux rouges! C'est une œuvre patriotique que vous accomplirez, de cette façon. Faut-il vous rappeler qu'un objet abandonné par son propriétaire n'appartient plus à personne? *Res nullius*, comme disaient les Romains, et par conséquent... Nous voilà arrivés...

— Merci beaucoup, — dit Sobakine en descendant de l'auto. — Je voudrais savoir, quand nous nous reverrons. Je ne perds pas l'espoir de partir, malgré tout.

— Je vous souhaite de tout mon cœur la réussite — dit Zaviékoff en lui tendant la main. — Excusez-moi de ne pas ôter mon gant, mais j'ai pris l'habitude de ne jamais me déganter dans la rue. Je crains la contagion du typhus. Vous savez probablement ce qui se passe à la station du chemin de fer Odessa-banlieue?

— Non, je ne sais pas. Que se passe-t-il donc?

— Les voies sont encombrées de trains qui, au lieu de marchandises, sont remplies de malades. Personne ne les soigne, personne n'ose s'en approcher pour leur donner à manger. Ils meurent dans les wagons, les pauvres bougres, et leurs cadavres y demeurent...

— Quelle horreur! — s'écria Sobakine avec effroi.

— Oui... et quelle contagion! Je m'étonne que l'épidémie n'ait pas encore envahi la ville tout entière. Soyez donc prudent, monsieur Sobakine. Au revoir ou adieu, plutôt.

Après avoir reçu les réponses habituelles à la réunion de la noblesse, Sobakine rentra chez lui, de plus en plus inquiet.

Le soir, après le dîner, il invita le vieux majordome à passer dans la partie de l'immeuble occupée par Marie et lui. Le majordome les trouva assis l'un près de l'autre sur le canapé. Ils le prièrent de s'asseoir.

— Je vous remercie, madame, — répondit le vieillard. — Je suis habitué à rester debout. Que désire monsieur?

— Maxime Ivanytch, — dit Boris, — je voulais vous demander, à quelle époque le comte Lessoutoff a quitté cette maison?

— Lors de la dernière évacuation, monsieur, il y a un an.

— Il est parti subitement, n'est-ce pas?

— Oui, en quelques heures à peine. En se réveillant le matin, monsieur le comte ne pensait nullement à quitter Odessa; et cependant, à midi il s'embarquait.

— Et où se trouve-t-il à présent, le savez-vous?

— En France, je crois, ou bien en Angleterre... Je n'ai reçu de lui qu'une seule lettre me recommandant de garder la maison. Elle m'est arrivée trois jours après le retour des blancs.

— Et la maison a-t-elle été pillée par les bolcheviks? Je suppose que le comte n'a pu emporter qu'une faible partie de ses biens.

— Oh! oui, monsieur; il n'a emporté que ses diamants. Mais les bolcheviks n'ont rien pillé, j'ai tout mis dans un endroit sûr, et ils n'ont rien trouvé. Je ne sais pas seulement si cette fois cela se passera de même.

Sobakine se tourna vers sa femme.

— Qu'en penses-tu, Marie? — lui dit-il. — Est-ce que nous ne pourrions pas être utiles au comte Lessoutoff?

— Comment cela, Boris? Je le voudrais bien, je t'assure, puisque nous avons été abrités sous son toit... Mais je ne vois pas la possibilité...

Boris regarda le majordome :

— Puisque nous allons quitter Odessa, pourquoi ne rapporterions-nous pas au comte quelques-uns des objets mis sous la garde de Maxime Ivanytch? — demanda-t-il.

Le vieillard eut un faible sourire.

— Vous ne le pourrez pas, votre Noblesse; les objets sont enfermés dans plusieurs caisses, très lourdes. On ne vous permettra pas de les embarquer avec vous.

— Voire! — dit Boris. — Si je réussis à prendre passage sur un bateau anglais, cela ne coûtera pas beaucoup, les frais du transport seront presque nuls. Qu'est-ce qu'il y a dans ces caisses?

Le vieux majordome se mit à énumérer :

— La collection des tabatières de Monsieur, la collection des camées; les objets de topaze et malachite; l'argenterie; deux services de porcelaine de Saxe; les tableaux les plus

précieux, des Italiens de la Renaissance, deux Rembrandt, quelques tapis persans...

— Boris, — s'exclama Marie. — Il nous sera impossible d'emporter tout cela.

— Peut-être... Mais nous pouvons toujours essayer. A condition, bien entendu, que Maxime Ivanytch y consente.

Le vieux serviteur hésitait.

— Je ne sais vraiment quoi répondre, — dit-il enfin. — Monsieur le comte m'a bien recommandé de garder tout à la maison. Mais si les rouges reviennent et recommencent à fouiller partout... Les caisses sont dans la cave, il ne leur sera pas difficile de les trouver.

— Nous ne partons pas encore tout de suite... — commença Marie.

— Malheureusement! — fit Boris.

— ... et Maxime Ivanytch a le temps de réfléchir. N'est-ce pas, Maxime Ivanytch?

— Je crois, madame, que le plus raisonnable serait de vous laisser emporter les caisses, — dit le vieillard. — Pourvu que vous puissiez partir vous-mêmes, c'est l'essentiel. Mais je vous donnerai demain ma réponse définitive.

Le lendemain il déclara que Boris pouvait disposer des caisses selon son bon plaisir, et que lui-même, Maxime Ivanytch, l'aiderait de son mieux à les transporter sur le paquebot. Cette journée apporta aussi à Sobakine une nouvelle heureuse : le *Pernambouc* était dans le port d'Odessa!

Boris vit ce bateau des fenêtres de la réunion de la noblesse. Le *Pernambouc* était bien en rade. Toutefois les renseignements que recueillit Sobakine étaient vagues et confus. Les uns disaient que le bateau venait seulement d'arriver; les autres, qu'il se trouvait à Odessa depuis quelques jours mais que jusqu'à présent il s'était tenu près des quais, où on le chargeait de marchandises, et que la nuit dernière on l'avait conduit au delà du breakwater à l'aide d'un brise-glace. Staritzky était toujours absent, mais on savait que les futurs passagers du *Pernambouc* étaient invités à se réunir le lendemain à deux heures de l'après-midi dans cette même salle, pour obtenir leurs billets de passage. C'est alors qu'on apprendrait le jour et l'heure du départ.

La salle de la réunion était pleine de monde; Sobakine allait de groupe en groupe, recueillant les nouvelles. La situation était assez inquiétante pour lui : il n'avait pas encore versé le prix de son passage, il ne connaissait même pas Staritzky et il se pouvait bien que celui-ci lui refusât purement et simplement de le prendre à bord. En tout cas, il ne pouvait plus être question de faveur; il fallait verser les trente mille roubles. Boris ne pouvait se décider à quitter la réunion. Tout à coup il tomba sur Lopoukh, son électeur au parti des nationaux libéraux, son voisin à la séance de Grzendlowsky. Boris se précipita vers lui comme vers l'un de ses plus vieux amis.

— Monsieur Lopoukh! — s'écria-t-il. — Peut-être pourrez-vous me renseigner enfin. Je ne comprends rien à tout ce qui se passe...

— Hélas! — dit Lopoukh. — Je ne crois pas être mieux renseigné que vous. Il y a huit jours, j'ai versé à M. Staritzky cinquante mille roubles pour moi, ma femme et nos trois enfants, et depuis je ne sais plus du tout ce qui se passe. On dit qu'il faut venir demain à deux heures; je viendrai sans faute avec toute ma famille, je prendrai même avec moi tous nos bagages, car il se peut qu'on nous conduise tout droit au *Pernambouc*... bien que je ne voie pas comment cela pourra se faire, à moins qu'on ne nous fasse passer sur la glace. Croyez-moi, je ne sais même pas si ce bâtiment que nous voyons est bien le *Pernambouc*...

— Est-ce vrai qu'il se trouvait à Odessa depuis quelque temps? — demanda Boris.

— Ma foi! je n'en sais rien. Je vous répète que je ne sais même pas si c'est vraiment lui.

— Oui, c'est lui, — dit une voix près d'eux. — J'ai lu son nom avec une jumelle.

— Et cet autre bateau, à droite? — interrogea Sobakine.

— C'est l'*Iron Duke*, le dreadnought anglais qui a mouillé avant-hier.

Lopoukh suivit Boris dans la rue, tout en continuant de parler.

— La panique règne à la municipalité, les nouveaux élus ne pensent qu'à partir, ils se sentent tout à fait perdus... Les

autorités militaires ont refusé de les évacuer. Vous rappelez-vous M. Granitzky, qui se trouvait en face de vous pendant la séance? C'est lui qui s'occupe maintenant de l'évacuation de la municipalité. Il fait des démarches au consulat d'Angleterre pour obtenir des visas et des places sur les bateaux anglais. Il a distribué aussi de faux passeports soviétiques à ceux qui ont décidé de rester à Odessa. J'en ai reçu un, moi aussi, il dit que c'est de sa propre fabrication. Voyez si c'est bien fait!

Il déploya un papier rose, couvert de cachets et de timbres soviétiques. Sobakine ne voulut même pas y jeter un regard. Il était trop absorbé par ses propres pensées.

Pendant la nuit, il fut réveillé par sa femme.

— Boria! — lui dit-elle, et son visage exprimait une affreuse terreur. — Écoute... c'est un bateau qui demande du secours.

Sobakine prêta l'oreille et entendit, en effet, une sirène. L'immeuble où logeaient les Sobakine se trouvait presque sur le bord de la falaise; tous les bruits venant de la mer s'y entendaient très nettement. Et les clameurs de la sirène unies aux gémissements de la tempête produisaient une impression lugubre.

— Un bateau est en train de sombrer, — dit Marie. — Peut-être un bateau d'évacuation... Il y a peut-être à bord des femmes, des enfants... Grand Dieu! aie pitié d'eux...

Elle alla s'agenouiller devant les icones.

— Dans quelques jours, — remarqua Boris, — nous nous trouverons peut-être dans les mêmes conditions... Notre bateau hurlera à son tour... et heureux encore si nous sommes à bord...

Tout à coup il devint livide.

— Marie! — dit-il. — Voilà qui est plus menaçant encore!

Ils écoutèrent tous deux. Dans le silence de la nuit sous les plaintes de la sirène et les grondements de la tempête, ils perçurent une canonnade lointaine. Les coups se suivaient à intervalles irréguliers, tantôt isolés, tantôt en rafale.

— Les rouges! — murmura Boris. — Et il se signa d'une main tremblante.

Le lendemain, vers deux heures de l'après-midi, Sobakine, pâle des angoisses de la nuit, pénétra dans la salle de réunion de la noblesse. Son cœur battait.

Une foule compacte emplissait la salle. La plupart des nobles de Kherson étaient là avec leurs familles. Le vestibule était encombré de colis. De tous côtés on entendait les mêmes questions :

— Avez-vous vu M. Staritsky?

— Regardez le *Pernambouc*!

Comme la veille, Sobakine allait de l'un à l'autre, sans résultat. Une demi-heure se passa dans l'attente.

— Regardez donc! — s'écria tout à coup la voix perçante d'un gamin de douze ans. — Il appareille!

Tout le monde se précipita aux fenêtres. Le *Pernambouc* appareillait en effet, mettant le cap vers la haute mer. Des tourbillons de fumée noire s'élevaient de sa cheminée. Au bout de peu d'instants, le doute n'était plus permis : l'ancien procureur du tribunal de seconde instance, le frère du maréchal de la noblesse, était parti, abandonnant tous ceux qui s'étaient confiés à lui, emportant l'argent qu'ils lui avaient versé.

— Il n'y a rien à faire ici, — prononça une voix à l'oreille de Boris. — Allons, monsieur Sobakine!

C'était Lopoukh. Son visage était pâle, mais calme. Un profond silence régnait dans la salle, malgré la foule qui l'encombrait. On se serait cru à des funérailles.

— Je suis venu seul, — expliqua Lopoukh quand ils se trouvèrent dans la rue. — Ce matin même, j'ai appris que Staritzky se trouvait seul à bord, depuis longtemps, et que le *Pernambouc* devait lever l'ancre dans la journée. Le bateau était à Odessa depuis quinze jours et Staritzky a passé tout ce temps à le charger du matériel de l'hôpital dont il était le chef. Lorsque j'ai appris tout cela, j'ai compris que cet individu nous avait tous trompés... et volés.

Il se tut un instant, puis ajouta :

— Le seul espoir qui nous reste maintenant, c'est le général Bessel.

— Qui est-ce? — demanda Sobakine.

— Le nouveau commandant en chef. L'ancien général, celui qu'on appelait le commandant du groupe d'Odessa, s'est embarqué hier et a, lui aussi, abandonné la ville. Alors le général Bessel a opéré un vrai coup d'État. Il s'est proclamé

lui-même commandant en chef, et il a l'intention de défendre la ville jusqu'au bout.

Beaucoup plus tard, à l'étranger, Sobakine devait apprendre la fin de cette aventure. Le général Bessel, qui avait réussi à rassembler autour de lui quelques centaines de jeunes gens, ne put empêcher les bolcheviks de s'emparer d'Odessa et tenta de leur échapper en franchissant le Dniester; mais il en fut empêché par les Roumains. Ses troupes se dispersèrent, un grand nombre des partisans de Bessel périrent de faim et de froid. Lui-même, avec quelques-uns de ses hommes, parvint à atteindre la frontière polonaise. La petite troupe de fugitifs fut désarmée et internée dans un camp de concentration.

Lopoukh apprit à Boris tout ce qu'il savait au sujet de Bessel, puis il demanda :

— Et vous, monsieur Sobakine, qu'allez-vous faire?

Ils se trouvaient à un croisement de rues. Boris s'arrêta.

— Je ne sais pas encore, — répondit-il. — J'irai peut-être au consulat d'Angleterre.

— Vous y trouverez une foule énorme, formidable. Enfin, tâchez d'y pénétrer quand même.

Au moment où Lopoukh s'éloignait, Boris éprouva tout à coup la sensation désagréable d'être observé. Il se retourna et vit...

Deux yeux immenses étaient fixés sur lui. Deux yeux aux prunelles élargies, brillant d'une lueur étrange qu'il connaissait bien... qu'il n'avait que trop connue!... Ils éclairaient un visage au teint malsain, aux rides précoces. Un sourire grimaçant, entrouvrant des lèvres écarlates, lui donnait une expression inoubliable. Et ce regard, ce sourire exprimaient la douleur, la haine, et en même temps une joie infernale. La femme serrait convulsivement le bras d'un homme qui se trouvait près d'elle et qui faisait de visibles efforts pour l'entraîner.

Sobakine resta un moment immobile, fasciné. Puis, faisant un violent effort, il se retourna et se remit en marche, chancelant comme un ivrogne.

Il fit ainsi une centaine de mètres, puis une idée subite lui vint : qu'avait-il à craindre pour le moment? Il avait tort de

fuir; il fallait profiter de l'occasion, se précipiter sur cette femme, la saisir, la faire mettre en prison, la faire exécuter comme bourreau de la Tchéka... Il était militaire, colonel; qui donc pourrait l'empêcher de l'arrêter?...

Il retourna sur ses pas en courant, jusqu'au croisement des rues, mais Rose et son compagnon avaient disparu.

## XVI

Partir! partir! partir! ce fut la seule idée de Sobakine pendant tout le reste de la journée. Toutefois, il s'abstint de s'aventurer immédiatement au consulat d'Angleterre, car il se rappela la réponse qu'y avait obtenue sa première demande. Il rentra chez lui, et, comme l'heure était déjà fort avancée, il dut remettre toute démarche au lendemain.

Pendant la nuit, on entendit de nouveau la canonnade, mais cette fois plus rapprochée. Boris alla réveiller Maxime Ivanytch. Le vieillard écouta les coups, hocha la tête et dit :

— Monsieur, il vous faut partir le plus vite possible. Dans deux ou trois jours, croyez-moi, ce sera trop tard.

Sobakine quitta la maison de grand matin pour pouvoir, aussitôt que possible, prendre place à la queue qui se tenait au consulat d'Angleterre. A l'entrée du parc Alexandre, qu'il devait traverser, son attention fut attirée par un grand objet sombre, étendu sur le chemin. Il s'approcha et tressaillit de la tête aux pieds; il vit un cadavre raidi et gelé.

C'était un homme; il avait les jambes pliées, la main droite levée vers l'espace, le bras gauche enfoui sous la neige.

Sobakine, instinctivement, tâta sa poche à l'endroit où il avait glissé un revolver; puis il s'éloigna à la hâte; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'une femme pauvrement mise se précipita vers lui. Sobakine, dont la première pensée fut que c'était Rose, sentit le frisson de la mort le parcourir. Il s'éloigna à grands pas.

Une grande tache rouge souillait le sol à un croisement de rues. Encore du sang qui avait été versé pendant la nuit.

Maxime Ivanytch avait raison : encore deux ou trois jours, et il serait trop tard.

Il lui fut absolument impossible de pénétrer au consulat d'Angleterre. La foule l'avait assiégé toute la nuit, au matin on ne pouvait l'approcher à moins de cent mètres. Il n'y avait aucun service d'ordre; on se disputait les places, on se bousculait, on criait, on était prêt à tout instant à en venir aux mains.

Sobakine, sans pouvoir avancer d'un pas, resta au milieu de cette foule jusqu'à deux heures de l'après-midi. Il lui aurait été facile d'atteindre l'entrée s'il avait porté l'uniforme militaire; mais alors il aurait couru le risque de se voir refuser le visa.

Enfin, brisé de fatigue, vers trois heures, il s'en alla et se rendit chez sa mère.

— Tu pars enfin, Boria? — lui demanda Olga. — Nous te croyions déjà loin.

Il s'assit près de la table et se couvrit le visage de ses mains. Une faiblesse extrême l'envahissait, il ne pouvait se dominer.

— Impossible de partir! — gémit-il. — Seigneur, ayez pitié de moi!

Il se mit à pleurer à lourds sanglots. Olga lui apporta un verre d'eau. Il repoussa la boisson.

— Tout est perdu! — reprit-il. — On nous a trompés, et je ne puis plus partir sur un bateau...

Et, tout haletant, en phrases hachées et incohérentes, il exposa aux deux femmes la suite des événements qui se déroulaient depuis deux jours.

Olga ne disait mot et réfléchissait profondément.

— Écoute, Boria, — dit-elle enfin. — Je ne comprends pas que tu ne réussisses pas à partir; tous ceux qui le veulent y arrivent. Si tu ne peux monter à bord d'un bateau, il reste encore le chemin de la Bessarabie, et le visa bulgare pourrait te servir pour franchir la frontière roumaine. Je peux encore te conseiller de te rendre directement aux bateaux anglais et d'entrer en pourparlers avec leurs commandants; ta connaissance de l'anglais pourrait peut-être remplacer les visas.

— Crois-tu? — demanda Boris en levant vers elle ses yeux pleins de larmes; — et si j'y rencontre une foule pareille à

celle qui assiège le consulat?... Sans parler d'une entrevue avec le commandant, on ne me laissera même pas approcher du bateau.

— Essaie quand même. Va, petit frère. Veux-tu manger, d'abord?

— Oui... non... — dit Boris. — Je ferais mieux de rentrer pour voir Maxime Ivanytch. Peut-être a-t-il trouvé un moyen.

Olga haussa les épaules.

La vieille madame Sobakine, jusque-là témoin muet de la conversation, demanda tout à coup :

— Voyons, Olga, si nous pouvons rester, pourquoi Boris ne le pourrait-il pas?

— Impossible, ma pauvre maman... Je vais tout de même prendre des dispositions pour le cas où il ne pourrait partir. Nous te cacherons, mon petit, — dit-elle à son frère. — J'ai des amis qui pourront te donner un abri. Là tu seras hors de danger pendant les premiers jours, et ensuite nous songerons à ce qu'il faudra entreprendre.

Boris se leva.

— Je repasserai demain, — dit-il en se dirigeant vers la porte.

— Attends un peu, — dit Olga en le retenant. Si tu ne réussis pas à partir demain, tu viendras le soir chez nous avec toute ta famille; ici tu recevras des instructions sur ce que tu devras faire pour te cacher des bolcheviks. Si tu obtiens des places sur un bateau, au contraire, inutile de revenir. Nous saurons ainsi que tu as pu échapper. Adieu, chéri, et que Dieu t'assiste!

Elle ôta de son cou une petite croix et le bénit. Madame Sobakine fit de même avec une icone, au milieu d'un lourd silence.

En rentrant à l'hôtel du comte Lessoutoff, Sobakine vit un convoi de chariots qui encombrait la rue et les trottoirs. A peine eut-il franchi le seuil que Marie, la majordome et sa femme se précipitèrent tous les trois au devant de lui.

— Quoi de nouveau?

— Rien! — répondit-il d'une voix morne. — Absolument rien. Il faut songer à nous arranger pour rester ici, au cas où nos ne réussirions pas à partir.

— C'est impossible, votre Noblesse! — s'écria le vieux Maxime Ivanytch. — Si vous restez à Odessa, en tout cas il vous faut quitter cette maison; les bolcheviks vont l'occuper avant toutes les autres... Et il faudra partir dès demain, ajouta-t-il. Vous avez vu ces chariots? Ce sont les équipages de l'armée; ils sont entrés dans la ville cet après-midi; cela signifie que le front est à peine à une dizaine de kilomètres. Nous avons abrité chez nous les pauvres soldats qui conduisaient les chariots; ils sont exténués et meurent de faim.

— Je sais bien qu'il nous faut partir demain, — dit Sobakine abattu. — Soyez certain, Maxime Ivanytch, que nous vous quitterons : ou bien nous nous embarquerons sur un bateau, ou bien nous déménagerons en ville vers le soir.

— J'ai fait sortir les caisses de la cave, — ajouta la majordome. — Et j'y ai mis partout les initiales B. S. afin que vous puissiez les reconnaître.

Boris fit un geste de désespoir.

— Peut-on maintenant songer aux caisses?

La première moitié de la nuit se passa dans un calme absolu, mais vers le matin la canonnade recommença, cette fois toute proche; on entendait distinctement chaque coup. Boris s'habilla et se mit à parcourir nerveusement les pièces, se prenant parfois la tête à deux mains. Aussitôt qu'il fit jour, il sortit de la maison pour se rendre à nouveau au consulat d'Angleterre. Il ne marchait plus, il courait. En traversant le parc Alexandre, il jeta les yeux vers l'endroit où la veille il avait vu le cadavre. Le cadavre n'était plus là. Mais dans la rue Pouchkine, à proximité du centre de la ville, il en vit deux autres, gisant au bord du trottoir, dans de grandes flaques de sang. Malgré l'heure très matinale, il y avait beaucoup de passants à l'air préoccupé, et personne ne faisait attention aux morts.

Comme la veille, le consulat était assiégé par une foule compacte, plus nerveuse que jamais. Des individus suspects, aux regards sournois, apparaissaient çà et là, mal vêtus, mal débarbouillés.

On attendit longtemps. A huit heures les portes du consulat s'ouvrirent, et Boris vit deux matelots anglais armés de carabines prendre la garde de l'entrée. Tout le monde se

précipita, mais un ordre relatif fut bientôt établi par les employés du Consulat qui firent aligner le public. La foule se calma; Boris était placé tout à la queue, avec au moins cinq cents personnes devant lui.

Quand donc, à quelle heure parviendrait-il à pénétrer au consulat? N'importe quand, pourvu qu'il y arrivât, qu'il pût enfin partir avec sa femme et ses enfants! Plus de caisses de Maxime Ivanytch, plus de camées, plus de topazes ni d'argenterie, rien, rien. Simplement s'en tirer sains et saufs...

— Laissez passer, — entendit-il prononcer derrière lui. — Le consul m'a donné rendez-vous chez lui à neuf heures. Voici son invitation. Laissez passer.

La voix était celle de Granitzky. Sobakine quitta sa place et se précipita vers lui. Granitzky portait sous le bras une serviette bourrée de papiers, et répétait sans cesse :

— Laissez passer!

— André! — cria Boris. — Aide-moi, pour l'amour de Dieu, à m'introduire chez le consul!

Granitzky s'arrêta. Boris vit alors qu'il était suivi d'un jeune homme portant une autre serviette aussi volumineuse que la sienne.

— Ton passeport! — fit Granitzky. — Vite!

Il arracha le papier des mains de Boris.

— A midi, à la mairie, — dit-il en s'éloignant, et criant toujours : « Laissez passer! voici la convocation au consulat! »

Le cœur de Sobakine sautait de joie.

« Dieu soit loué! se dit-il. Dieu soit loué, j'aurai peut-être le visa. » Il se signa pour remercier le Seigneur de sa bonté, et en même temps pensa aux caisses du comte Lessoutoff.

— Pas un instant à perdre! Il faut louer un fiacre et me rendre à la maison pour préparer le départ.

Il n'était pas facile de trouver un fiacre. Il fut encore moins facile de le louer; le cocher demandait un prix exorbitant et refusait de discuter. Sobakine dut enfin consentir à lui payer quatre mille roubles pour l'employer pendant la journée entière. Il sauta dans le fiacre, et ordonna de faire la plus grande diligence possible. Mais au bout de quelques centaines de mètres quelqu'un cria :

— Halte!

Deux officiers s'approchèrent du fiacre.

— Descendez... — dit l'un deux à Sobakine. — Nous avons besoin de votre voiture. Nous faisons partie de l'état-major du général Bessel.

— Je m'en f...! — dit Boris outré d'indignation. — J'ai loué ce fiacre, et j'ai le droit d'en disposer comme bon me semble.

— Descendez, vous dis-je! — cria l'officier. — Vous comprenez ce que cela veut dire, l'état-major du général Bessel?

Il tourmenta d'un air menaçant la poignée de son sabre.

Boris examina tour à tour les deux officiers; il se décida à descendre.

— Ça va bien, — dit le second officier. — Maintenant, payez le cocher. Pour combien l'avez-vous loué?

— Pour toute la journée, fit Boris. Je n'ai pas sur moi de quoi le payer. L'argent est à la maison.

— Je vous demande pour combien vous l'avez loué?

— Pour quatre mille roubles.

— Donnez-lui cinq cents et allez-vous-en.

Boris paya et continua son chemin à pied. Il courait comme le matin, en se demandant comment il pourrait mener ses enfants au bateau, et ce qu'il ferait des caisses du majordome. Quoi qu'il en fût, l'essentiel était obtenu. Il était presque sûr que Granitzky aurait le visa et les places.

« Il faudra que je reprenne l'uniforme, se dit-il, si je ne veux pas risquer une seconde fois l'histoire du fiacre. »

Arrivé chez lui, il cria dès la porte :

— Le visa! les places! je les aurai à midi! Hourrah, nous partons! Mariette, nous partons : prépare les enfants pour partir! Maxime Ivanytch, comment allons-nous transporter les caisses?

— J'y ai déjà songé, monsieur, — répondit le majordome. — J'ai loué un des chariots militaires que nous avons abrités, avec le soldat qui est son conducteur.

— Je n'ai pas de fiacre pour les miens, — dit Sobakine. — Est-ce qu'on pourrait les placer dans ce même chariot?

— Peut-être, à condition de laisser une caisse.

— Pas la peine, nous transporterons d'abord les caisses,

puis Marie avec les enfants. Peut-être réussirai-je à trouver un fiacre dans la ville. Marie, je m'habille en colonel, cela nous facilitera le trajet jusqu'au bateau.

Quelques instants après, toute la maison était en mouvement. Maxime Ivanytch et les soldats sortaient les caisses et les chargeaient sur le chariot. Marie faisait les petits colis et préparait les habits des enfants. Boris attachait à son cou la croix de Saint Wladimir.

— Au revoir, Marie, — dit-il. — Je reviendrai tout de suite après avoir chargé les caisses sur le bateau.

Il enfonça le revolver dans sa poche.

— Au revoir, chérie, — répéta-t-il. — Ne t'inquiète pas si je suis un peu en retard? Sois sûre que ce soir nous partirons.

## XVII

Le chariot cahotait sur les tas de neige qui couvraient la rue; Sobakine marchait à côté. Le cortège arriva à la mairie. Boris demanda à voir Granitzky. On le conduisit vers le jeune homme qui avait accompagné Granitzky au consulat. Ce jeune homme trouva le passeport de Sobakine sans beaucoup de peine.

— Tenez, monsieur, — dit-il. — M. Granitzky vous donne le conseil de vous embarquer tout de suite, car on ne sait pas exactement l'heure du départ.

— Je n'y manquerai pas, — répondit Sobakine. — Je voudrais seulement connaître le nom du bateau.

— Il y en a trois, l'un à côté de l'autre. Le visa est valable pour n'importe lequel. Vous n'aurez rien à payer. Les bateaux se tiennent au quai de la quarantaine.

Sobakine reprit son chemin avec le chariot. Lorsqu'il descendit vers le port, un gros camion chargé le dépassa, et au sommet de la montagne que formaient les colis et les caisses de ce camion, il vit Zaviékoff, assis et fumant une cigarette. Zaviékoff lui fit un geste amical, et Boris le suivit des yeux jusqu'à sa disparition.

On eût dit que toute la ville s'était précipitée vers le port;

à mesure que Sobakine avançait, la rue devenait de plus en plus encombrée par toutes sortes de véhicules chargés : chariots, autos, voitures privées, fiacres et charrettes à bras, le tout escorté de piétons : hommes et femmes portant les vêtements les plus hétéroclites. De temps en temps, ce fleuve humain s'arrêtait devant un obstacle invisible, et, après quelques minutes, s'élançait de nouveau vers la mer, vers les bateaux qui signifiaient la vie, la liberté, la fin du cauchemar.

L'entrée du port était gardée par un détachement d'élèves-officiers. Sobakine porta la main à son cou, et, s'étant assuré que la croix de Saint Wladimir était là, il alla demander où se trouvaient les bateaux anglais.

— Allez tout droit, — mon colonel, — dit l'un des élèves. Vous voyez d'ici ce grand paquebot à cheminée rouge? C'est le premier des trois, le *Léopard*.

Dix minutes plus tard, Sobakine était en train de présenter ses papiers à un officier de la marine anglaise, qui, accompagné de deux matelots, gardait l'échelle du *Léopard*.

— *That's good* (c'est bon) dit celui-ci après avoir examiné le passeport. — Êtes-vous tous présents ici?

— Non, — répondit Sobakine en anglais. — Mais j'ai avant tout des caisses à charger.

— Il vous faudra attendre alors, car nous avons beaucoup de marchandises à embarquer. Vous pouvez peut-être laisser vos caisses sur le quai et aller chercher les vôtres?

— J'aimerais mieux assister à l'opération du chargement, — dit Sobakine qui craignait que les caisses ne fussent volées en son absence.

— *All right!* Attendez votre tour.

Le soldat qui conduisait le chariot déclara à Boris qu'il ne pouvait plus attendre, car il lui fallait rejoindre ses camarades. Il déposa les caisses sur le pavé et partit. Boris resta seul à garder son bien.

La foule, auprès du bateau, augmentait à chaque minute, et la garde de l'échelle fut doublée. Des cris nerveux et impatients éclataient de temps en temps. Un homme qui n'avait pas de visa implorait l'officier pour qu'il le laissât monter quand même. Une dame eut une crise de nerfs. Des enfants

pleuraient. On entendait des coups de fusil du côté de la ville. Tout ceci était fort peu encourageant pour Boris; lui aussi s'énervait de plus en plus en attendant son tour.

La nuit tombait lorsque les caisses furent soulevées par la grue et descendues à fond de cale. Boris voulut encore s'informer auprès de l'officier anglais du temps qui lui restait jusqu'au départ, mais l'officier était entouré par la foule et il aurait été difficile, en tout cas fort long, de se frayer un passage jusqu'à lui. Il se contenta de se renseigner au hasard, dans la foule, mais ne put obtenir aucune réponse précise.

Alors il se précipita en courant vers l'entrée du port. Il fallait absolument trouver un fiacre pour Marie et les enfants. Lorsqu'il passa près des élèves officiers, les réverbères électriques s'illuminèrent, éclairant le port et les rues; les bolcheviks approchaient, il n'y avait plus aucune raison pour économiser l'éclairage. Il n'était que cinq heures de l'après-midi, mais il sembla à Sobakine que la nuit était venue, qu'il était trop tard, que le bateau allait partir sans lui, que tout était perdu... perdu.

Il redoubla de vitesse, escaladant la rue qui montait vers le centre de la ville. Une lueur éblouissante, jaune verdâtre, brilla tout à coup et se fixa sur les étages supérieurs et les toits des maisons. Boris s'arrêta.

« Qu'est-ce que cela peut être? » se demanda-t-il.

Une détonation effroyable lui répondit. L'*Iron Duke*, le dreadnought anglais, faisait feu sur l'ennemi. Il n'y avait plus de doute : c'était le commencement de la fin.

Si le fiacre n'était pas trouvé dans dix minutes, tout était perdu. A ce moment même peut-être, les rouges entraient en ville!

Il sentit tout son corps trembler. Une nausée lui montait à la gorge. A son grand effroi, il vit une femme s'approcher de lui. Son regard était celui d'une folle, mais il crut reconnaître celui de Rose. Il recula de quelques pas et s'appuya contre un arbre.

— Où est mon fils? — murmura la femme en s'approchant plus près, et Sobakine vit qu'elle était ivre. — Où est mon garçon? Vous l'avez envoyé à la boucherie, et il est mort...

mort, comprenez-vous? Maudits soyez-vous, et tous vos généraux!

Ses poings s'élevèrent comme pour frapper; mais tout à coup elle pivota sur elle-même et s'éloigna en chancelant.

. . . . . .

Boris se trouvait maintenant à l'ombre d'une colonnade qui ornait l'entrée d'une maison. Depuis combien de temps? Une minute, dix minutes, une heure? Les chariots continuaient à défiler devant lui, éclairés par l'électricité.

« Je perds encore mon temps, — se dit-il. — Un fiacre! »

Un fiacre avançait, occupé par deux dames et chargé de malles. Un homme de haute taille, vêtu d'une veste noire, marchait à côté de la voiture. Il tenait un revolver à la main. Boris recula promptement et se dissimula derrière les colonnes.

« Un fiacre! — répéta-t-il. — Seigneur, envoyez-moi un fiacre! »

En voilà encore un, occupé par une vieille dame, et à côté duquel marchent une jeune fille et un petit garçon... Cette fois ou jamais!

— Halte!

Il se précipita vers la voiture.

— Descendez vite, — dit-il à la dame. — J'ai besoin de votre voiture pour exécuter un ordre du général Bessel.

La dame le regardait sans comprendre.

— Pitié, monsieur l'officier! — cria la jeune fille en accourant avec le petit garçon. — Cette dame est âgée, elle ne peut pas marcher...

Sobakine devint fou à la pensée que l'occasion lui échappait encore une fois.

— Je m'en f... de la dame! — dit-il. — L'ordre du général Bessel.

Le gamin fondit sur lui, les yeux étincelants.

— Comment oses-tu insulter grand'maman? Va-t'en!

Sobakine fit un pas en arrière et tira le revolver de sa poche. La jeune fille se jeta contre lui et son petit frère.

— Ne le tuez pas! — supplia-t-elle. — Pardonnez-lui, monsieur l'officier... Grand'maman, descends, descends vite,

tu marcheras, nous t'aiderons à marcher, Pierre et moi... descends!

La vieille femme tendait déjà son bras tremblant à la jeune fille pour descendre. En un instant, Sobakine sauta dans le fiacre. Le cocher, impassible, assistait à cette scène : pour lui, les uns comme les autres étaient des « bourgeouilles », pour lesquels il n'éprouvait aucune sympathie. Pas plus d'ailleurs que pour les rouges : aujourd'hui ce sont les officiers qui commandent, demain ce seront les communistes, qu'y aura-t-il de changé? C'est un mal inévitable.

Il se contenta de demander :

— Qui me payera?

Mais Sobakine n'avait plus l'énergie de faire payer la vieille dame.

— Va, va donc! — cria-t-il. — Va! que le diable t'emporte! au trot, au galop!

Il avait braqué son revolver sur le cocher. Celui-ci tourna brusquement le dos, enfonça la tête dans ses épaules et fouetta son cheval.

Boris jetait de tout côté des regards égarés. Il tenait toujours le revolver dans une de ses mains, tourmentant de l'autre la croix de Saint Wladimir. Il lui semblait que tant qu'elle resterait attachée à son cou, il n'y aurait rien de perdu.

A l'entrée du port, on entendait une fusillade très rapprochée, de petites lueurs brillaient çà et là. Sans comprendre qui avait tiré, et pour quelle raison, Sobakine déchargea au hasard son revolver. Ce qui eut pour résultat de faire accabler de coups de fouet le malheureux cheval.

Ils passèrent près du *Léopard*.

— Arrête, arrête! — cria Sobakine en apercevant le bateau. — Arrête ici!

Alors seulement, une vague pensée lui vint à l'esprit : quelque chose d'horrible, de surnaturel venait de se passer... ce n'était pas là qu'il devait se rendre, il lui fallait aller chercher Marie et les enfants... Mais il était hors de lui, incapable de réfléchir.

Il donna de l'argent au cocher et courut de toute sa vitesse vers le bateau.

— Eh là-bas! — lui cria le cocher, — Monsieur l'officier, vous oubliez votre colis.

Il lui tendait un petit sac de voyage. Boris revint sur ses pas et prit machinalement le sac, qui n'était pas à lui. Puis il se précipita de nouveau vers l'échelle du bateau en se frayant un passage à travers la foule.

Le soldat anglais l'écarta avec la crosse de son fusil.

— *Let the ladies pass first!* (laissez les dames passer d'abord) — dit-il rudement.

Sobakine dut attendre encore quelque temps. Tout à coup il entendit à son oreille une voix plaintive :

— Monsieur l'officier!

Une grande jeune femme, aux cheveux châtains, aux yeux bleus pleins de larmes, était à côté de lui. Elle suppliait :

— Monsieur l'officier, ayez pitié de moi! je suis toute seule, abandonnée, j'ai perdu ma famille, mes enfants... une mort terrible me menace, si je reste... Mais je n'ai pas de visa, tout est resté chez mon mari, et on ne me laisse pas monter sur ce bateau. Protégez-moi, aidez-moi à passer; le bon Dieu vous récompensera...

De grosses larmes coulaient sur ses joues. A ce moment, le soldat se retourna vers Boris.

— Allez maintenant, — dit-il.

Et pendant que Sobakine présentait son passeport, la jeune femme se faufila devant lui.

— *Mister and mistress Sobékaïne,* — lut l'Anglais. — Veuillez monter.

Boris entendit devant lui les talons de la dame claquer sur l'échelle de coupée. Une fois sur le pont, elle vira brusquement à gauche et disparut dans l'ombre. Boris tourna du côté opposé et descendit dans la cale réservée aux hommes. Là il déposa le petit sac et remonta sur le pont.

Des heures passèrent encore avant le départ du bateau. Une foule encombrait le pont, mais Sobakine ne voyait personne. Il restait appuyé sur le bastingage, le regard fixé sur le quai où il cherchait à apercevoir quelqu'un : Marie, sa femme — qu'il avait si lâchement abandonnée avec ses enfants, qui allait se trouver sans défense parmi les rouges, qu'il n'avait même pas prévenue, à qui il n'avait même pas dit adieu!...

Il la cherchait des yeux sur le quai, sachant bien pourtant qu'elle ne pouvait y être. Elle l'attendait à la maison. Peut-être, en ce moment, regardait-elle la pendule avec angoisse, en se demandant pourquoi il ne venait pas...

N'aurait-il pas encore le temps de descendre du bateau, et d'aller la chercher? Non, il n'avait du reste pas la force de le faire. Comment d'ailleurs l'introduirait-il à bord? Pour les autorités anglaises, il y avait déjà une « mistress Sobékaïne »...

Le projecteur d'un torpilleur britannique éclaira le pont d'une lueur éblouissante. Les rayons irisèrent la neige qui couvrait le port. Un brise-glace approcha et se mit à couper la surface gelée. Une cloche tinta à la proue du bateau; on levait l'ancre. Adieu, Marie! adieu, les enfants!

Mais le bateau ne partait pas encore. Il contourna seulement le phare et mouilla près de l'*Iron Duke*.

Boris redescendit dans la cale, et s'affaissa sur un banc; une fatigue mortelle l'envahissait; il ne s'était pas assis, il n'avait pas mangé depuis le matin. Il ferma les yeux et s'abandonna à un sommeil lourd et douloureux.

Vers le matin, des coups de canon le réveillèrent; il monta sur le pont. Le jour commençait à poindre; le ciel rougissait à l'horizon. Des torpilleurs anglais manœuvraient, envoyant les rayons éblouissants de leurs projecteurs sur le rivage opposé de la baie. La grande distance qui les séparait du *Léopard* les faisait ressembler à d'énormes vers luisants. A chaque instant des lueurs rapides et verdâtres brillaient sur ces torpilleurs, suivies après quelques secondes de courtes détonations.

Les torpilleurs allaient et venaient sans arrêt. Sobakine restait immobile. Le ciel devenait de plus en plus clair; on n'apercevait plus aussi distinctement les pinceaux de projecteurs. Tout à coup la canonnade cessa, et l'on vit un incendie illuminer le rivage lointain. Quelques instants après, une sphère luisante, teintée de rose, jaillit brusquement au-dessus de l'horizon. On eût dit un petit soleil se levant dans le ciel. Il disparut instantanément, un double coup frappa les oreilles de Sobakine, d'une force inouïe. Les Anglais venaient de faire sauter une poudrière.

Les torpilleurs recommencèrent à bombarder le rivage. Mais à ce moment la cloche de la proue tinta. Quelques tours

d'hélice, et le *Léopard* se mit en marche, se dirigeant vers la haute mer. Il passa lentement devant l'*Iron Duke*, puis, accélérant sa marche, tourna sa poupe vers la ville. Peu à peu tout se rapetissait, les monuments, les bateaux, le phare à la sortie du port. Puis on ne vit plus que les côtes sablonneuses, puis celles-ci furent masquées par la houle — et la Russie, la sainte Russie d'autrefois, la Russie jadis honnête et héroïque, la Russie moderne des commissaires et des tchékistes, inondée du sang de son peuple, la Russie infortunée, gémissante et condamnée, — la Russie disparut aux yeux de Boris Sobakine.

A jamais.

MICHEL DE POURICHKEVITCH

# IVAN BOUNINE

## LE PREMIER ÉCRIVAIN RUSSE LAURÉAT DU PRIX NOBEL

Pour la première fois le choix du jury Nobel s'est porté sur un écrivain russe. En 1901 il avait été question du comte Léon Tolstoï, mais c'était Sully Prudhomme qui avait obtenu le prix. Il a fallu attendre trente-deux ans encore pour que l'hommage tardif de l'aréopage suédois allât à la belle langue qui a donné au monde des poètes tels que Pouchkine et Lermontoff, des romanciers de la taille de Tourguéneff, de Dostoïevsky et de Tolstoï. Si sa place était restée vide jusqu'à maintenant au palmarès Nobel, la littérature russe a du moins aujourd'hui la consolation d'y voir figurer son représentant le plus digne et le plus autorisé parmi ceux dont la vie et l'œuvre ne sont pas encore achevés.

Ivan Bounine a été traduit dans beaucoup de langues, surtout depuis quelque temps. Mais il a été assez peu lu, et la plus grande partie de ses ouvrages est encore inconnue des lecteurs étrangers. La consécration officielle et retentissante de ce rare, de ce magnifique talent, répare une injustice.

Certes, depuis longtemps déjà, des critiques avisés proclamaient que Bounine est, sans conteste, le plus grand prosateur russe de cette époque. Mais la masse des lecteurs, même en Russie, n'avait pas appris à le connaître et à l'apprécier, comme il le mérite. Cette situation s'explique aisément.

Bounine n'est pas un auteur « populaire » — loin de là. Les qualités qu'il a manifestées au début de sa carrière n'étaient pas faites pour toucher le grand public. Depuis quelques années,

il a traité des sujets qui lui ont permis d'élargir le cercle de ses lecteurs. Mais, au temps de ses débuts littéraires, et pendant une période assez longue, si son talent a su s'imposer et a été reconnu, il n'a pas joui de la grande célébrité qui est allée du premier coup à certains de ses contemporains. Gorki, Léonide Andreeff, Kouprine ont été plus promptement connus et lus que Bounine.

Il se fit remarquer tout d'abord par un recueil de poèmes intitulé *Listopad* (exactement : la tombée des feuilles — locution populaire qui sert en Russie à désigner l'automne). La première nouvelle qui attira l'attention sur lui fut *Le Village*. Il est à noter que les critiques littéraires s'en occupèrent moins que les journalistes politiques. Bounine, qui de par sa naissance était un terrien, avait accompli en Europe et en Extrême-Orient de nombreux voyages, ce qui lui avait permis de mieux se rendre compte, après de longues absences, des changements survenus dans son pays. Il avait été frappé par la profonde transformation de la psychologie des paysans russes à l'époque de la première révolution (1905-1906), qui ne fut, comme on sait, qu'un avertissement. Après cette tentative rapidement étouffée, un trouble naquit dans les esprits, quelque chose qui ressemblait à l'attente. C'est ce milieu paysan transformé, que Bounine décrivit, avec l'impartialité absolue qui est la marque de toute son œuvre. Il n'évita pourtant pas les attaques : on lui reprocha d'avoir exagéré l'influence exercée par le mouvement révolutionnaire.

Il y a quelques années, lors d'une conférence à la Sorbonne, placée sous les auspices de l'Association franco-slave de l'Université de Paris, et consacrée à l'œuvre d'Ivan Bounine, M. N. Koulmann expliqua pour quelles raisons les réactions, provoquées par la publication du *Village*, avaient été si vives.

« Notre littérature, idéaliste par excellence, dont les créateurs et les principaux représentants ont appartenu, surtout pendant une longue période, à la noblesse, a présenté un caractère assez étonnant pour ses voisins de l'Occident, le moujik y était vénéré à l'égal d'un dieu.

» Bounine, de ses yeux clairvoyants, aperçut le revers de la médaille : le peuple ne lui apparut pas nimbé d'une auréole, mais emporté dans un torrent d'anarchie révolu-

tionnaire. C'est sous cette impression qu'il écrivit *Le Village*. Il ne faut chercher dans cette œuvre aucune tendance politique. Le tableau dessiné par Bounine n'est que la constatation impartiale de ce qu'il a vu et senti à cette époque de la vie du peuple russe. On se tromperait néanmoins, si pour juger ce peuple, on ne se référait qu'au *Village*. Les étrangers qui jugeraient du caractère des Français d'après le roman d'Alphonse de Chateaubriand, *La Brière*, commettraient une erreur du même ordre. »

Le *Listopad* et *Le Village* établirent dans certains cercles la renommée de Bounine. Le prix Pouchkine qu'il obtint pour ses excellentes traductions de poèmes étrangers, notamment du *Caïn* de Byron et du *Chant de Hyawata* de Longfellow, affermirent encore sa situation. Et lorsque fut créée en 1909 l'Académie littéraire russe, l'élection de Bounine ne provoqua ni surprise, ni protestations. Personne plus que lui — poète inspiré, styliste parfait — n'était digne de cet honneur. Il avait à ce moment trente-neuf ans. Sa vie n'avait pas eu d'histoire. Elle n'en eut pas jusqu'à la révolution. Il émigra en 1920 à l'âge de cinquante ans, parvenu à la maturité, prêt à donner la pleine mesure de son talent. Depuis lors il a vécu presque constamment en France, et surtout sur la Côte d'Azur.

Il convient, en passant, de remarquer que Bounine — arraché à la terre natale, à laquelle, par ses origines, il était pourtant si fortement, si directement attaché, — est le seul des écrivains russes émigrés dont le talent ait manifestement continué de se développer à l'étranger. C'est dans la solitude de l'exil qu'il a écrit ses véritables chef-d'œuvre. Certes, l'épanouissement de son talent est antérieur à son départ de Russie : les *Contes*, parus à Berlin en 1924, et notamment *Le Monsieur de San-Francisco* qui eut un énorme retentissement et qu'on traduisit dans toutes les langues, furent écrits au cours des années 1915-1916. Mais ses meilleurs livres, et surtout le meilleur de tous, sans doute le plus important, le roman *La vie d'Arsénieff*, ont été composés en France.

Bounine a mûri très lentement, il a donné assez tardivement la pleine mesure de ses moyens. Il a emmagasiné, au cours de sa déjà longue existence, une expérience, des obser-

vations, les résultats d'un intense travail intérieur, et ce fond, il ne l'a pas dilapidé prématurément, comme tant d'autres; il l'a patiemment enrichi de jour en jour et l'a apporté, intact et même accru, sur la terre d'exil.

Sa vie a-t-elle été heureuse? Pour répondre à cette question, on pourrait se reporter au roman *La vie d'Arsénieff*, dont la première partie a paru en 1928, dans les *Annales Contemporaines*, revue mensuelle russe éditée à Paris, et ensuite en librairie, en russe et en quelques autres langues, mais pas encore en français. Le roman qui doit comprendre plusieurs volumes n'est pas achevé à l'heure qu'il est et l'auteur y travaille sans relâche.

C'est une œuvre très vraisemblablement autobiographique, dont la première partie ne relate que l'enfance du héros et s'arrête au moment, où, après quatre années d'études dans un lycée provincial, il décide brusquement de rentrer dans la propriété de ses parents.

Bounine appartient à une famille d'ancienne et authentique noblesse, mais appauvrie peu à peu, et qui avait déjà perdu tout éclat, quand il est né en 1870. Il vécut ses premières années à la campagne, dans une petite propriété que ses parents possédaient encore. La vie intérieure de l'enfant et de l'adolescent fut intense. Cet écrivain si objectif qui ne se laisse emporter ni par l'indignation, ni par l'enthousiasme, a pourtant, dans sa tendre enfance et sans avoir subi une influence extérieure qui puisse l'expliquer, vécu pendant tout un hiver dans une extase religieuse, une dévotion mystique, qui lui devinrent étrangères ensuite, mais qu'il n'oublia pas. Et lorsqu'au début de sa carrière littéraire, des relations s'établirent entre Léon Tolstoï et lui, Bounine se laissa à tel point influencer par les préceptes, par l'enseignement moral du patriarche de Yasnaïa Poliana, qu'il décida de « retourner à la nature ». Désireux de se consacrer à des travaux manuels, il se mit à fabriquer des tonneaux. Tolstoï ne fut guère enchanté du zèle du jeune prosélyte, auquel il assignait une autre tâche, plus appropriée à ses facultés. Il lui écrivit pour le mettre en garde contre les dangers d'un aveugle enthousiasme et lui expliquer que le travail intérieur, le perfectionnement spirituel étaient autrement importants.

Bounine avait vingt-quatre ans à cette époque. Il se voua dès lors à la littérature, dans laquelle il avait débuté très jeune, à seize ans. De 1886 à 1892 il écrivit exclusivement ou presque, des vers. Son premier recueil de nouvelles date de 1897.

Il ne fit jamais partie d'aucune école littéraire, d'aucun cénacle. Deux groupements principaux, les réalistes et les symbolistes, qui se faisaient une guerre acharnée, se partageaient à la fin du XIXe siècle les faveurs du public et des critiques. Bounine se tint en dehors de la mêlée. Mais il collabora cependant aux almanachs Znanié, qui groupaient les réalistes, et se trouva là en compagnie de Gorki, Léonide Andreeff, Kouprine. Merejkovski, madame Hippius, Minski, Sologoub, Prussoff, Balmont, Alexandre Blok faisaient partie de l'autre camp, et publiaient leurs manifestes et leurs œuvres dans les *Annales du Nord* (Saint-Pétersbourg), *Les Balances* (Moscou), *La Toison d'Or*, et les almanachs l'*Églantine* (Saint-Pétersbourg).

Malgré quelques traits communs avec les écrivains de son groupe, Bounine se distinguait foncièrement de chacun d'eux, et les ressemblances nous frappent moins à présent que les différences.

Peut-on en effet établir une comparaison entre Gorki et Bounine? A travers les vagabonds romantiques qu'il a introduits dans la littérature russe, l'auteur de *En gagnant mon pain* laissait transparaître, dès ses premières œuvres, des préoccupations sociales qui furent toujours étrangères à Bounine.

Quant à Kouprine, conteur de grand talent dont le style, parfois, fait songer à Tolstoï, qu'y a-t-il de commun entre son tempérament et celui de Bounine? Certains ont rapproché Bounine de Tourguéneff, de Tolstoï, de Gogol. L'abondance même de ces rapprochements équivaut à un certificat d'originalité décerné à Bounine.

Il y a pourtant dans son œuvre des traits qui l'apparentent à ses grands prédécesseurs, cela n'est pas niable. Comme Tourguéneff, Bounine aime la précision : ses descriptions et les portraits de ses personnages en font foi. Comme Tourguéneff, il a un amour instinctif et profond de la nature et un lyrisme dénué de sentimentalité. Mais c'est à l'auteur des *Mémoires d'un chasseur* qu'on songe et non au roman-

cier social dont l'œuvre se développa souvent sur un plan totalement étranger à Bounine. Et même dans le fond commun de ces deux hommes, des différences sont sensibles : les *Mémoires d'un chasseur* sont des aquarelles, les premiers contes de Bounine sont des eaux-fortes, ou des dessins impeccables, presque trop sobres dans leur perfection, disons même un peu secs. Ce léger défaut s'est atténué par la suite. Le lyrisme de Bounine a aujourd'hui plus d'ampleur qu'autrefois, son champ d'observation s'est élargi. Il a été sollicité en outre par des problèmes qui ont particulièrement attiré Tolstôï : le mystère de la mort, l'enfance, l'amour.

C'est dès sa plus tendre enfance que Bounine a été pénétré par la mystérieuse horreur de la mort, qui n'est que le revers de l'amour intense, exacerbé, de la vie. C'est très jeune aussi qu'il a observé en lui-même la naissance de l'amour, ses premiers troubles, sa pudeur, son touchant lyrisme, ses enthousiasmes et ses désespoirs. La magnifique nouvelle *L'Amour de Mitia* traduite en français sous le titre *Le sacrement de l'amour*, est l'expression la plus parfaite, sans doute, dans la littérature mondiale, de l'état d'âme d'un adolescent au moment de sa puberté et de son premier amour. Cette nouvelle se termine par une mort, comme beaucoup de nouvelles de Bounine, comme son célèbre *Monsieur de San Francisco*, comme *Les oreilles en nœuds* (du recueil *La Rose de Jéricho*), dont l'étrange héros assassine la prostituée avec laquelle il a passé la nuit dans un hôtel borgne.

Il y a dans cette nouvelle des descriptions de Saint-Pétersbourg d'une beauté saisissante et des portraits esquissés de main de maître.

Les souvenirs que Bounine évoque dans la *Vie d'Arsénieff* datent de sa plus tendre enfance. Les visages aperçus dans la maison familiale y sont dépeints — et aussi ces événements, petits et immenses — qui jalonnent les premières années de la vie.

Parmi ces événements, celui qui occupe le premier plan, comme le plus éloigné et peut-être le plus considérable, fut le premier voyage que j'ai fait dans ma vie, le plus long et le plus extraordinaire voyage que j'ai jamais entrepris sur terre ou sur mer. Mes parents allaient dans ce pays mystérieux qui s'appelait la Ville. Ils m'emmenèrent

avec eux. Ce n'est qu'un rêve, un rêve qui se perd dans le passé, dont ma mémoire n'a gardé que des instants isolés... J'ai connu la joie du désir qui va se réaliser et la crainte qu'il ne se réalise pas. Je me rappelle encore avec quelle émotion je regardais la voiture qu'on venait de sortir de la remise pour l'amener dans la cour inondée de soleil. Quand finiront-ils d'atteler, quand se termineront enfin ces préparatifs? — me demandais-je dans mon impatience. Je me souviens de la réponse insouciante et incompréhensible du cocher que j'accablais de questions :

— Aussi vite qu'immédiatement.

Le voyage dura une éternité, les champs, les lits de torrents, les ravins, les croisements et les carrefours se succédaient interminablement. En route un événement extraordinaire se produisit. C'était vers la fin de l'après-midi; nous traversions un paysage désert et longions une chênaie touffue aux feuilles d'un vert foncé : des profondeurs du bois surgit soudain un « brigand », une hache accrochée à la ceinture. De ma vie je n'ai vu de moujik plus effrayant et plus mystérieux... Je ne me souviens pas de notre arrivée dans la ville. Le voyage a probablement eu raison de mes forces et j'ai dû m'endormir. Mais quel moment merveilleux je vécus le lendemain! J'étais suspendu au-dessus d'un précipice, d'une vallée profonde et étroite formée par des maisons immenses, comme je n'en avais jamais vues. J'étais aveuglé par l'éclat du soleil, des carreaux, des vitrines, des enseignes, par l'aspect de la foule endimanchée qui remplissait la rue à mes pieds. Au-dessus de ma tête et autour de moi une symphonie discordante et merveilleuse emplissait l'univers. C'était le carillon de Saint-Michel l'Archange, qui dominait cet univers nouveau pour moi, avec une telle majesté et une telle somptuosité, que plus tard Saint-Pierre de Rome ne put rivaliser avec ces souvenirs et que les dimensions de la pyramide de Chéops ne m'impressionnèrent pas.

C'est avec une certaine timidité que nous avons esquissé cette transcription : les traductions d'œuvres littéraires sont toujours malaisées. Quand il s'agit d'un Bounine, la difficulté est particulièrement grande. Chez lui, à l'ordinaire, peu d'action, peu de péripéties. Le sujet a moins d'importance que ce qu'on est convenu d'appeler « l'atmosphère ». Les effets sont surtout effets de style.

Ce qui est admirable dans son œuvre, c'est le choix des mots, et leur place dans une phrase, le sens et la valeur nouvelle qu'ils acquièrent d'être accolés à d'autres, à ceux-ci justement et non pas à ceux-là, la matière même dont ils sont faits, leur son et leur consistance, le pouvoir suggestif

de chacun, la puissance évocatrice de leur ensemble. Bounine est un artiste pur; il n'a jamais compris la littérature autrement que sous cet aspect et c'est pourquoi il n'y a dans ses livres ni préoccupations morales, ni tendances sociales, ni passion politique. Comme écrivain, il est toujours resté en dehors et au-dessus. Pourtant entre l'homme et l'artiste, il y a eu sans cesse interpénétration. Mais, opiniâtre dans son travail, constant, consciencieux, méticuleux même, Bounine a tiré profit de son expérience en transformant en précieuse et durable matière littéraire l'informe, éphémère, impalpable poussière de la vie.

C'est en se rappelant le long chemin parcouru, qu'on perçoit l'importance de l'effort fourni, des résultats acquis et la valeur de l'œuvre accomplie. Ivan Bounine peut à juste titre s'enorgueillir de la sienne, que le Prix Nobel vient de consacrer, devant l'opinion internationale.

SERGE RAFFALOVICH

# LE THÉÂTRE

Shakespeare : *Richard III*, adaptation de M. André Obey. — M. Jacques Deval : *Tovaritch.* — M. Sacha Guitry : *Le Renard et la Grenouille.* — *Un tour au paradis.*

Les autos ronflent, chaque soir, autour de la place Dancourt et dans les rues avoisinantes. La foule se presse aux guichets de l'Atelier. Ainsi se manifeste et va croissant depuis quelques semaines déjà, le grand succès de *Richard III.*

Le critique, récemment encore sollicité de donner son avis sur la crise du théâtre, faillirait à son devoir, s'il ne rappelait au milieu de quelles difficultés Dullin livra cette bataille qu'il a superbement gagnée. Il semble que, s'étant trouvé, à la fin de la saison dernière, qui fut pourtant brillante, dans une situation obérée d'un lourd passif ancien, et dans l'obligation de préparer néanmoins, pour l'automne, la réouverture de son théâtre, le directeur de l'Atelier, s'il eût été un habile homme, aurait dû se dire : « Ma foi, tant pis ! nous allons, pour sauver notre entreprise, monter un spectacle qui flatte les goûts les plus grossiers du public ! » Or, il n'y songea même pas. Cet été, pendant que nous ergotions sur la crise, Dullin avait choisi de représenter *Richard III* à la rentrée. Il en avait confié l'adaptation à André Obey. Un tel désintéressement a l'air d'un défi? Non. Il ne faut pas croire que le propre des héros soit toujours de ne pas se laisser arrêter par les objections, car cela supposerait qu'ils les repoussent après examen. Bien souvent, ils veulent les ignorer. Non point

affligés mais doués d'une surdité sublime, ils vont droit devant eux, sans rien entendre des propos qui découragent ou des conseils qui retardent. Ainsi Dullin.

*Richard III* n'est point, parmi les grands drames historiques de Shakespeare, l'un des meilleurs. Il semble qu'il ait été composé par l'auteur environ sa vingt-neuvième année. Il appartiendrait donc à la première période de sa vie. Toutefois, l'on ne peut ici sans inconvenance parler d'œuvre de jeunesse, à moins d'ajouter aussitôt que la jeunesse dont il s'agit est celle d'un génie merveilleux. Au surplus, des œuvres rayonnantes telles que *le Songe d'une nuit d'été, Roméo et Juliette* sont généralement considérées comme appartenant à la même période. L'infériorité de *Richard III* par rapport à *Henri IV* et à *Henri V* consiste dans l'importance excessive accordée dans le drame aux événements matériels et à leur déroulement chronologique. Sans doute, dans *Richard III*, ce déroulement lui-même a une valeur dramatique, voire une signification psychologique, puisqu'il est une accumulation d'actes sanguinaires accomplis par le personnage central. Disons alors que l'accomplissement des crimes y tient une place que nous préférerions voir occupée souvent par leur préparation. Il est vrai que les crimes de Richard sont tellement nombreux qu'ils ne laissaient guère au dramaturge le loisir de démonter les ressorts de chacun d'eux en l'espace d'une soirée. Les faits se bousculent, s'entassent, dans un mouvement précipité qui, en bien des endroits, demeure tout extérieur et rappelle un peu le rythme d'un jeu de massacre.

Pour gagner du temps, et afin d'éclaircir une situation compliquée où le spectateur risque de se perdre, Shakespeare fait monologuer le sinistre Richard. Dès le début, celui-ci dévoile au public que sa disgrâce physique est à l'origine de sa scélératesse. Il nous confie ses noirs desseins. Et, au cours du drame, chaque fois qu'un des personnages dont il médite la perte tombe dans ses panneaux, il accompagne sa victoire d'un *a parte* qui commente rapidement le coup, et semble presque, par instants, un signe de connivence, un clin d'œil d'acteur à la salle. Techniquement, de tels procédés peuvent paraître naïfs; mais, dans le moment même où, du point de vue du simple métier, nous serions enclins à penser ainsi, les

réflexions de Richard nous ôtent de l'esprit toute idée de naïveté; nous oublions le moyen employé, car c'est alors Shakespeare qui parle et dit des choses profondes.

Cependant, la tragédie contient de grandes scènes où l'analyse psychologique, le jeu secret des cœurs, gardent entre deux séries de coups de théâtre, au milieu de ces chocs continuels d'événements, le loisir de se déployer. Ces scènes-là (rencontre de Richard et de Lady Anne, scène de Richard avec Elisabeth après le meurtre des enfants d'Édouard) sont les plateaux supérieurs du drame. Mais peut-être les deux sommets en sont-ils trois scènes d'un autre caractère, celui-ci purement tragique. La psychologie n'y a aucune part, les voix du Destin, des Furies seules, y retentissent. Ce sont : la scène où la reine Marguerite prédit à toutes les victimes futures du monstre le sort qui les attend; la scène fameuse où la même reine Marguerite, la reine Elisabeth et la duchesse d'York, gémissent sur leurs malheurs; la scène enfin où les fantômes de tous ceux que Richard a fait périr lui apparaissent, durant son sommeil, dans la nuit qui précède la suprême bataille qu'il va livrer à Richmond, et, se penchant sur sa couche, lui lancent la même malédiction : « Désespère et meurs! »

L'antithèse romantique dont Quasimodo est l'illustration la plus populaire, semble assez enfantine à côté du personnage de Richard III. Quasimodo, sous son enveloppe difforme, cache une âme tendre et délicate. Richard est à l'opposé. C'est le monstre complet. Il est hideux physiquement et moralement. Mais, entre sa laideur morale et sa gibbosité, il n'y a pas concordance innée, accord préétabli. L'apparence affreuse n'est pas, chez lui, un simple reflet du foyer intérieur. Autrement dit, son corps, dès le ventre de sa mère, ne s'est pas modelé sur une âme perverse, déjà en puissance dans le germe. L'âme, au contraire, lorsqu'elle a pris conscience d'elle-même, a délibérément choisi d'être méchante; elle a opté pour le Mal, en haine de son corps contrefait. Elle était née ambitieuse, certes, mais cet appétit de grandeur eût pu tourner au Bien. Au milieu des assassinats que Richard accumule, brillent parfois lointainement, pareilles à des phosphorescences dans la nuit, les traces de ces dispositions premières,

de ce que l'homme forcené eût pu devenir dans les voies héroïques, si sa vie eût pris un autre tour. Là réside le pathétique du personnage. Pathétique chrétien dans un sens, puisque le crime ici n'est pas le pur produit d'un déterminisme absolu. Sans doute, une fois engagé sur la pente funeste, la volonté criminelle est entraînée par les événements plus qu'elle ne les domine. Mais, au départ, le criminel était libre. Cette liberté, Richard l'avoue implicitement, dès le lever du rideau : « Je suis décidé à être un scélérat. » Entendez : « Le Bien n'est pas un vain mot. Je confesse que Dieu existe. Cependant c'est du Démon que je ferai ma société. Contre Dieu j'ai une revanche à prendre. Ou plutôt, je dois le justifier : puisqu'il m'a disgracié par avance, en punition de fautes que je n'ai pas commises, je vais les commettre à présent. » Pathétique chrétien, disions-nous, mais qui met en question les fondements mêmes du christianisme. Richard ne reconnaît pas le péché originel. Il se croit, dans sa misère physique, personnellement visé. D'où son indignation, sa révolte contre la Nature, qui l'a, dit-il, « frustré », « filouté ».

C'est aussi des humains que ce bossu, ce boiteux aspire à se venger : des jeunes hommes d'abord (lui-même, ne l'oublions pas, est jeune : il est mort à trente-trois ans, après avoir régné deux ans), et, en particulier des jeunes gens qui sont beaux, plaisants, « formés pour les gais badinages », de tous les amants heureux. Parmi les privilégiés qu'un Dieu injuste a dotés d'une figure aimable, les rancunes de Richard vont surtout à ceux-là qui, bénéficiaires d'une double faveur, unissent à un corps charmant une âme gracieuse, à la fois aimés et dignes de l'être. Elles vont encore à l'innocence hardie, aux enfants d'Édouard, fiers et frêles comme des fleurs sur leurs tiges. L'enfance pure n'est-elle pas, en effet, comme une image terrestre du monde angélique et, par conséquent, du principe même qui est à l'antipode de Richard? Quant à la tourbe des ambitieux, des calculateurs comme lui, que Richard trouve en travers de son chemin, il n'a que mépris pour eux, car tous il les connaît, depuis ses propres frères, Édouard IV et Clarence, jusqu'à leurs parents et serviteurs, Grey, Rivers, Hastings, et la clique des valets, lords-maires et archevêques. Tous des faibles, des pleutres, qui n'osent aller, dans le Mal,

jusqu'au bout de leurs intentions. Toujours prêts à trahir, par panique plus encore que par duplicité. Buckingham lui-même, qui a commencé par servir les desseins de Richard, au point de paraître son âme damnée, ce dont Richard souriait, Buckingham s'arrête brusquement en route. Il est vrai qu'il réclame, avant de s'enfoncer davantage dans le crime, le prix de ses complicités antérieures, et que le maître, déjà couronné, fait maintenant la sourde oreille. Mais, en sommant Richard d'accomplir ses promesses, Buckingham n'a saisi qu'un prétexte de rupture. Son premier mouvement d'hésitation n'a pas été provoqué par l'intérêt : ce fut un frisson d'épouvante. « Sans doute, me voici Roi, lui dit, un jour, Richard, mais les enfants de mon frère Édouard vivent encore... » Et Buckingham feint de ne pas comprendre. Lui, d'ordinaire si fin, si délié, il est devenu subitement « lourd d'intelligence ». « — Dois-je, poursuit Richard, parler plus clairement? Je voudrais que ces bâtards fussent morts, et que cela fût exécuté sans délai. Que dis-tu, maintenant? parle vite. — Votre Grâce, répond Buckingham, peut agir selon son bon plaisir. » Alors Richard se détourne : « — Ta, ta, ta, tu es tout de glace... » et Buckingham, dans sa pensée, est déjà condamné. Ce n'était qu'un coquin à peine plus résolu que les autres, puisqu'il ne l'était pas jusqu'à l'extrême, mais seulement jusqu'à un certain point, où la conscience assoupie se réveille dans un sursaut d'effroi.

Mais, si Richard n'a que mépris pour les hommes, que dire de son sentiment pour les femmes! Lui, si laid que les chiens aboient sur ses talons, quand il passe près d'eux en clopinant, j'imagine qu'il dut, adolescent, à l'âge des premiers désirs, essuyer le dédain des belles. Il le laisse entendre : « Puisque je ne puis être amant, j'ai ourdi des complots. » Bientôt, lorsqu'il eut déjà, par quelques forfaits audacieux, dévoilé le fond de sa nature, l'attitude dédaigneuse des dames à son égard, s'est muée en crainte. Il a surpris cet imperceptible retrait, ces tremblements d'oiselles peureuses, dissimulés sous une réserve hautaine. Dès lors, de son regard fixe de basilic, il s'amuse à les terrifier. C'est le moment où le drame commence, offrant tout de suite à Richard l'occasion de nouvelles découvertes. Un convoi funèbre s'avance par les

rues de Londres : celui du roi Henri VI, que Richard a tué. Derrière le cadavre en armure, couché sur une table que portent des moines (ici madame M. H. Dasté a merveilleusement reproduit le tombeau de Philippe Pot, qui est au Louvre) marche Lady Anne, belle-fille de l'assassiné, veuve, en outre, d'Édouard, prince de Galles, lequel a péri de la même main que son père. Richard, cyniquement, arrête le cortège, oblige les porteurs à déposer leur fardeau, et là, sur place, pendant que les cierges se consument, tirant Lady Anne à l'écart, il entreprend de la séduire. Oh! ce n'est, d'abord, qu'un jeu horrible, une fanfaronnade affreuse, et les invectives qui l'accueillent, le crachat même qu'il reçoit en pleine figure ne peuvent le surprendre : il savait à quoi il s'exposait. Cependant, l'insulte l'éperonne, il pousse plus avant sa pointe câline. Et, comme il est courtois, bien disant, expert en madrigaux et paroles doucereuses, voilà qu'il perçoit, chez la dame outragée, comme une syncope de la douleur, un faiblissement de la colère. Est-ce possible? Les armes de Satan sont-elles donc si puissantes? Alors, de galant il devient passionné, tire sa dague, supplie Lady Anne de la lui plonger dans le sein, car il l'aime, il l'adore, il ne peut vivre sans elle; c'est pour elle, pour la rapprocher de lui en la rendant libre, qu'il a tué le roi Henri VI, son beau-père, et le prince de Galles, son époux. A la fin, la veuve épouvantée, fascinée, tremblante, abandonne sa main au monstre qui lui glisse au doigt un anneau. Elle s'enfuit, plantant là le cadavre. C'est Richard lui-même qui ordonne au cortège de se remettre en marche. Après quoi, resté seul, il exulte. Sarcastique, il fait le compte des révélations que l'Enfer lui envoie. Lui, si mal bâti! N'importe! la terreur qu'on inspire peut être encore un charme. Il n'est, parbleu, que d'oser!

Fort de cette expérience, Richard, quelque temps après, ira plus loin encore. La faible Lady Anne a cédé à l'aveu d'une passion qu'on lui représentait comme fatale, supérieure à toutes les lois et devenue criminelle par son excès même. La reine Élisabeth, veuve d'Édouard IV, est une ambitieuse. La voici, sous ses voiles de deuil. Richard, qui maintenant est veuf (car Lady Anne qu'il avait épousée est morte mystérieusement) l'aborde et lui demande la main de sa fille.

Richard a fait poignarder ses deux fils, à la Tour, mais il est devenu Richard III, il est roi. Elle accepte.

A ces figures de femmes, il faut joindre Marguerite d'Anjou, la Française, veuve d'Henri VI, qui fut elle-même sanguinaire, batailleuse, dévorée d'ambition, du temps qu'elle régnait ou luttait avec ses partisans, pour le triomphe de la Rose rouge, emblème de Lancastre, Marguerite, à présent détrônée, vieillie, errante, hurlant, dans le brouillard de Londres, ses anathèmes et ses imprécations.

Enfin, la malheureuse duchesse d'York, veuve de Richard duc d'York, mort en combattant pour la Rose blanche, mère d'Édouard IV, lui-même souillé de meurtres, de Clarence, assassiné par Richard III, de Richard III, assassin encore de ses neveux à lui, de ses petits-enfants à elle, les fils d'Édouard IV : elle est là, plaintive, bêlant sa détresse, comme une vieille brebis qui s'étonnerait d'avoir enfanté des tigres, l'un surtout, entre tous féroce : Richard le troisième. Elle considère son ventre, d'où ce démon est sorti, ses mamelles, qui ont allaité le fauve, et pleure, et ne comprend pas.

L'adaptation de M. André Obey est excellente. Un des principaux inconvénients de l'œuvre originale, auquel il fallait obvier, en considération surtout d'un public français, c'était l'obscurité. La rivalité des Maisons d'York et de Lancastre est assez loin de notre esprit, et l'enchevêtrement des arbres généalogiques entre les deux familles, la confusion des Richard et des Édouard ajoutent à notre perplexité. Grâce à des élagages dans un texte trop touffu, grâce à des resserrements dans une exposition trop lente, M. André Obey est parvenu à éclaircir, autant que faire se pouvait, la première partie du drame. Du moins nous suggère-t-il rapidement que, pour prendre intérêt à l'action, il n'est pas indispensable que nous y voyions parfaitement clair dans les liens de parenté, ni dans les allusions aux événements antérieurs et la chronologie. Dès l'instant qu'on renonce à cet effort inutile, un peu scolaire, tout s'allège.

Un autre procédé que M. Obey a employé, pour nous guider dans ce dédale, m'a paru aussi légitime qu'adroit. Il y a, dans l'original, à la fin de l'acte II, une scène populaire entre hommes de la rue. Sur le modèle de cette scène unique,

M. Obey a composé de courtes scènes, dont l'une ouvre le drame, et qui ont pour but, soit d'annoncer, soit de résumer les événements pour le spectateur. Ce n'est pas un mince éloge que de dire que ces scènes utiles ne détonent aucunement. Conçues dans le style du drame, elles y font l'office du chœur antique, et leur déroulement pittoresque offre en outre l'avantage de disposer, à l'arrière-plan de la partie sinistre qui se joue entre grands de la terre, le menu peuple naïf, dupe éternelle de ces conflits.

Peut-être, dans son dessein de concision, M. Obey a-t-il montré quelque excès par endroits. Je songe notamment à deux scènes capitales, la scène entre Richard et Lady Anne, et la scène entre Richard et la reine Élisabeth. Ici l'écart est tel entre la position psychologique des personnages au début de la scène et leur position à la fin, qu'un certain développement, une certaine durée sont nécessaires pour les passages gradués d'un sentiment à un autre. Bien des nuances étant supprimées, la victoire de Richard, dans les deux cas, apparaît trop prompte, trop facile. Je suppose que, en se résignant à ces amputations, M. Obey aura cédé à des soucis généraux de composition. Comme il avait dû resserrer les nombreuses scènes consacrées à l'enchaînement des faits matériels, il aura voulu éviter l'effet de déséquilibre que n'eussent pas manqué de produire les scènes psychologiques, s'il leur eût laissé toute leur ampleur. Il a donc été conduit à les abréger comme les autres.

La langue dont a usé M. Obey est sobre, directe. De ce côté, il n'a pas eu à sacrifier trop de « beautés », car le dialogue de Shakespeare lui-même est, dans Richard III, moins quintessencié, moins chargé de *concetti* et d'allégories que dans ses chefs-d'œuvre. Félicitons M. André Obey. Sa part dans le succès, quoique peu apparente, à première vue, aux non-initiés, est considérable.

La mise en scène de Richard III posait une série de problèmes difficiles que Charles Dullin a résolus avec cette élégance qui est le fruit d'un long labeur. Le propre de Dullin, dans cet art, son génie coutumier, c'est toujours l'invention d'un dispositif simple autour duquel rayonnent, comme autour d'un centre, les secteurs divers des péripéties et les évolutions

des personnages. La trouvaille ici est un paysage du vieux Londres, de ses murs crénelés, que domine, se profilant sur le ciel, la masse pesante de la Tour. Ce décor présente un double intérêt : psychologiquement, il sert de fond à l'action, où la Tour, constamment rappelée, joue un rôle redoutable; dramatiquement, il délimite, avec le concours des avant-scènes ornées d'encadrements dans le même style, un lieu scénique où la majeure partie du drame peut se dérouler. Cette impression de lieu scénique indéterminé, commun à un grand nombre d'épisodes, est encore accrue par la manière dont M. Georges Vakalo, qui a bien du talent, a exécuté le décor. En adoptant le parti pris des anciennes miniatures où les plans sont rapprochés, entassés les uns sur les autres dans un espace étroit, il écartait de notre esprit toute idée de paysage réel, de trompe-l'œil, en même temps qu'il nous laissait libre de suspendre notre rêverie aux lignes et aux couleurs d'un paysage imaginaire. De même, pour ce qui est du terrain : un plan incliné figure le pavé de Londres. Un garde-fou, une déclivité vaguement aperçue, suffisent à évoquer un pont et le souffle de la Tamise. Parfois, la Tour et les remparts s'éclipsent, quelques draperies retombantes nous introduisent dans un palais; ou bien de petits rideaux (utilisés pour la première fois par Dullin dans *Tsar Lénine*, et dont il a depuis perfectionné le jeu) séparent entre eux les moments du drame. Ces petits rideaux, en effet, Dullin les emploie surtout pour diviser le temps. Entendez que, le plus souvent, ils ne marquent pas des changements de lieux, mais indiquent au spectateur délicatement (parfois même sans qu'il se rende nettement compte du stratagème) qu'une certaine durée s'écoule entre les scènes qui se succèdent dans un même lieu. Parmi les tableaux les plus réussis, nous signalerons celui de la bataille, au dernier acte. Ici, toute amorce de paysage a disparu. De vastes pans baignés d'une clarté diffuse, évoquent l'image d'une plaine brumeuse, à l'aube d'un jour pluvieux. Le plan incliné, en cet instant, représente quelque vallonnement. C'est sur lui que le combat se livre. Celui-ci, Dullin l'a conçu, selon la même volonté de transposition judicieusement archaïque, comme une série de duels. Au demeurant, c'est rester dans la vérité, car les batailles

d'autrefois n'étaient autre chose qu'une multitude de corps à corps. Mais ces duels, il en a réglé les mouvements dans le style des vieilles tapisseries (celle de Bayeux, entre autres), et il en a coordonné les rythmes, de manière à composer une sorte de ballet terrible, qu'accompagne un roulement de tambour. L'effet est saisissant.

C'est Dullin lui-même qui joue le rôle de Richard III. Depuis longtemps, cette composition le tentait. Il s'y montre admirable. Nulle emphase, un air constant de vérité. Richard est le traître des traîtres; cependant, rien ne subsiste, dans l'interprétation de Dullin, du poncif particulier aux traîtres de mélodrame. Les crimes de Richard sont si affreux que le comédien, en effet, n'a nul besoin, pour en montrer la noirceur, de prendre des attitudes. Dullin s'attache donc à garder au personnage le visage humain que, dans un tel tissu d'horreurs, il risquerait parfois de perdre à nos yeux.

Toute la troupe de l'Atelier donne avec ardeur, et chacun, mis à sa place, collabore par sa propre flamme à l'éclat de l'ensemble : mesdames Marcelle Dullin (la reine Elisabeth), Marthe Mellot (la duchesse d'York), Marie-Hélène Dasté (Lady Anne), Annie Cariel (la reine Marguerite), MM. Sokoloff (Buckingham), Lucien Arnaud, Gilbert, d'Orval, Beauchamp, Montignac, Abondance... Que ne puis-je citer tout le monde?

Les costumes dessinés par madame M. H. Dasté sont de la plus fine invention et d'un goût sans défaut.

Spectacle magnifique.

Le moment ne serait-il pas bien choisi d'accrocher à la boutonnière de Charles Dullin la rosette qu'il a si hautement méritée? Qu'en pensent le Ministre de l'Éducation nationale et le Directeur des Beaux-Arts, et de vieux amis de l'Atelier, tels que le Président Herriot, M. Édouard Renard, tant d'autres?

***

*Tovaritch*, de M. Jacques Deval, triomphe au Théâtre de Paris. J'y allai un lundi, et la salle, qui est grande, était comble. Dès avant le lever du rideau, l'atmosphère du succès

était reconnaissable au frémissement du public. Elle ne fit que s'échauffer encore, d'acte en acte, dans les rires et les acclamations, jusqu'à la fin de la soirée, où chacun s'en fut enchanté.

On connaît l'histoire — ou on la connaîtra, car, parmi les amateurs de théâtre, il n'est, cette saison, personne qui déjà n'ait vu ou qui ne verra *Tovaritch*. Par parenthèse, les faits sont là : les pièces dont on dit : « Il faut aller voir ça » *les* font venir encore — Qui, *les*? — Eh bien! *eux*, les « cochons de payants ». Les fours restent les fours. Mais les demi-succès — indice cruel — équivalent à des catastrophes (moins graves cependant que celle où court le monde).

Donc le prince Michel Ouratief, ex-chambellan de Sa Majesté, ex-général de cavalerie, et sa femme Tatiana, altesse impériale, sont réfugiés à Paris, et réduits aux expédients. Pourtant le Prince a reçu en dépôt du dernier empereur quatre milliards, dont il serait légalement libre de disposer, puisqu'il les a placés en France, dans une banque, à son nom. Michel est sollicité par un grand-duc, prétendant à la couronne, de distraire une partie de la somme en faveur de son parti. Il refuse. Il ne remettra le dépôt qu'à un tsar couronné et il le remettra intact. Les Soviets cherchent à faire enlever le Prince. Il déjoue leur ruse. En attendant des jours meilleurs, il végète dans un misérable petit hôtel, avec l'Altesse sa femme, laquelle, l'argent venant à manquer pour l'achat des provisions, subtilise, aux étalages, des artichauts, dont la police, qui la surveille, rembourse discrètement le prix aux fruitiers.

Le couple, c'est le cœur du sujet, la source intarissable des quiproquos et des cocasseries, entre, en qualité de valet de chambre et de femme de chambre (ce qu'on appelle un « ménage ») au service d'un riche député socialiste. Ici, une trouvaille; mieux : une belle idée; mieux : une profonde vérité. Loin d'être empruntés dans leur nouveau rôle, les deux aristocrates, pliés dès l'enfance à « servir », se montrent des « surserviteurs ». Et cela me rappelle un mot qui me fut dit fièrement par une grande dame, laquelle avait appartenu jadis à la petite cour d'un prétendant en exil : « Nous y étions des domestiques. »

Michel et Tania ont sidéré leurs maîtres, y compris les

grands enfants de la maison, qu'ils ont apprivoisés, subjugués par le fameux charme slave. L'enchantement cesse quand survient un invité, le représentant des Soviets à Paris. L'identité du « ménage » est découverte. Les maîtres balbutient, s'effondrent en révérences. Cependant, le *tovaritch* bolchevik (*tovaritch* signifie en russe *camarade*) a rejoint le Prince à la cuisine, et c'est à lui que Michel remettra en un chèque les quatre milliards, pour éviter la vente de certains puits de pétrole à l'Angleterre et à la France. Russie, d'abord!

Beaucoup de mouvement, de drôlerie sèche et dure, claquante. Des disparates entre des rappels tragiques et une situation vaudevillesque, mais sans que le public en paraisse choqué : la révolution russe, déjà, est si loin! Nul souci de la vraisemblance (Tania, nièce d'un tsar, élevée à la Cour, a des côtés de « Madame sans-gêne »). Qu'importe au spectateur! Il s'amuse, il applaudit, il a raison.

Madame Elvire Popesco est belle à voir, étourdissante de verve, rayonnante de santé. J'ai parlé de « Madame sans-gêne », mais je pensais au rôle. Dans le jeu de la comédienne, nulle vulgarité. De la noblesse, au contraire, un tact exquis dans un comique dru. M. Lefaur est parfait, comme toujours. Toute l'interprétation est excellente.

***

En même temps qu'il donne au populaire, sur la scène du Casino de Paris, pour servir de cadre aux troisièmes débuts de mademoiselle Cécile Sorel, ses grandes pochades historiques : *Maîtresses de Rois*, en même temps que, prestidigitateur lui-même, il joue en personne, aux Variétés, son délicieux *Illusionniste*, M. Sacha Guitry, à la Michodière, offre un régal aux délicats.

Une petite femme raconte à une camarade ébaubie comment lui advint la chance de ce protecteur riche qui l'entretient depuis un an, et qu'elle trompe, cela va de soi, avec des gigolos. Le protecteur arrive et met sous les yeux de la petite femme un papier qu'il lui demande de signer. Il s'agit d'une formalité relative à la publication des bans de leur prochain mariage sous le régime de la communauté. La petite femme

est transportée de bonheur, et signe. Après quoi, le quinquagénaire explique qu'il est ruiné, mais que, grâce à Dieu, par ce mariage, toutes les sommes qu'il a données à son amie et qu'elle a économisées vont devenir leur propriété commune. On juge de l'effet produit par cette révélation. La donzelle est si déconfite que le vieil homme lui propose une autre combinaison : elle a signé le papier, donc ils se marieront, mais ils divorceront aussitôt après, et, ainsi que le veut la loi en cas de partage de la communauté, la moitié des apports de la femme reviendra à son ex-mari. Cela non plus n'obtient aucun succès. Alors, le *Renard* déchire le papier. L'histoire n'était qu'une frime. Mais le voilà fixé sur les sentiments de la *Grenouille*. Qu'elle se le tienne pour dit.

La *Grenouille* est cupide et rusée. D'où vient donc que le *Renard* nous paraît si dur en la démasquant? C'est que la *Grenouille* est sotte, et que la sottise est une manière de candeur, qu'on peut admettre comme excuse. Tandis que le *Renard* est intelligent, et la clairvoyance est peu sympathique, lorsqu'elle n'est qu'une arme de l'égoïsme.

Suivent trois petits actes qui ont pour titre *Un tour au Paradis*. L'espace me manque pour les conter. Mais ils m'ont enchanté. M. Jean Périer, *Renard* acerbe à l'acte précédent, est ici un saint Pierre plein d'onction. M. Victor Boucher est merveilleux. Allez voir comme, après avoir pris un soporifique, il s'endort en parlant. C'est, à rebours des progrès de l'ivresse, une série de nuances graduées avec une extraordinaire justesse. Quel art, chez ce grand comédien!

Mais, sous la gaîté de Sacha, derrière tant d'esprit, tant d'éclat, tant de grâce, quel fond d'incurable amertume! A chacun de ses mots, je ris, j'applaudis, je crie : « Ah! ah! » Puis soudain, j'ai le frisson, et je fais : « Brr!... » De même, quand j'écoute Molière.

FRANÇOIS PORCHÉ

# LE SALON DE L'EUROPE

## « LA RUE DES NATIONS »

En 1900, j'étais heureusement à cet âge qui marque la fin de l'adolescence. Je croyais que vivre c'était avancer sans autre but que connaître des gens que je ne connaissais pas, voir ce que je n'avais pas encore vu et respirer ce qui s'offrait à moi. Sans doute, rien n'est changé et les moins de vingt ans d'aujourd'hui ne diffèrent point de ceux d'alors. J'ai cherché dans les notes que je prenais déjà, ce qui pouvait composer sur l'Exposition, la Foire Universelle qui commença le siècle, un aspect vu par des yeux, qui étaient bien neufs, à la vérité.

On s'imagine trop aisément que cette dernière Exposition Universelle a influencé les années qui précèdent 1914. C'est une erreur de croire qu'on ait si longtemps vécu sous le signe de cette gigantesque agglomération de palais improvisés, de chefs-d'œuvre et d'horreurs, d'objets inutiles et de gens disparates, accourus des quatre coins du monde.

Un tel torrent, artificiellement produit, ne pouvait s'écouler sans laisser de traces de son passage, disait-on. Ce chaos avait importé chez nous des microbes que nous ne devions éliminer que quatorze ans plus tard. De même que tous les pays du monde paient aujourd'hui les suites de la guerre.

Il faut rectifier ce jugement. Sans l'Exposition Universelle, les choses se fussent probablement passées de la même manière. Elle n'a été qu'une aventure de quelques mois, à peine un résumé de certaines époques antérieures, mais tout à fait

partiel, schématique. Quant au progrès, il se fût bien débrouillé sans elle. Ce fut une bruyante, gigantesque et assez vulgaire réception dans le Salon de l'Europe. Que reste-t-il d'une réception, d'une fête? Le souvenir.

L'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 fut réussie pour le plaisir que nous y prenions. Mais l'art qu'elle prônait nous paraît déjà démodé. Nous voyageons aujourd'hui trop facilement pour que le monde ne progresse pas sans ces manifestations. Considérées sous la forme de travail fourni aux ouvriers et d'amusement donné à la foule, elles sont parfaites. Mais le genre primitif en est déjà périmé. L'Exposition de 1900 marque d'autant plus, qu'elle est bien l'expression d'une formule qui nécessiterait aujourd'hui de tels développements et de tels capitaux, — et l'apparence d'une telle sécurité, — qu'elle en devient impossible à concevoir. Nous ne pouvons plus envisager que des expositions partielles.

***

Pourquoi, le 14 avril, — pendant la cérémonie de l'Inauguration de l'Exposition Universelle, où les choses se passèrent, d'ailleurs, aussi peu protocolairement que possible et furent aussi mal organisées qu'il était imaginable, — pourquoi M. Waldeck-Rousseau avait-il gardé son pardessus? Pour figurer sur l'estrade de la salle des Fêtes, le Président de la République avait ôté le sien avant d'entrer et les ministres et le corps diplomatique l'avaient imité.

Et, pourquoi, entre deux discours, le même M. Waldeck-Rousseau, qui paraissait souffrir de n'avoir pu placer un mot, se leva-t-il, enfin, tournant le dos au Président, pour sortir de ce pardessus dont, par un manque voulu d'étiquette, il n'avait pas consenti à se séparer?

L'amusement, alors, de ces cérémonies, où figurait tout le personnel gouvernemental, c'était M. Paul Deschanel, président de la Chambre. Il suivait d'un air vaguement goguenard les incongruités et les bévues, et semblait dire : « — Allez-y donc, profitez-en, pendant que moi, je n'y suis pas encore. Soyez vulgaires, communs, prêtez à rire aux envoyés des puissances étrangères, qui en feront des gorges

chaudes, rentrés chez eux; moi, je m'amuse, je suis le seul à savoir me tenir ici!... »

Et Paris assistait à des représentations officielles où l'on prodiguait drapeaux et soldats, banquettes et crépines, mais où il semblait toujours que ce fussent les secrétaires et non leurs maîtres qui figurassent. Si MM. Waldeck, Millerand et autres trouvaient alors le protocole, l'étiquette, inutiles, que n'avait-on inauguré l'Exposition, en plein air, autour d'un saladier de vin chaud, la main dans la main de ces ouvriers qui avaient tant travaillé, — pour escamoter à l'heure dite les échafaudages des façades inachevées!

Mais, les ouvriers, M. Waldeck, ce grand avocat, s'en moquait, comme d'enlever son pardessus.

Lors de son voyage en Russie, que n'avait-on dit de Félix Faure, à l'inauguration d'un pont de Saint-Pétersbourg, parce qu'il avait conservé son manteau, *par une pluie battante et en plein air!*

Ce jour de l'inauguration, M. Picard, directeur de l'Exposition, n'avait même pas de place sur l'estrade, et, le cou allongé, la nuque osseuse, il était venu se réfugier au bas des marches.

Quant au défilé qui suivit M. Loubet à travers le Champ-de-Mars, il semble qu'on ait jamais vu pareil désarroi. Une sorte de panique poussait le cortège, qui paraissait pris de peur en voyant l'état peu avancé des travaux et courait à une allure folle, entre une haie de soldats si bien tassés, qu'il était impossible au Président de rien deviner, derrière leurs baïonnettes.

***

La *rue des Nations* devint tout de suite le « clou » dont on parlait. On s'y rendit, dès avril, mais rien n'y était prêt et il faisait déjà chaud.

La *rue des Nations*, la *rue de Paris*! le jour l'une, le soir l'autre, ce fut là seulement que les Parisiens de qualité se montrèrent. La ville de Paris avait bien fait d'installer son pavillon dans la seconde; ailleurs, on ne serait même pas entré.

La rue des Nations, c'était toute l'Exposition. Qui donc fût entré au *Palais du fil* (?) au Palais des instruments agricoles?

Pourtant, de braves exposants travaillaient depuis des années en vue de cette manifestation. Mais eux seuls allèrent se chercher dans le labyrinthe des galeries désertes.

En 1889, la *rue du Caire* avait laissé des souvenirs chez nos parents. La *rue des Nations*, en 1900, généralisait. Et l'on s'y pressait parce que certaine élite qui crée les engouements, fut toujours affolée d'exotisme. Ce qu'elle peut voir chez elle, lui est indifférent. Les gens, en masse, se frottaient aux plâtres frais de la rue des Nations, aux bois peints de la veille. On entendait parler là toutes les langues. L'air sentait le nègre et l'Esquimau, le gorille et l'almée. Cette rue ressemblait à tout et à rien, on aurait dit les coulisses d'un théâtre, un Châtelet quelconque, où l'on eût répété quinze actes à la fois. La cathédrale italienne, les nougats turcs, le monument américain qui semblait attendre une compagnie d'assurances, les bois rouges de la Norvège, les bizarres architectures en pommes de pins de la Suède, l'énorme construction de Monaco, les murs polychromés de l'Allemagne, les deux dauphins éclaboussants de l'Autriche et l'orientalisme de la Serbie, de la Grèce, du Monténégro, se pressaient, se heurtaient au bord du fleuve, ainsi que des commères venant au lavoir savonner leur linge en se poussant du coude.

De l'autre côté de la Seine, au-delà des serres de l'Horticulture, un autre dôme se dressait, un dôme encore, nouvellement doré, quelque section éloignée de l'Exposition, sans doute, qui portait sur son sommet clinquant une statue brillante, réplique du mannequin de la Porte Monumentale.

Ce dôme doré, que l'on supposait être le Palais de la Charcuterie ou de la Ferronnerie d'Art, et que l'on apercevait de la rue des Nations, c'était la coupole de la chapelle commémorative du Bazar de la Charité. Et cette statue dorée, qui avait droit au manteau bleu de la trop fameuse *Parisienne* du sculpteur Moreau-Vauthier, c'était une vierge qui, elle aussi, ouvrait les bras au-dessus de Paris. Toutes deux offraient le même éclat neuf, mais combien la dernière, brillant sous le soleil comme une flamme ardente, évoquait de pensées différentes!

La *rue des Nations*, au bord de la Seine, qui charriait des immondices, et l'aquarium qui n'était pas loin, c'était le

promenoir des *Folies-Bergère* universelles où les princesses errantes qui défrayaient alors les chroniques, surveillaient les Herzégoviens, les Croates, les Dalmates, car la littérature de ce temps exaltait comme aujourd'hui les bizarreries de l'amour... pittoresque.

Et, de l'autre côté, sur la rive droite, la *rue de Paris* attendait son dernier nettoyage. La rue des Nations, le jour, la rue de Paris, le soir; les Parisiens et les étrangers n'en demandèrent pas davantage : ce fut le succès de l'Exposition.

***

Un fantoche qui s'efforçait de se mettre en vedette, était l'*Homme des cathédrales*. Il se prétendait spirite, avec de grands yeux noirs indécis sous les franges d'une perruque de Satrape, et il avait troqué le nom modeste de Robuchon contre celui de Merovak.

Coiffé d'une casquette de velours mauve à oreillettes, vêtu d'un justaucorps de peluche noire brodé d'arabesques, chaussé de bottines à la poulaine, on l'apercevait ainsi accoutré, sur les impériales des tramways.

Il jouait de l'orgue et prétendait ne pas connaître la musique. Les cathédrales le hantaient, il en dessinait et aquarellait d'hallucinantes, avec sagesse. Il avait vécu et donné des audiences magiques, disait-on, sur les tours de Notre-Dame, — mais, en quinze jours, il était devenu sonneur au *Vieux-Paris*, l'un des établissements de la *rue des Nations*.

***

En ce temps-là, pendant la Semaine Sainte, il n'était pas encore obligatoire de quitter Paris. Le mois d'avril avait été radieux et, le premier samedi d'après Pâques, des noces entières se promenaient à l'Exposition, où je croisai dans les fondrières du Champ-de-Mars, mademoiselle Émilienne d'Alençon poussée dans un fauteuil roulant et qui tenait un petit garçon sur ses genoux. Puis, Jane Hading, en congé, Réjane avec le jeune Porel, Simone Girard avec son mari et son fils.

Vers le crépuscule, la poussière se levait sur ce samedi trop chaud de printemps, comme sur les routes du Midi; car la Ville, qui voulait arroser l'Exposition, économisait *son* eau. Du rond-point des Champs-Élysées on n'apercevait plus l'Obélisque, et le soleil, ainsi qu'en plein hiver, n'avait plus de rayons et glissait comme un louis terni sur le ciel brouillé de poivre.

***

Sous le palais d'Espagne, rue des Nations, se tenait la *Féria*. Une grande brasserie quelconque, avec une petite scène à une extrémité, et, sur des chaises, une *estudiantina*, un orchestre dont les musiciens avaient chacun sa laideur spéciale, sa difformité particulière, yeux borgnes, bouches tordues, cous extraordinairement longs, visages de fouines ou de taureaux. Ils jouaient et bientôt on oubliait leur hideur costumée de velours noir.

Puis les danseuses paraissaient, les sœurs Lena, aux étranges visages olivâtres avec des yeux d'encre, dans lesquels semblait s'être glissée quelque vision opaque d'hystérie, une ternissure qui enlevait à l'œil son éclat. La plus jeune, vêtue du boléro et de la culotte collante, coiffée de la toque noire, bondissait comme un jeune chat, et criait en entraînant sa sœur. Toutes deux sautaient, se cabraient, emportées dans l'étourdissant claquement des castagnettes, pour disparaître dans l'envol bleu des jupes.

Une autre encore, devint tout de suite célèbre, Anita, moulée dans un long fourreau de satin noir, la gorge enveloppée du châle obscur à franges et brodé de fleurs multicolores. Elle dédaignait les castagnettes, c'est à peine si elle faisait claquer ses doigts, avec de grands gestes, comme si d'invisibles toiles d'araignée l'eussent environnée. On croyait voir quelque Héliogabale en deuil, dansant devant le soleil.

***

Un restaurant était également à la mode au bord de la Seine, près du pont d'Iéna. Des Tziganes jouaient là, sur une

double terrasse fleurie qui dominait la berge. On pouvait y assister au spectacle du crépuscule en dînant. Le jour mourait dans tous les bleus, le jour s'étiolait et pâlissait, verdissait derrière cette exposition aux façades blémissantes, qui semblait quelque hôpital de l'architecture, où les constructions, convalescentes à peine, relevaient d'une maladie de croissance et de langueur.

Et l'eau glissait, pâle, rapide, entre les maisons bizarres, les palais et les tours. Les *mouches* et les *hirondelles* faisaient en passant le bruissement d'une soie sur un parquet. Les Tziganes jouaient l'entr'acte de *Cavalleria*, et cette perspective de bâtiments au long du fleuve, c'était pour nous Venise et le Grand-Canal. Il y manquait la couleur de la pierre, mais le crépuscule ennoblissait ou anéantissait l'immense cité de passage qui semblait s'être abattue le long de nos rives, comme une escadre d'avions camouflés.

Les lumières s'allumaient de toutes parts, becs de gaz aux flammes jaunes dont la violence nouvelle faisait pâlir l'électricité. De loin, sur cette ville improvisée, alternaient des clairs de lune et des clairs de soleil. La première étoile soudain brillait, tandis que la tour Eiffel laissait flotter dans le ciel d'immenses cheveux de lumière.

***

Vers la fin de mai, les organisateurs de *l'Exposition rétrospective de la Ville de Paris*, mettaient enfin la dernière main à leurs collections. Henry Tenré, un peintre de peu de caractère qu'attiraient les élégances du XVIIIe siècle, Georges Cain, conservateur de Carnavalet, Stanislas Lamy, le comte Louis de Périgord, fleuri d'œillets, s'empressaient autour des vitrines. Une série remarquable de dessins de Saint-Aubin avait été réunie, le Saint-Aubin cher à Edmond de Goncourt, le minutieux notateur des gestes *snobs* du XVIIIe siècle, le mémorialiste des fêtes de Marly et de Louveciennes. Puis une trentaine de tableautins de Boilly, un peu secs, un peu linéaires, un peu trop soignés, avec des modes amusantes, les chapeaux à l'*ange gardien*, les robes au *sault de la puce*.

Mais les grands collectionneurs avaient craint sans doute

la légèreté de l'édifice. Ce pavillon de la Ville, qui était affreux extérieurement, semblait construit avec des morceaux de boîtes à cigares. Le berceau de l'Aiglon — prêté par l'empereur d'Autriche — quoique de vermeil et massif, aurait bien pu, quelque jour de vent, rouler à la Seine.

Le tombeau de Napoléon aux Invalides et le berceau du fils revenu pour une *exposition* — tous les chroniqueurs, alors, s'emparèrent de ce thème facile. Quelques centaines de mètres séparaient, en effet, le cercueil de Sainte-Hélène, de ce berceau de Schœnbrunn.

Un petit lavis rehaussé d'aquarelle, de Berteaux : le sacre à Notre-Dame, était curieux; mieux que l'immense toile de David, il raconte la cérémonie : sous un dais porté par des évêques, le pape s'avance vers l'autel où est assis l'Empereur, hiératique comme Justinien. Au centre de la nef déserte, le pape marche, il a toute la peine, sa tiare est lourde, et l'Empereur est au sommet d'un escalier.

Je vis là, pour la première fois, la Sarah Bernhardt de Bastien-Lepage, et des vues des Champs-Élysées, signées de Nittis.

Vers cinq heures, un homme parut, qui portait une statue; c'était le domestique d'Henri Rochefort qui apportait une terre cuite représentant madame du Barry et attribuée à Pajou. La favorite, vêtue à l'orientale, était plus charmante encore que sur le portrait de Drouais; elle ressemblait à mademoiselle Sorel.

***

La salle de spectacle la plus prônée de l'Exposition était un hall décoré de fresques comme un temple de Memphis, avec de hautes colonnes. On l'appelait le Théâtre Égyptien.

M. de Pesquidoux, l'auteur d'une *Salomé*, venait de terminer un *Rhamsès*, dont Vidal avait écrit la musique et que le tragédien de Max rêvait d'y interpréter avec Berthe Bady ou madame Cora Laparcerie.

En attendant ce « clou », pour lequel le fils de Jean-Paul Laurens devait brosser un décor, des danses se succédaient d'heure en heure, danses d'almées et, surtout, danses de

négresses, trois échantillons, admirables et repoussants, de monstres vêtus de rouge et drôlement déhanchés, dont la tête pendant dix minutes oscillait sur les épaules, comme sur un bâton une tête de carton; elles avançaient et reculaient, elles glissaient dans un trémoussement inlassable, comme des bestiaux pris de vertige au bord d'un gouffre.

***

Le pavillon Rodin, à l'extrémité de l'avenue Montaigne, un hall tendu de jaune où la lumière tombait largement sur les marbres et les plâtres, procurait une première impression de fraîcheur et de repos. Il ne fut inauguré que le 1er juin.

Les critiques vantèrent, comme s'ils les découvraient, ces enlacements du baiser, la volupté de ces étreintes et les confiances, les abandons de ces corps et, — surtout — les fatigues d'après possession et la triste pensée qui fait mal sous le front; non pas la jalousie, mais la crainte, le vague effroi de savoir que l'étreinte n'est que passagère.

Sur les socles, ces pâmoisons semblaient le plus beau poème qu'on eût fait à l'amour et les marbres palpitants en devenaient roses.

Quant au Balzac, au centre de l'Exposition, il n'y avait qu'un cri pour affirmer que c'était un épouvantail à moineaux parmi ces maquettes fragiles qui s'enlaçaient sur des colonnes.

***

Nous nous promenâmes en gondole, vers dix heures du soir, pendant « une fête à Venise ». C'était une réduction qui paraissait gentille, aux lumières; un arrangement de Saint-Marc, du palais ducal, de l'Horloge, fait pour tenir sur la scène du théâtre du Gymnase. Mais, ô magie de l'eau noire où dansaient des paillons de lumière, magie d'une pointe de gondole tournant à l'angle obscur d'une maison, il nous semblait voir Venise, en regardant, entre nos doigts! Venise en ses plus étroits canaux, mais, hélas! sans l'odeur de pierre moisie et les loques de pourpre aux fenêtres.

Nous eûmes une *rue du Caire*, aussi, avec des âniers,

des boum-boums, des almées, deux nègres, des façades peintes en bleu, or et blanc, une rue faite en « portants » de théâtre, où la lumière électrique écrasait ses éclats comme sur des visages de mortes un rayon de lune. La foule « essayait » les chameaux et montait sur les ânons, des ânes de cinquante centimètres de haut.

Au sortir de cette rue du Caire nous croisâmes, sur la place de la Concorde, la fin d'une soirée offerte par M. Deschanel : une débandade d'hommes en habit noir, pressés d'aller prendre un bock, rue Royale.

***

*Une fête de nuit sur les bords de la Seine, en juin.* — Dessinés par des rampes de feu, coiffés de leurs dômes cernés de lumières, les palais de la rue des Nations s'allongeaient sur l'eau. Ce n'étaient plus des décors sur des portants dont le vent faisait remuer la toile. Ils étaient devenus de vrais palais en pierre, devant une vraie eau, une vraie foule, des figurants qui bougeaient, se pressaient le long des murs éclairés de jaune.

La tour Eiffel, obélisque tracé en lignes de feu, montait sur le ciel sombre, au-dessus duquel, comme une roue brisée, tournait un disque de lune émergeant des nuages. Les phares plongeaient leurs yeux de lumière dans ce brasier où la foule se coagulait. Quelle Venise, quel Rotterdam évoquaient dans la nuit ces palais au bord de l'eau, cette sarabande de maisons de tous les mondes, parées de colliers lumineux!...

Vers onze heures un quart, les colliers s'éteignaient, un palais devenait noir, un autre ôtait d'abord les parures de sa coiffure, puis les chaînes et les bracelets de ses tours; bientôt, il ne restait plus une lumière aux grandes bâtisses, elles s'endormaient. La Seine était sombre; d'un rapide coup d'éponge on avait effacé l'or et le vermillon qu'elle charriait.

***

La collection du Service anthropométrique du professeur Bertillon attirait des psychologues, au pavillon de la Ville de Paris.

Cette suite de visages, de traits, d'expressions, formait un album complet de la laideur humaine, de la laideur qui effraye suscitant le cauchemar, l'hallucination; une série de toutes les déformations du front, de la bouche, du crâne et du nez, les symptômes de toutes les passions, de toutes les anomalies.

Les sinus frontaux proéminents disaient la volonté brutale, la racine du nez, haute et plate racontait les plus bestiales nonchalances, le nez à arête sinueuse montrait la fourberie. Tant de nez, les uns aplatis, effilés, inclinés à droite ou à gauche; tant de profils, les uns semi-lunaires, qui donnaient au visage l'aspect d'un couperet, les autres *prognathes*, qui font ressembler l'homme à un gorille, ou *orthognates*, visages de mystère et d'avarice.

Et les bouches! Bouche grande et lippue de goinfres, bouche en coup de sabre des envieux, bouche « en cœur » du bellâtre, bouche bée du simple ou du maniaque, dont les oreilles sont écartées du crâne; bouche oblique à droite : folie, bouche à coins relevés : ruse...

Puis la face longue, la face asymétrique, rectangulaire, en toupie, en tronc de pyramide. Et les yeux, enfin, les yeux de crainte et de tentation, d'épouvante et d'atonie; orbites basses ou trop hautes, orbites excavées, tous les regards qui se dérobent, qui mentent, qui violent, qui assassinent. Visages de la Morgue, qui ressemblaient à d'autres visages et qui furent identifiés grâce à certains détails anthropométriques. C'était le triomphe de l'horrible, ces photographies sur verre dépoli, vues à contre-jour, et qui prenaient tous les reliefs, toutes les lumières et les ombres de la vérité. J'y suis retourné souvent. Par la suite, ces visites m'ont beaucoup servi.

***

Il y eut de nombreuses tentatives d'art qui faisaient sourire ou qui émerveillaient et qui ressemblaient étrangement encore — ne nous illusionnons pas! — à ce que nous voyons aujourd'hui. Vers le mois de juin, fut enfin prêt le *Salon des Glaces*.

C'était un hall doré, aux parois revêtues de miroirs, évo-

quant un très riche café qui aurait pu être situé à Marseille et s'appeler *Alhambra*. Des colonnes de verre qui imitaient le marbre s'éclairaient à l'intérieur, devenaient roses, devenaient vertes, se reflétant à l'infini et faisant de cette pièce circulaire une galerie interminable de Palais des Mille et une nuits.

Dans ces sortes d'attractions, le malheur, c'était que l'électricité ne fonctionnait jamais à l'instant prévu. Il fallait attendre trois quarts d'heure un spectacle de dix minutes. Ce salon des Glaces nous parut le triomphe du mauvais goût. Mais était-il vraiment moins « artiste » que ce que nous voyons aujourd'hui? Il brillait. — Ça fait du « bruit aux yeux », avait dit une fillette, mais la fanfare de Fouilly-les-Oies fait du bruit aux oreilles et, cependant, on ne prendra jamais les sons qu'elle lance pour de la musique.

Si les architectes s'étaient avisés de demander leur collaboration à des artistes, le public eût peut-être éprouvé la sensation de vivre un Gustave Moreau, dont les œuvres étaient alors à la mode et dont le musée est aujourd'hui bien délaissé. Le peintre de Salomé pressentait ces parois de lumière, ces voûtes où l'or se cristallisait dans les reflets, ces colonnes de feu aux corniches de pierreries; mais quelles Salomés eût-il fallu trouver à l'Exposition de 1900? Loïe Fuller sans doute, à la place des ridicules papillons en paillettes d'or, qui descendaient des voûtes et y remontaient, à l'aide d'un fil attaché au milieu du dos!

***

*Dix heures du soir, à la rue de Paris, en juin.* — La foule. La foule habituelle des endroits où l'on s'amuse et qui s'ennuie.

Certains soirs, dans cette rue de Paris, sur trois cents mètres défilaient deux mille personnes qui repassaient vingt fois, dans le même ordre, les femmes avec des robes claires, des manteaux encombrants, les hommes en habit ou en costume de plage.

Il était de bon ton de n'entrer dans aucun établissement, de ne s'arrêter à aucun café, de prendre parfois des chaises et de s'y asseoir, au bord du chemin, comme à l'ancienne *Potinière* de l'avenue du Bois-de-Boulogne, près de l'Étoile.

A toutes les baraques bramaient des parades, qui essayaient d'attirer le client, avec des boniments aussi ineptes qu'à la foire de Neuilly.

Sur les chaises on bavardait, on se montrait les gens : René Maizeroy, au toupet de cheveux blancs retenu par des épingles neige; Louise Balthy, laide, mais élégante à la manière des filles à la mode. Puis Jeanne Brindeau, qui jouait les Catherine de Médicis, aux *Escholiers*. Forain passait avec Léon Daudet, puis avec Henri Rochefort; Jeanne Granier, qui, elle, voulait s'arrêter aux baraques. Et une jeune première qui avait un demi-siècle, Jeanne Reichemberg.

Puis, dans les groupes, la jeune duchesse d'Uzès, née Luynes, le duc et la duchesse de Brissac; ailleurs, la duchesse de la Rochefoucauld, née Mitchel, poussée en fauteuil roulant et accostée par Ravaut, un humoriste, qui s'était, ce soir-là, habillé en paysan — petite blouse, chapeau rond, parapluie — et soulevait l'hilarité. Quelle charmante « province » demeurait encore à Paris!

La *Roulotte* était la seule baraque de l'Exposition où il y eût des « petites femmes ». On y jouait le *Potache à la bisque* (!), une revue-type, avec couplets et déshabillages. L'étoile s'appelait mademoiselle Norfige : une fraîcheur de corail rose. Une petite femme qui avait une jolie voix étendue et fine : c'était le triomphe de la rue de Paris. Qu'est devenue mademoiselle Norfige, dont nul n'entendit jamais plus parler?

Loïe Fuller faisait aménager un théâtre en forme de tombeau, un tas blanc. On disait que Loïe, — comme Sarah Bernhardt avant l'*Aiglon*, qu'elle jouait alors tous les soirs, — avait besoin d'argent, après en avoir beaucoup dépensé.

***

Vers la fin de juin, M. Paul Deschanel offrit une soirée dont l'élégance relative faisait contraste avec celles que M. Loubet donnaient à l'Élysée. Dans l'embrasure d'une fenêtre convertie en jardinière, M. le sénateur Béranger, que l'on appelait le Père la Pudeur, s'était assis sur une corbeille de roses. Le faubourg Saint-Germain retrouvait, ce soir-là, le Monte-Carlo des grandes cohues. Cette soirée

surprit les invités qui étaient venus en prenant l'air de gens qui se fourvoient. Peut-être n'était-elle que la réédition d'une de ces fêtes de fermiers généraux du dix-huitième siècle, où frayaient la cour et certains artistes. Le roi Loubet, la cour parlementaire — nous étions loin, tout de même, des représentations notées par Moreau le Jeune.

Cependant l'arrangement de la salle de spectacle offrait un assez joli coup d'œil avec ses croisillons, son plafond tendu de bleu, ses guirlandes de fleurs et ses plantes vertes; la foule montrait cette animation qu'elle prend lorsqu'elle peut mettre des noms sur des visages, c'était un peu différent des dernières fêtes présidentielles, où l'on avait reconnu, disait-on, tout le *Sentier* israélite.

Certainement, quelques femmes de députés étaient un peu falotes, un peu coco; *toute la France* ne figurait pas que sur la scène et nos provinces étaient suffisamment représentées dans le public; mais il y avait des artistes, des écrivains, Detaille, José-Maria de Heredia, Maurice Maindron, et madame Madeleine Lemaire.

***

Vers le 1er juillet, M. Deschanel offrit une matinée aux « travailleurs » de l'Exposition, dans la même salle, avec la même scène, le même plafond bleu qui avaient servi quelques jours plus tôt. Vus au plein jour, ils évoquaient Roll, le peintre qui personnifiait alors les réjouissances publiques avec ce qu'elles ont de noir, d'épais, de vivant, de jeune et de disgracieux.

Il pleuvait. A travers les fenêtres à petits carreaux, les verdures du parc apparaissaient dans leur somptueux éclat d'été, balafrées d'argent par l'averse. Dans la salle, une foule pressée, empilée, encaquée, hommes en habit d'outre-tombe, cols et parements fraîchement repassés et qui avaient gardé l'odeur du fer — vestons, redingotes, chapeaux de paille, melons, hauts-de-forme, tous les chapeaux, tous les accoutrements, et qui sentaient le chien mouillé, à cause de l'ondée.

Les femmes étaient couvertes de volants et de dentelles, elles arboraient des bijoux vieillots et falots : laves du

Vésuve encadrées, crucifix d'ivoire, le portrait du mari dans un cercle de « doublé or »... C'était touchant et infiniment français. Et puis, quelques invités se souvenaient d'avoir vu là, le samedi précédent, des diamants fameux et des perles en forme de poire.

Le Prince Ouroussoff, ambassadeur de Russie, arriva en retard; on le fit passer par les jardins, mais il ne put avancer et dut rester à l'entrée de la salle, entre deux employés du chemin de fer de l'Est, en uniforme, l'un portant cette inscription au col : *aiguilleur*.

M. Deschanel, assurait-on, gagnait dix ans de popularité à cette représentation. C'était un coup habile. L'idée n'en était pas venue, en face, de l'autre côté de la Seine, à l'Élysée.

Les dîners de M. Loubet faisaient la joie de certaines ambassadrices qui envoyaient au revers du menu des mots griffonnés à des amis placés plus loin. A l'Élysée, le mouvement nationaliste suscitait entre piqueurs et cochers des luttes à mains plates. Le Président faisait renvoyer chaque jour un domestique, parfois parce qu'il cachait *l'Intransigeant* sous son oreiller. L'Escurial de Philippe II était-il un paradis à côté de cet Élysée, d'où M. Loubet ne voyait pas grandir sans dépit la popularité du *petit* Deschanel?

... Et sur la scène du Trianon de la présidence de la Chambre, Jeanne Granier, en Auvergnate, faisait rire le bon public des travailleurs, aux mains hâlées, brûlées, piquées; un public qui prenait Mounet-Sully pour le chanteur Carbonne, parce que celui-ci chantait dans la coulisse, puis croyait applaudir Emma Calvé, absente, dans la demoiselle quelconque qui l'avait remplacée.

***

Au théâtre cambodgien, paraissait une troupe de danseurs, le torse nu sous une cuirasse de colliers de coquillages, un torse ayant le poli du marbre et d'un brun spécial, doux à l'œil. De grands yeux intelligents, pas du tout sauvages — plutôt des Indiens du Nord, race indécise, offrant le charme des races mêlées, la couleur de l'Afrique et presque les contours du type européen. Et puis ils saluaient bien, avec un sourire de dieu accroupi. Leurs danses étaient guerrières,

rythmées au choc de bâtons d'ébène qu'ils frappaient en cadence. Ils se croisaient, tournant autour du chef, les jupes empesées se soulevant, les plaques d'or sonnant; ils se heurtaient, s'enchevêtraient, formaient la chaîne. Et leurs cheveux huilés et noirs s'échappaient du foulard qui les nouait.

Mademoiselle Cléo de Mérode, vêtue en idole hindoue, dansait quelques instants parmi eux. Voyait-on ses oreilles? Les fameuses oreilles que certains défendaient contre la malignité. M. Bocher, le doyen des abonnés de l'Opéra, les avait vues, lorsque Cléo avait sept ans et qu'il la rencontrait au milieu des *rats* dans les couloirs des classes de danse. Alors, pourquoi les cacher? Parce qu'il n'eût pas été possible de se coiffer de pareils bandeaux en les montrant.

Elle usait, parmi les Cambodgiens, d'attitudes hiératiques, mystiques, javanaises. Le dommage, c'était qu'on eût arrangé pour elle un ballet pantomime ridicule, avec des Javanaises de Montmartre, au lieu d'en prendre de véritables. Les ongles dans une gaine d'or, la tour d'or sur la tête, vêtue d'or et de paillon, les jambes et les bras nus, elle étendait les bras, les repliait, les allongeait, se cambrait. Cet art était sans originalité, mais le prestige de la publicité faite autour de cette danseuse remarquée par le roi Léopold et sa grâce réelle, avaient produit une impression délicieuse.

***

Un ballon captif avait été installé au Jardin d'Acclimatation. On le voyait osciller dans le vent; des marins de fantaisie en retenaient les amarres, la nacelle se balançait. Ce ballon captif, le dernier que les Parisiens aient vu, flotte dans le souvenir comme le symbole de temps anciens. L'aviation a dépassé toutes les prévisions que l'on pouvait ébaucher quelques années plus tard, devant les essais de Santos-Dumont sur la pelouse de Bagatelle.

Un matin, peu avant midi, j'y fus emmené par deux Parisiennes qui n'étaient jamais montées dans une nacelle. Je me souviens que nous étions treize et qu'il fallut faire descendre le dernier passager monté, car un quatorzième ne se présentait pas. La brise de juillet soufflait.

Nous nous élevions lentement. Les quelques autos qui passaient dans l'avenue, au-dessous de nous, ressemblaient à de gros cloportes qui eussent pris le mors aux dents!

Mes compagnes s'extasiaient de ne pas éprouver le moindre vertige. Elles cherchaient des yeux l'Exposition, là-bas, et la Tour, attendant de l'avoir dépassée. Un autre ballon captif montait aussi, celui de l'avenue de Suffren. Il montait moins haut. Il n'atteignait que deux cent cinquante mètres et celui de l'Acclimatation quatre cents. Le nôtre s'élevait au-dessus de la verdure, tandis que l'autre ne dominait que des maisons et des usines. Au moindre vent, il se fût abattu sur la Grande-Roue.

Mes amis cherchaient la maison de Gyp, parmi celles de Neuilly.

En réalité, ce ballon ne leur faisait éprouver aucune impression nouvelle. Un effet agréable, voilà tout, par de petites peurs suggérées. — « Si la corde cassait! — Le vent nous pousse! — Voyez l'endroit d'où nous sommes partis. — Oh! il m'est impossible de regarder par ce trou, au milieu de la nacelle. — Le câble est oblique!

— Il faut être courageux pour être *aéronaute!* »

J'ai entendu cette phrase! Elle préludait à l'admiration que les aviateurs devaient par la suite susciter chez les femmes.

Puis, mes compagnes furent surprises de la petitesse du Sacré-Cœur et aussi de celle de l'Exposition. Elle s'étendait toute blanche sous un rayon de soleil qui évoquait les ciels de Bonington. Des clochetons, des minarets, pressés, falots, jaillissaient de cette Mecque passagère, que nous considérions de loin, d'une hauteur à peine supérieure à celle de la dernière plate-forme de la tour Eiffel, — dans ce ballon captif, qui ne semblerait plus amusant aujourd'hui, ni à un petit garçon ni à sa nurse!

ALBERT FLAMENT

(*A suivre.*)

# PARMI LES LIVRES

**Néo-socialisme? B. Montagnon, Adrien Marquet, Marcel Déat.** Préface et Commentaires de **Max Bonnafous** (*B. Grasset*).

M. Max Bonpafous, qui dirige la publication intégrale des œuvres de Jean Jaurès aux éditions Rieder, a réuni dans ce petit volume le texte des discours prononcés par B. Montagnon, Adrien Marquet et Marcel Déat au congrès socialiste de juillet 1933. Ces discours ont été des événements considérables dans l'histoire du socialisme français, les plus marquants assurément depuis la fondation du parti socialiste unifié, et depuis la constitution, à l'aile gauche du parti, d'un groupement communiste opposant aux idéologies de la IIe Internationale les réalisations de la IIIe, réalisations que l'on peut contester, mais qui n'en sont pas moins des réalisations. Ce sont eux qui ont déterminé l'opposition entre une grosse partie du groupe parlementaire socialiste et la masse des militants des fédérations, la coupure entre *durs* et *mous*, entre *Blum's* et *Anti-blum's*; cette scission, qui est maintenant consacrée de façon définitive, risque, en changeant l'équilibre des forces au Parlement, d'avoir de considérables conséquences politiques. En tout cas, dès maintenant, une tendance nouvelle s'affirme, un néo-socialisme, avec cette devise qui remplace l'antique devise républicaine, *Ordre, Autorité, Nation.*

Que représentent au juste ces tendances? Les malveillants de droite et d'extrême gauche ne veulent y voir qu'une sécession collective, après tant de sécessions individuelles, vers les réalités du pouvoir, le vote du budget « bourgeois », avec ses crédits militaires et policiers, étant compensé, ou récompensé, par la distribution d'un certain nombre de portefeuilles. D'autres, aussi malveillants, mais plus « à la page », ont annoncé, employant un vocabulaire hitlérien, qu'il s'agissait d'une révolte, au sein des S. F. I. O., des « aryens » contre Léon Blum et son entourage.

Ce sont là des explications bien basses, et pour connaître la doctrine du parti, il vaut mieux lire les commentaires de M. Bonnafous, qui, plus clairement que des discours improvisés en congrès, résument les caractéristiques de l'orientation nouvelle. Max Bonnafous en effet, comme Marcel Déat normalien et sociologue (on sait que la sociologie selon Durckheim, tient pour les partis de gauche la place de la doctrine de Cousin dans l'université de la Monarchie de Juillet et du Second Empire), est tout qualifié pour être le théoricien et le penseur du nouveau parti.

Les néo-socialistes partent de ce fait incontestable que la IIe Internationale se disloque, que des « formes intermédiaires » entre le capitalisme et le socialisme, se substituant en apparence au déroulement des faits prévus par Marx, Russie des Soviets, Italie de Mussolini, Allemagne de Hitler, appellent à elles les jeunesses, et sont désormais seules, par leur mystique, à susciter les enthousiasmes et les dévouements.

Il faut donc lancer de nouveaux mots d'ordre pouvant faire naître la confiance d'une majorité nouvelle, — et tout d'abord ceux-ci : *Ordre* et *Autorité*. Ces mots, réservés « aux hommes de droite », épouvantent démocrates et marxistes; c'est en les revendiquant que les néo-socialistes se sont vus traités de fascistes et de nazis.

Il faut réagir contre ce préjugé. Et pour cela, M. Bonnafous fait la critique du concept de liberté, qui a tenu, selon lui, une place excessive dans « l'idéologie démocratique »; en réalité, elle n'a été qu'un instrument, qu'une arme critique pour détruire des systèmes périmés, persistant ou renaissant du fait des hasards historiques : de là ces campagnes « parfois irritantes contre toutes les formes d'autorité », alors que l'ordre, qu'il soit capitaliste ou socialiste, a toujours « dans les différentes sociétés une valeur objective ». — Ce ne serait pas à coup sûr les néo-socialistes, qui pour un cas individuel et en quelque sorte abstrait, un déni de justice à un capitaine juif, se mettraient à ébranler, comme Jaurès, tous les piliers sur lesquels reposent l'ordre politique, social et national.

Car la nation existe. Il ne s'agit pas ici de nationalisme à la Barrès, de chauvinisme à la Déroulède. La science, — la sociologie, — constate le fait national, et s'oblige à tenir compte de cette réalité. Or, les liens du groupe national sont si forts, qu'ils tendent de plus en plus à rapprocher, pour la défense d'intérêts communs, employés et employeurs, au lieu de les opposer dans cette lutte de classe sans cesse aggravée qu'enseigne le marxisme.

Au reste, la dialectique marxiste de l'histoire est aussi périmée que la *Loi des trois États* d'Auguste Comte. L'évolution humaine ne peut s'enfermer dans l'unité d'une formule. Comme la science

enseigne que les faits humains sont multiples et leurs conséquences imprévisibles, il faut renoncer à penser *sub specie aeternitatis*, avoir un idéal « à court terme » et des « certitudes provisoires »; ne viser que des objectifs prochains, ne se consacrer qu'à des tâches « à la mesure d'une génération ».

La critique de M. Bonnafous est assurément fondée, mais on y cherche vainement un programme spécifiquement socialiste. Une réforme administrative a été préconisée, et avec quelque éloquence par M. Louis Marin. Dans cet appel à l'enthousiasme des Jeunes, il n'y a rien qui évoque l'état d'esprit ascétique des Komsomols, ou les échos de *Giovinezza*, ou du *Horst Wessel Lied*. Et il faudrait bien plus encore pour soulever des Français, naturellement sceptiques et frondeurs.

**Géographie universelle**, par **V. de la Blache et L. Gallois, t. III. États scandinaves, Régions polaires boréales**, par **M. Zimmermann** (*Colin*).

M. Zimmermann, chargé de cours à l'Université de Lyon, qui parle couramment les langues nordiques, qui connaît les régions qu'il décrit pour les avoir fréquemment vues et observées, est depuis quarante ans le spécialiste français de la Scandinavie et des régions polaires. Ce volume condense toutes ses expériences et ses recherches.

Il décrit d'abord le Danemark et plus spécialement Copenhague, l'une des plus belles villes d'Europe, l'ancien *Koepmanna Havn*, ou port des marchands.

Puis il détermine les caractères généraux de la péninsule scandinave, avant de décrire séparément la Suède et la Norvège. Et leurs grandes villes, Bergen, Oslo, Stockholm, si étranges, ceinturées de pins et de bouleaux, enlacées de bras de mer, et si nettes et solides sur leurs assises de granites et de roches primitives, villes où les fondations d'une maison s'installent à la dynamite, où les rues sont claires et scintillantes après la pluie, comme sur la pénéplaine auvergnate ou limousine.

La partie consacrée aux régions polaires traite de l'Islande, terre de transition entre le monde tempéré et le monde polaire, du Groenland, type complet de pays polaire; du Spitzberg, plus accessible, animé par le tourisme et l'exploitation de ses énormes réserves de charbon. Cette dernière partie condense le bilan de trois siècles et demi de travaux et d'explorations, et par l'étude dans ces régions des phénomènes actuels de glaciation, d'une ampleur formidable, précise ce que furent pour nos régions les invasions glaciaires.

Comme la géographie, science concrète, ne saurait se passer de

données précises, 66 cartes et 146 photographies donnent au texte excellent et vivant toute sa signification.

**La Race. Les Races,**
par le **Docteur Georges Montandon** (*Payot*).

L'hitlérisme a redonné vie aux préjugés de race. Bien qu'ils s'en défendent, et sans qu'ils en aient conscience, peu à peu, les vieux pays parlementaires, ceux pour qui conformément aux Écritures, aux enseignements de Saint Paul et à la tradition protestante, il n'est « ni juifs, ni grecs », mais seulement des chrétiens, ceux qui croient à la vertu universelle des Droits de l'homme, subissent la suggestion du Svastika, et distinguent « aryens » et « non aryens »; et l'on peut se demander si, en 1933, année de la grande émigration allemande, le déroulement d'une certaine et célèbre affaire n'aurait pas été tout autre qu'en 1897-1899.

Sur quoi reposent exactement, étant donnés les résultats obtenus par l'anthropologie et l'ethnographie, les distinctions qui inspirent la politique de MM. Gœring et Gœbbels? Le Dr Georges Montandon, l'auteur du grand ouvrage sur l'*Ologenèse humaine*, signalé ici même, s'est attaché dans ce livre tout d'abord à définir la notion de race; puis à déduire de sa conception de la généalogie des grandes races, une classification des races humaines, où les divisions du manuel classique de Deniker se trouvent souvent assez profondément modifiées. Pour lui, il n'y a pas de berceau de l'humanité, il n'y a pas de berceau de races humaines : comme toute espèce zoologique, l'espèce humaine a pris naissance sur une aire immense. Il n'y a pas de races pures à l'origine : les races pures, relativement, sont dues à une évolution progressive; d'un type différencié naissent des types accentués, les races pures, qui ont une tendance naturelle à se former, mais dont la formation est combattue par le métissage, facilité de nos jours par la multiplication des communications. Les races pures ne sont pas dans le passé, elles sont dans l'avenir.

L'auteur n'use naturellement pas du terme d'*aryen*. Étudiant le problème racial en Europe, il souligne « la complète discordance, sur le terrain, de la division sociale d'avec la division linguistico-culturelle », les Nordiques, les Alpins et les Méditerranéens, qui se succèdent du nord au sud, se retrouvant de l'est à l'ouest chez les Slaves, les Germains et les Latins. Du reste, pour saisir les liens qui unissent les éléments de la grande race europoïde, il faut déborder et de beaucoup le cadre géographique de l'Europe : et l'auteur nous montre cette grande race formant primitivement comme un faisceau à trois branches, réunies en Europe, divergentes vers l'est, et allant

l'une de la Scandinavie au pays des Aïnos au nord du Japon, l'autre jusqu'aux monts Tian-Chan, la troisième enfin de la Méditerranée au Pacifique Sud.

Traitant incidemment du problème juif, le docteur Montandon montre qu'aujourd'hui les juifs forment avant tout une ethnie, une raison sociale, et non une race uniforme; c'est dans le proche Orient où plusieurs races et sous-races étaient en formation que s'est élaborée l'ethnie juive, ainsi que les caractères physiques secondaires, que les membres de l'ethnie, en essaimant, ont conservé, tout en les accolant, selon les pays, aux caractères secondaires d'autres races.

Ce livre vivant et clair fait comprendre la complexité de ces problèmes, et combien il est difficile d'arriver en de telles matières à des conclusions sûres, et plus encore, combien il est peu scientifique de déduire de nos connaissances présentes toute une législation politique et sociale; mais en un sens il fournit une justification à la politique raciale hitlérienne, car pour Hitler aussi la race pure est dans l'avenir, et il s'agit de favoriser l'accentuation de ses caractères, en la préservant des métissages.

### A l'ombre de la Croix gammée,
par **Xavier de Hauteclocque** (*Éditions de France*).

Il a fallu près de dix ans à Mussolini pour voir apparaître en France des livres témoignant en toute franchise de son effort, des livres constatant les réalités par delà les rancunes démocratiques et parlementaires. Le dégel des préjugés commence aussi pour la Russie, après quinze ans, Hitler, qui pourtant n'est pas un allié, qui va bien au-delà dans l'antilibéralisme, qui galvanise et multiplie contre Versailles, contre la sécurité française, toutes les âpretés du nationalisme allemand, est depuis six mois à peine au pouvoir, que les articles ou les études, sympathiques, compréhensifs, se multiplient en France. Le brouillard s'est dissipé; nous ne sommes plus au temps où les social-démocrates, les weimariens de toute race, où Stresemann jouaient sur deux tableaux. L'Allemagne nouvelle est née, redoutable mais nette. Et après Philippe Barrès, après G. Suarez, H. de Hauteclocque la découvre avec une sorte de sympathie méfiante, et, avec une vie singulière, l'évoque à nos yeux.

Comme il le raconte lui-même, ses introducteurs dans le monde brun et ses garants ont été des officiers de l'ancienne armée, ralliés au nouveau régime, et s'ils l'ont guidé et aidé ainsi, c'est parce qu'ils ont trouvé en lui le *Graf* von Hauteclocque, un *Front Soldat*, c'est-à-dire un authentique ancien combattant, un ancien officier de cava-

lerie, un homme de droite, et enfin un Français connaissant à fond la langue et la culture allemandes.

Grâce à ces nouveaux amis, M. de Hauteclocque put visiter quantité de domaines ignorés jusqu'à présent des journalistes étrangers : le voici au bureau de la presse à la *Wilhelmstrasse*, l'usine à gaffes, comme il dit si bien; le voici, dans le quartier misérable de Neu Kœln, au *Polizei praesidium* de l'Alexandrastrasse, auprès de Kriminalrat Geissler, le jeune chef de la police politique secrète du IIIe Reich. Et personne mieux que lui ne fait mieux sentir l'immensité de la Révolution qui bouleverse et transforme l'Allemagne. Dîner d'ombres, au milieu de grands capitalistes encore riches, pour combien de temps? « mais qui ne possèdent plus un centime d'influence, et se trouvent réduits au rôle de fantômes politiques ». Souper exquis chez Israelkind, mais « impression de marasme épouvantable », chez ces banquiers « devenus des hors la loi du jour au lendemain ». Goûter dans une ville somptueuse du West End; l'allée où elle se trouve compte quatre-vingts villas, « toutes habitées par des gens de l'*Obere Schichte* ». Or depuis six mois, dans cette allée de rêve vingt-cinq suicides. C'est le monde qui meurt. En face le monde qui naît : l'auteur nous le montre, rude, mystique, fanatique, profondément peuple; le chef des étudiants nationaux socialistes, les vierges soldates de la *Jungfern Mühle*, le camp des volontaires dans les marais de l'embouchure de l'Elbe; le *Sturmbannführer* Gœtz, et enfin le quartier général nazi de la région Berlin-Brandebourg, la maison brune de la Forststrasse, avec le Gruppenführer Ernst qui commande à 60 000 hommes, vingt-six ans, ancien ouvrier serrurier. Ce sont autant d'images qui se fixent profondément dans la mémoire; par elles les choses d'Allemagne prennent une signification nouvelle.

La conclusion de l'auteur est nette; elle montre son imprégnation; que la France prenne exemple de cette Allemagne qu'il craint et qu'il admire; que la nation devienne un seul bloc, et par le travail obligatoire, et par le désintéressement des chefs; que les humbles soient aidés : « Il ne faudrait pas que d'ici peu l'Allemand soit plus heureux que le Français. » Alors on pourra et on devra négocier utilement avec l'Allemagne.

**Les Hommes malades de la paix,**
par **Georges Suarez** (*Grasset*).

M. Suarez retrace à traits largement appuyés l'évolution de cette période qui va de Locarno au triomphe d'Hitler : de la tentative de rapprochement franco-allemand par les principes démocratiques,

Weimar, la Société des Nations, à la régénération de l'Allemagne par le national-socialisme, et l'apparition au pouvoir, à Berlin, de la génération des anciens combattants, délaissant les traditions de l'Allemagne monarchiste pour refaire un peuple neuf. Et l'auteur plaide énergiquement lui aussi pour des conversations franco-allemandes et un rapprochement.

On lira avec fruit ses chapitres sur Aristide Briand, sur Stresemann, sur les Juifs, et ses nombreuses pages sévères sur le fonctionnement et le rendement de la Société des Nations.

**Les merveilleuses guérisons du Docteur Gillet,**
par **René Johannet** (*Albin Michel*).

Ce n'est pas un roman, ni une suite au célèbre *Alice in Wonderland* qui amuse tant les petits enfants. C'est un reportage, et le récit des guérisons extraordinaires qu'opérerait à Paris même, en ce moment, un certain Dr Gillet. Il n'aurait pas été parlé ici de ce livre, en raison du caractère involontairement publicitaire de son titre, si le nom de l'auteur, sa notoriété littéraire d'un si bon aloi, et le caractère émouvant de son récit (M. René Johannet lui aussi est une des guérisons du docteur Gillet) ne nous avait engagés à passer outre.

Le docteur Gillet, reprenant et perfectionnant une technique millénaire de la vieille médecine chinoise, pique ou plutôt touche avec de longues tiges métalliques se terminant par une petite boule, la paroi des fosses nasales profondes, provoquant ainsi, assure-t-il, une courte mais violente réaction du grand sympathique, ce grand réseau nerveux qui commande et régularise la vie organique. Ainsi se trouveraient guéris les maux reconnus jusqu'alors les plus difficiles à guérir : angines de poitrine, asthmes, encéphalopathies, névralgies faciales, sciatiques, tabes : le docteur Gillet ne désespère pas de guérir par la touche le typhus, le choléra.

M. René Johannet nous raconte avec verve ses rapports avec son guérisseur. On lira avec joie sa visite à l'éditeur récalcitrant, qu'il fait guérir en huit jours d'un emphysème rebelle, et qui trouve ainsi son chemin de Damas, et la grande séance au club du Faubourg, en mars dernier, et le voyage en Amérique, une Amérique curieusement réservée devant ce traitement si simple et si bien fait pour lui plaire, à elle qui nous avait envoyé Macaura.

Les deux tiers du livre sont des lettres d'anciens malades reconnaissants, aristocrates, ouvriers, jésuites, généraux, libres penseurs. Les esprits chagrins diront que les célèbres pilules pour personnes pâles, ou tel élixir, tel dépuratif, tels sels ont provoqué chacun des

lettres aussi nombreuses, aussi sincères, aussi émouvantes. A quoi l'on répondra que les unes et les autres prouvent au moins une chose : que, chronologiquement, la guérison a suivi le traitement. Que la succession chronologique implique un lien de cause à effet, c'est une autre affaire, qu'il n'est sans doute pas possible de démontrer scientifiquement. C'est alors que la foi apparaît, qui apaise et réconforte, et qui, pouvant soulever les montagnes, peut aussi faire et parfaire les guérisons.

JEAN POIRIER

---

*Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la* Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIII^e).*

---

*L'Administrateur-Gérant* : MARCEL THIÉBAUT.

# LE MARCHÉ FINANCIER

*Nous avons vu, depuis plusieurs mois, la Bourse de Paris, appréhendant déjà une série d'événements désagréables, se résigner à une inaction expectante.*

*Longtemps, malgré le faible volume des transactions quotidiennes, cette attitude, sous de légers remous de surface, avait conservé, quand même, l'apparence d'une résistance assez confiante.*

*Durant cette seconde quinzaine de novembre, le marché des valeurs a perdu sa sérénité relative. A l'heure où j'écris il est bien impossible de discerner vers où le poussera la nervosité qui vient de surgir.*

*Depuis longtemps la Bourse ne s'était pas trouvée en présence d'une accumulation de conjonctures aussi troublantes. Le récent plébiscite allemand a ouvert une ère nouvelle, pleine de dangers, sur le plan de la politique internationale. Aux États-Unis, l'expérience décousue de monnaie dirigée poursuivie depuis six mois paraît parvenue à une phase critique. Suites de ces deux événements, toutes les surprises sont possibles, capables de provoquer brusquement de vastes spéculations.*

*Par surcroît, à ces incertitudes s'ajoutent les appréhensions naissant des difficultés auxquelles se heurte notre urgent et nécessaire redressement financier.*

*Si nous avons perdu le souvenir des perspectives inquiétantes qui nous étaient déjà exposées à la fin de l'année dernière, nous ne pouvons tenir pour négligeables les déclarations qui se sont renouvelées, parfois dans une forme pathétique, depuis la rentrée du Parlement, au sujet de la gravité croissante de notre situation budgétaire et financière.*

*Déficit budgétaire persistant que l'on ne sait comment combler; appauvrissement de la trésorerie qui ne paraît assurée que pour quelques semaines; hémorragie de l'or qui semble prendre, depuis un mois, une allure accélérée; renchérissement continu du taux de l'argent, anormal en temps de crise économique; difficultés de renouvellement des Bons du Trésor, les remboursements commençant à excéder très largement les renouvellements;*

*fléchissement rapide des comptes de dépôts dans les grandes Banques; accentuation persistante d'une thésaurisation obstinée que les évaluations paraissant les plus sérieuses permettent d'évaluer à plus de cinquante milliards; tels sont, pêle-mêle, quelques-uns des traits les plus caractéristiques d'une situation financière que la Bourse, ou, plus exactement, les capitalistes considèrent avec angoisse.*

*Au vrai, ils sont apeurés et ne savent vers où se diriger pour trouver un refuge sûr.*

*Ils semblent de plus en plus enclins à demeurer sourds aux appels de l'État encore que celui-ci cherche à les amadouer en leur offrant un nouveau privilège par l'exonération du précompte pour les rentes. Ils se refusent à investir leurs disponibilités dans les entreprises nouvelles comme en témoigne la diminution considérable, depuis deux ans, des émissions de Sociétés. Ils hésitent à les expatrier, ne voyant nulle part — hormis encore sur le marché de Londres — des sécurités suffisantes.*

*Et voici que la thésaurisation, elle-même, ne leur offre plus la quiétude espérée. Nous venons de voir, en effet, à quelques-unes des dernières séances boursières, un brusque reflux des capitaux vers les vieilles valeurs industrielles qui a pu donner à l'observateur attentif l'impression d'un commencement de fuite devant un danger vaguement perçu, le retour impulsif d'une hausse de misère. Peut-être ce phénomène nouveau ne sera-t-il que temporaire et aura-t-il pris fin quand ces réflexions seront publiées.*

*Il n'en demeurerait pas moins un avertissement symptomatique qu'il conviendrait d'avoir entendu et de ne pas négliger. Au cours de cette époque tourmentée on ne pourra trouver de sauvegarde qu'en se tenant, en permanence, aux aguets.*

*A Londres, malgré des hésitations prenant leur source dans les mésaventures du Dollar et les préoccupations que suscite la politique européenne, le Stock-Exchange conserve généralement une activité et une orientation satisfaisantes qui lui assurent, sur tous les autres marchés, une enviable prééminence.*

ANDRÉ PLY
*de la Banque de l'Union industrielle française.*

Toute demande de renseignements détaillée concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris (8e).